

CLARA OZ

Dangerous
1 **GAMES**

A addictives

CLARA OZ

Dangerous
1 **GAMES**

A additives



Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Insolent Bastard

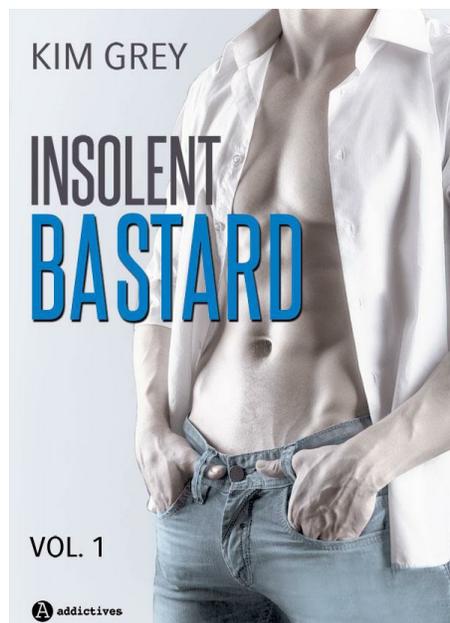
Une nuit de liberté. Une nuit de folie.

Hailey a besoin de tout oublier, et elle succombe au charme d'un inconnu, dont elle ne connaît que le prénom... pour découvrir le lendemain qu'il est une star !

Shane est tatoué, musclé, irrésistible... et joueur phare de l'équipe de hockey de New York. Hailey est la nouvelle kiné du groupe, et toute relation entre les deux jeunes gens est formellement interdite. De toute façon, elle n'a pas le temps : entre son boulot et sa petite sœur à élever, Hailey n'a pas besoin de complications supplémentaires !

Mais résister au torse nu de Shane tous les jours, à ses secrets et à ces nuits torrides... Cap ou pas cap ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Retiens-moi

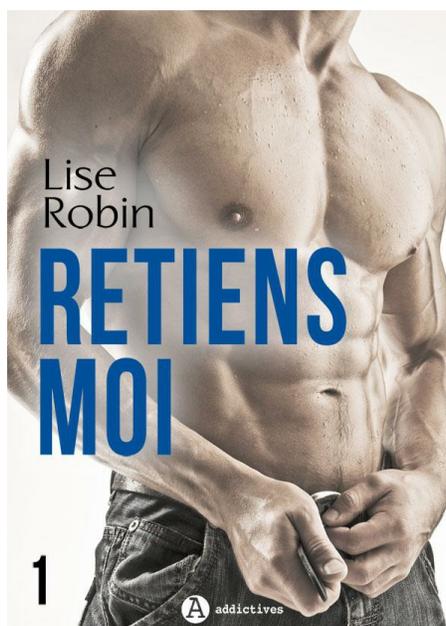
Cecilia est parfaite et irréprochable. Elle est dans le contrôle permanent de sa vie... jusqu'à cette nuit passée avec un mystérieux inconnu.

Il est beau, sensuel et lui offre des plaisirs inédits. Hors de question pourtant d'aller plus loin. Cecilia a des règles strictes et s'y tient, craignant de voir ressurgir le passé qui la hante si elle venait à baisser la garde.

Mais, quand elle doit mettre sa vie entre les mains de son amant, tout bascule. Un seul faux pas et ils pourraient le payer très cher tous les deux.

Le pari est risqué, l'enjeu énorme et la récompense inestimable.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Tout mais pas lui

En vacances en France, Marie découvre la liberté, l'indépendance... et la volupté. Alex Klein est séduisant, charmeur... et disparaît au petit matin !

Blessée, Marie rentre à New York pour commencer un stage dans une maison d'édition. Sa première mission ? Assurer la promotion du tout nouvel auteur-phare : Alex Klein !

Impossible de se défilier. Marie doit côtoyer chaque jour celui qui l'attire autant qu'elle le déteste. Hors de question de retomber dans ses bras !

[Tapotez pour télécharger.](#)



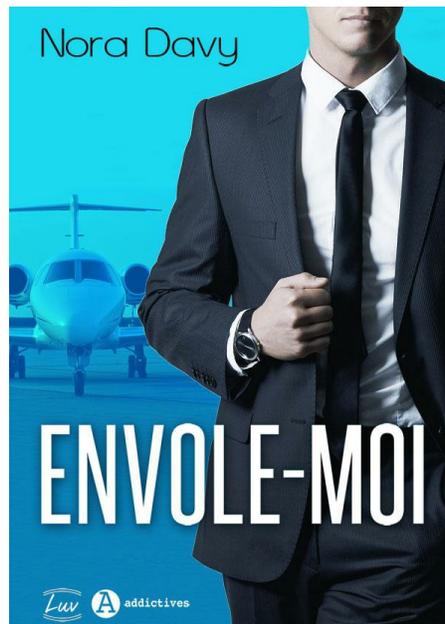
Également disponible :

Envole-moi

Nickie s'ennuie dans la vie et rêve d'horizons lointains, un comble pour une hôtesse de l'air ! En répondant à une petite annonce, elle ne s'attendait pas à se retrouver employée pour une luxueuse compagnie privée, dirigée par Alexis Cooper, un patron aussi têtu qu'irrésistible ! Ils s'attirent autant qu'ils se détestent... Mais Nickie n'est pas prête à renoncer à sa liberté ; celui qui lui coupera les ailes n'est pas encore né !

Jusqu'où ira-t-elle pour se préserver ? Jusqu'à renoncer au grand amour ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

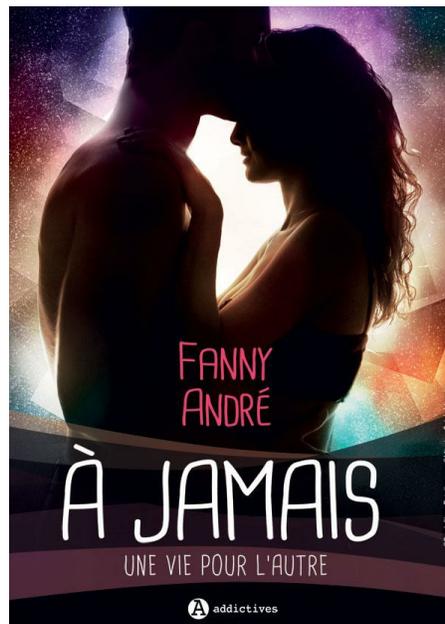


Également disponible :

À jamais – Une vie pour l'Autre

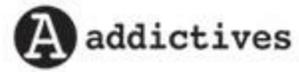
Adehan Ataski a remarqué Chloé au milieu des autres. Son attirance pour elle est indéniable. Pourtant, il en a conscience, succomber est interdit: les conséquences seraient trop graves. Mais a-t-il vraiment le choix, peut-il lutter contre le destin ou est-ce un combat perdu d'avance? Atteinte d'un cancer, Chloé Messenger se sait condamnée et n'attend plus grand-chose de la vie. Enfin, ça, c'était avant lui. Adehan Ataski. Il est différent des autres, son côté mystérieux l'intrigue et elle tombe peu à peu sous son charme. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que la question essentielle est: qui est-il vraiment?

[Tapotez pour télécharger.](#)



DANGEROUS GAMES

Volume 1



1. Choc collatéral

– Coupez ! résonne la voix grave du célèbre Alan Middle, le dieu du cinéma, le top du top des réalisateurs. On enchaîne !

À ses ordres, tout le monde s'affaire et s'éparpille telle une volée de papillons. Les caméras roulent sur leurs rails, le décor est déplacé et changé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les figurants rejoignent leur place, derrière des barrières, en attendant les acteurs principaux qui ne vont pas tarder à arriver. Je les presse en souriant, malgré les « j'ai faim, j'ai soif, je suis fatigué » qui parviennent à mes oreilles. Je meurs de chaud, pourtant les températures ne doivent pas dépasser les quinze degrés aujourd'hui, dans ce village perdu au fin fond de l'Écosse. À Elgol, plus exactement, sur l'île de Skye, dans les Highlands. Un petit hameau qui surplombe l'océan, entouré de hautes montagnes majestueuses qui doit faire le bonheur de tous les photographes du monde. Aujourd'hui, nous tournons devant une ferme réhabilitée pour la série, sur un pré qui s'étend à perte de vue. Une nature sauvage et incroyablement belle. Mais si l'endroit est magnifique, le temps ne l'est pas toujours...

Et ce n'est pas près de changer, le ciel est chargé de gros nuages noirs menaçants.

– C'est quoi ce bordel ? entends-je soudainement dans mon oreillette.

Le réalisateur est près de moi, et cet écho de sa voix forte et furieuse dans mes tympanes est impressionnant !

– La tenue de Calum a craqué, explique Stuart Berkley, l'assistant-réalisateur, une grande perche aux cheveux gris qui ne sourit jamais.

– Mais je m'en contrefiche, de ce genre de détail ! hurle Alan, hyper élégant dans son costume trois-pièces beige.

– Bien sûr, acquiesce Stuart avec un air gêné. La couturière est sur le coup, tout va rentrer dans l'ordre dans les plus brefs délais.

– Mais j'espère bien ! vocifère Alan. C'est inadmissible !

Je vois le regard d'Alan parcourir Stuart – emmitouflé dans une longue doudoune kaki et une écharpe jaune – de haut en bas puis chercher quelqu'un dans le pré où nous nous tenons. Pour finir par se poser sur moi.

Garde-à-vous !

– Amyyyyy ! hurle-t-il à nouveau. Va chercher le cascadeur et son cheval ! On change la chronologie des scènes !

Je sursaute, mon cœur fait un triple salto dans ma poitrine et, sans prendre le temps de respirer

correctement, je me rapproche de lui.

– Tout de suite, dis-je, toujours avec le sourire.

Mais il ne me regarde déjà plus, trop concentré à – crier – expliquer quelle scène va être tournée.

Je me dirige au pas de course vers l’enclos situé derrière le gros bâtiment de pierre et de bois qui nous sert de décor, une vieille ferme réaménagée pour le tournage. Je décroche mon oreillette, Alan continue à exprimer son mécontentement, ça me vrille les tympans...

Et ce n’est pas très joli à entendre...

Alan Middle, le plus talentueux des réalisateurs mais l’homme le plus râleur du monde...

L’enclos, donc... Là où se tiennent des grosses bêtes, aussi impressionnantes que mon boss. Pas que j’ai peur des chevaux, non. Juste que... Bon OK, j’en ai peur. Horriblement peur. Depuis toute petite.

Je fourre l’oreillette dans la poche de mon sweat rose à capuche. Alan crie si fort que même en la mettant là, je l’entends encore – en plus étouffé. Puis, j’enlève mon pull dans un mouvement rapide. Je tente de le faire tenir autour de ma taille – en attendant de pouvoir le déposer quelque part – tout en continuant à trotter, à moitié emmêlée dans les fils qui relient l’oreillette à mon petit micro, quand un bruit me fait lever les yeux.

Un cheval.

Non. Un *énorme* cheval. Plus exactement, une espèce de monstre au pelage noir luisant, lustré, qui se tient juste devant moi. Et qui se cabre. Deux sabots dressés, un ventre de deux mètres de largeur – au bas mot –, un hennissement qui me glace le sang, les pattes de ce cheval qui retombent juste devant moi, dans un bruit sourd. Et ensuite, je vois un homme voltiger par-dessus ma tête. Et atterrir derrière moi. Enfin, je crois. Je présume. Je n’ose pas me retourner.

OK, c’est une blague, le tournage a recommencé et – sans me concerter – le réalisateur a prévu que je serais l’obstacle que le cascadeur devrait franchir...

Sauf que là, ce n’est pas drôle du tout...

Je reste paralysée quelques secondes, sans savoir quoi faire, pendant que le monstre noir pousse encore un hennissement à faire dresser mes cheveux sur ma tête et me contourne ensuite en relevant son museau d’un air fier, comme s’il me toisait, me montrait sa supériorité, me réduisait à un petit objet insignifiant – ce que je suis, sans aucun doute, comparée à lui. Au ralenti, priant pour que le cavalier qui a volé par-dessus ma tête ne soit pas blessé, je me retourne.

Parce que le cheval s’est cabré à cause moi...

Et l'homme... est tombé à cause de moi.

Bravo, vraiment...

La personne en question est allongée sur le sol et se tient le tibia en grimaçant. Je pousse un hoquet de surprise.

– Oh pardon ! m'écrié-je d'une voix suraiguë. Je suis désolée, je ne vous avais pas vu ! Je ne voulais pas effrayer votre cheval !

Tout en surveillant du coin de l'œil le cheval pour qu'il ne m'écrabouille pas, je m'accroupis près de son cavalier.

– Pardon, pardon, pardon ! répété-je. Vous allez bien ? Vous n'êtes pas blessé ? Laissez-moi regarder, j'ai mon diplôme de premier secours. Enfin, non, je ne l'ai pas eu mais j'ai regardé des vidéos sur Internet, c'est presque pareil !

Je ne vois pas le visage de l'homme, juste son corps moulé dans un costume d'équitation des années mille huit cent, et des beaux cheveux bruns bouclés jusqu'aux épaules. Je me rapproche de lui et m'apprête à poser ma main sur son bras pour lui demander s'il souhaite que j'appelle quelqu'un, le réalisateur, un médecin, les pompiers, quand un éclat de rire retentit et qu'il tourne son visage vers moi. Un regard amusé, des yeux marron foncé pétillants, un sourire à se damner sur un visage d'environ vingt-cinq ans à la beauté stupéfiante.

Sauf que ça ne me fait pas rire, moi...

Ma gêne se transforme en trouble à la vue du cavalier qui se fout visiblement de moi, aussitôt remplacé par de l'agacement.

L'homme se relève, toujours avec ce sourire craquant qui étire ses lèvres pleines, et son corps se déroule sous mes yeux. Je ne peux détacher mon visage des muscles qui roulent sous ses vêtements, des cuisses musclées dans un pantalon seyant couleur terre, de son torse enveloppé dans une chemise blanche – légèrement tachée, maintenant – et surtout, surtout, de son visage aussi masculin que juvénile, voire angélique. *Un démon au visage d'ange*, voilà tout ce que mon cerveau parvient à penser...

Lorsque son sourire diminue enfin – probablement à cause de l'air (légèrement énervé) que j'affiche – j'ai l'impression d'avoir un acteur, un mannequin, une gravure de mode (au choix) en face de moi. Mais surtout, j'ai cette tenace impression de le connaître. Bien sûr que je ne le connais pas, je m'en souviendrais ! Mais il y a un petit truc, difficile à expliquer, qui me hurle que cet homme ne m'est pas inconnu. Je plonge un peu plus dans son regard, dans les mille étoiles que je vois dans ses yeux, dans cette couleur marron soutenue, puis je me reprends rapidement, le grésillement de mon oreillette me rappelant pourquoi je suis ici.

Le tournage...

Et les hurlements du réalisateur qui me parviennent malgré l'épaisseur de mon sweat.

Et ma place dans cette série, bien sûr...

Malgré tout – la beauté de cet homme, le speed de la journée, l'organe dont je ne me souviens plus le nom qui tape comme un dingue dans ma poitrine – je ne peux laisser cet inconnu garder ce petit sourire arrogant.

– C'était une blague, c'est ça ? Vous ne vous êtes pas fait mal ? demandé-je, dans le doute.

Son rire s'intensifie, répondant à ma question. Il l'a fait exprès !

– Vous trouvez ça drôle, peut-être ? insisté-je d'un ton sec, – un peu – vexée.

– Mais tellement ! s'amuse-t-il, toujours cet éclat incroyable dans les yeux. Je comptais faire durer le plaisir, mais je n'ai aucune envie que vous ne me blessiez, m'apprend-il en se relevant. Vous avez regardé des cours sur Internet ? Et vous pensez que ça suffit si jamais je m'étais vraiment fait mal ? C'est tellement drôle !

– Euh non, ça ne l'est pas ! rétorqué-je, telle une vieille femme faisant la morale à un adolescent indiscipliné.

– Oh si, ça l'était, je vous assure, affirme-t-il avec un air canaille. Vous m'avez fait ma journée.

– Pardon ?

– Et vous croyez vraiment que vous auriez pu effrayer mon cheval ? Vous avez vu sa taille ? Et... la vôtre. Vous êtes un petit oiseau, comparé à lui ! Un tout petit moineau aux plumes bleues. Un Bluebird, plus exactement...

Un moineau ?

Il est sérieux ?!

Il me compare avec un petit moineau ?!

Je vais lui en donner moi, du moineau !

Je pince les lèvres, serre les poings dans mes poches, en sors l'oreillette, l'agite sous son nez.

– Vous êtes le cascadeur, j'imagine ?

– Alistair McKay, se présente-t-il en me tendant une main bronzée. Enchanté.

Je regarde sa main – une belle main large – son visage, de nouveau sa main. Puis, me décide à la saisir. Une chaleur, contrastant avec la température et mon agacement, se répand dans mon corps. Sous ma peau. Sur ma peau. Partout. Et un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale pour se loger dans le creux de ma nuque. Je lâche subitement sa main comme si ce contact venait de me brûler.

Ce qui n'est pas tout à fait faux.

Enfin, j'ai du mal à définir ce qu'il vient de se passer exactement

Excepté sa blague super nulle...

- Pas moi, maugréé-je, en tentant de cacher mon trouble – et la rougeur qui a envahi mes joues.
- Pardon ?
- Je ne suis pas enchantée, moi ! répété-je un ton plus fort.
- Vraiment ? s'étonne-t-il en élargissant son sourire. Vous n'avez pas d'humour ?

Non, mais il est sérieux ?!

- Mais bien sûr que si ! m'offusqué-je. Votre blague n'était franchement pas drôle, c'est tout ! Vous vous croyez malin peut-être ?! J'ai eu peur pour vous !

Ses traits affichent de la surprise et reviennent à l'amusement prononcé.

Et moi, ils passent de l'agacement à l'énervement. Et j'omets volontairement l'attirance, parce qu'il est hors de question que je sois attirée – contre ma volonté – par un homme aussi arrogant !

- Peur pour moi ? C'est intéressant...

Et voilà, il recommence...

- Bon, Monsieur McKay, vous êtes attendu. Prenez votre... canasson et allez sur le tournage, s'il vous plaît ! ordonné-je d'un ton qui signifie que son humour douteux a assez duré. L'ordre des scènes a changé, vous devez faire la doublure de Calum Fraser maintenant.

Toujours l'oreillette dans une main, je m'apprête à tourner les talons quand une poigne ferme me retient. Le souffle d'Alistair, l'homme-le-moins-drôle-du-monde, effleure ma joue, des frissons me parcourent à nouveau et une espèce d'électricité se répand dans mes veines.

- J'ai bien entendu « canasson » ? chuchote-t-il près de mon oreille, en épelant chaque syllabe, la chaleur de sa paume inondant la moindre parcelle de ma peau.

Je soupire, ferme les yeux une microseconde afin de reprendre mes esprits et de virer le trouble auquel ce prétentieux me soumet.

- C'est exactement ce que j'ai dit, oui, affirmé-je, fière de ma repartie.
- Retirez !
- Non, dis-je calmement.
- Si, répond-il sur le même ton, sûr de lui.

Je me dégage de son emprise, affiche à mon tour un sourire arrogant.

- Monsieur McKay, vous êtes attendu sur le tournage. Immédiatement.
- Avec le Clydesdale que j'ai dressé et qui s'impatiente à côté de vous.

Oh, ça, je le sais bien, oui. Il n'arrête pas de souffler bruyamment depuis tout à l'heure ! Comme si on pouvait oublier sa présence...

– Avec le gros truc tout noir qui a failli me provoquer une crise cardiaque à cause de votre humour débile !

Alistair plisse les yeux, prend le temps de me détailler, de mes Dr Martens bordeaux à mes cheveux teints en bleu lagon (tirant sur l'argenté, qui a un rendu magnifique) en passant par mon top liberty.

– Vous ne regardiez pas vraiment où vous alliez, lâche-t-il en plantant son regard ébène dans le mien, comme s'il voulait s'immiscer dans mes pensées.

– Vous auriez pu aisément m'éviter. Vous l'avez fait exprès, rétorqué-je sans me démonter.

C'est vrai, je ne regardais pas où j'allais.

Mais quand même...

– Pas faux, avoue-t-il en haussant les épaules. Mais c'était tellement drôle. Ça et... repart-il dans un éclat de rire.

– Vous vous répétez.

– Parfaitement. Et je le répéterai jusqu'à ce que vous l'admettiez.

– Vous pouvez toujours rêver ! m'écrié-je tout en faisant un pas pour retourner auprès de l'équipe de tournage et en remettant mon oreillette à sa place.

– Amyyyy ! entends-je à nouveau. Les moutons ont envahi le tournage !

Et merde...

Sans jeter un regard à l'horripilant cascadeur, lui adressant seulement un signe de la main pour lui signifier que son stupide jeu s'arrête là, je repars au pas de course.

Je fais fi des pas du cheval que j'entends juste derrière moi, ainsi que de l'insupportable ricanement qui résonne. Je ne me retournerai pas. J'ai eu le dernier mot, je compte bien savourer cette piètre victoire !

Sur le tournage, en effet, c'est le chaos. Une dizaine de moutons se balade tranquillement entre les caméras, l'éclairage, le matériel son, les chaises, la table et le banc en bois qui attendent que l'actrice principale prenne place. Stuart a reculé jusqu'à la barrière, tout près des figurants, tandis qu'Alan fait de grands gestes – inutiles – pour chasser les indésirables. Le reste de l'équipe tente, tant bien que mal, de faire fuir les bestioles, certains crient, d'autres les poussent avec ce qu'ils ont sous la main. Si ce tournage ne représentait pas la chance de ma vie, j'en rirais. Mais je suis bien trop stressée pour ça...

J'ai terminé mes études de cinéma il y a peu de temps. J'ai étudié à la NYU Tisch School of the Arts de New York. C'était génial ! Intensif, mais très épanouissant. J'ai appris toutes les ficelles du

métier, écrit et réalisé des courts-métrages, côtoyé des cinéastes influents. Enfin, juste quelques jours, jamais très longtemps, leur temps est précieux mais je me suis gavée de leur enseignement. Je ne me suis pas ennuyée une seule seconde entre les cours, les stages et le travail personnel.

Et là, j'ai la chance de travailler avec Alan Middle, le plus talentueux des réalisateurs. Intégrer son équipe est très difficile. Il n'accepte généralement aucun nouveau. Quelquefois, mais très rarement, il prend un stagiaire. Mais ce n'est pas arrivé depuis au moins cinq ans, à ce que j'ai entendu dire. J'ai donc bien conscience d'avoir eu une chance incroyable avec ce désistement de dernière minute. Et s'il aime mon travail, je sais que les portes du cinéma me seront grandes ouvertes. Parce qu'une recommandation de sa part vaut tous les diplômes du monde. Ou mieux, il pourrait me proposer d'intégrer son équipe. Mais je ne fais pas de plans sur la comète, je me donne à fond et je verrai bien ce que l'avenir me réserve.

En espérant que ça n'inclut pas trop de troupeaux de moutons !

Je me hâte de me joindre au groupe pour faire sortir les moutons, sans plus de succès que les autres. Si j'en force un à s'éloigner, un autre vient me narguer en cabriolant comme un enfant. Et ainsi de suite. Si bien qu'au bout d'un moment, je ne sais plus vers lequel aller pour que ma méthode soit efficace.

OK, je n'ai pas de méthode.

Mais j'essaie.

Désespérément.

Au bout de longues minutes, une voix chaude – et familière – s'élève derrière moi. Je ne me retourne pas, le petit frisson qui s'est emparé de ma nuque m'indique très clairement qui se trouve à quelques centimètres de mon corps, si près que je sens encore son souffle caresser ma joue. Je me fige, contracte tous mes muscles, prête à trouver une repartie à lui balancer dès qu'il aura – encore – fait étalage de son humour horripilant au possible.

– Hé, *BlueBird*, il faut en attraper un, dit-il lentement, sa voix grave résonnant contre mes cheveux. Un seul et tous les autres suivront. Vous connaissez l'expression « mouton de panurge », non ?

Mais oui !

Il a raison !

Cependant, il peut toujours courir pour que je le lui dise !

Je me retourne lentement, pose un regard indifférent sur lui, comme s'il ne venait pas de me donner la solution pour mettre fin à cette situation totalement hallucinante. C'est vrai, ne pas réussir à mettre des moutons hors d'un endroit est vraiment risible. Alistair me fixe d'un petit air narquois, amusé, et ses lèvres s'étirent en un large sourire.

– Laissez faire le pro, se vante-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

Je lève les yeux au ciel et croise les bras, puis regarde sa haute silhouette se diriger vers le mouton le plus agité du troupeau. Sa démarche est fluide et assurée, un peu sauvage, un peu animale, de celle qui appartient à ceux à qui tout réussit. Sans hésiter une seule seconde, il attrape sa cible par le cou d'une main ferme. Avec un peu d'imagination, je pourrais entendre toutes les femmes se pâmer autour de moi. Parce que ce mec est LE mâle incarné. Ouais, le *mal*, aussi, probablement. Trop beau. Trop viril. Trop attirant. La prestance qui se dégage de lui est brute, masculine, et me coupe le souffle.

Il faut que je me ressaisisse. Vraiment. Je ne suis pas ici pour fantasmer sur cet homme. En plus, il s'est moqué de moi. Je ne suis pas spécialement susceptible, mais quand même, je trouve ça moyen. Je détourne les yeux – d'accord, presque à contrecœur – et ordonne aux figurants de reprendre leur place derrière la barrière. Il ne manquerait plus qu'eux aussi s'éparpillent dans le décor... Sans pouvoir m'en empêcher, j'observe Alistair emmener tout le troupeau de moutons hors de la scène, avec cette assurance qui force l'admiration, sans lutter, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je réprime un grognement tout en me dirigeant vers le réalisateur et son assistant.

– Alors, la mini rebelle, on a eu besoin d'aide ? me balance Stuart d'une voix acide.

Je lui fais un sourire hypocrite et me retiens de lui dire que, lui aussi, aurait pu se bouger plutôt que de se cacher !

Je ne sais pas ce que je lui ai fait, mais il ne m'apprécie pas. Je ne suis ici que depuis deux jours – comme le reste de l'équipe – et il ne m'a pas une seule fois adressé la parole correctement. Je sais que certaines personnes dans le monde du cinéma sont... spéciales, mais lui détient la palme du plus désagréable. Avec ses cheveux gris toujours attachés en une queue-de-cheval basse, ses fringues dépassées, toujours collé à Alan – bon OK, c'est son assistant – il me donne l'impression que je suis une pièce rapportée par erreur. Et je déteste ce sentiment ! Ma place sur ce tournage est légitime, même si j'ai eu cette opportunité au dernier moment, le responsable des figurants ayant fait faux bond à l'équipe, et je ne vois pas pourquoi il se croit en droit de me traiter aussi mal. Ce qui me rassure, c'est qu'il n'est pas non plus très sympa avec les autres.

Et le surnom mini rebelle, on en parle ?

Parce que s'il veut jouer à ça, je connais plein de termes qui lui iraient à merveille...

2. Action !

Dès que le troupeau de moutons est hors d'état de nuire au décor, Alan crie ses ordres, Stuart sur les talons. Alistair revient vers nous, non sans me faire un petit sourire en coin qui en dit long. Je fais comme si je n'avais rien vu. D'accord, il a été très intelligent sur ce coup-là. Et il le sait. Et il en joue. Et ça m'énerve. Bref. Alan le félicite et l'équipe, telle une nuée d'abeilles volant vers la reine mère reprend sa place tout en évaluant les dégâts. Heureusement, il n'y a rien, excepté quelques crottes ici et là. J'espère vivement qu'on ne va pas me demander de ramasser, même si je sais que dans un tournage, nous sommes polyvalents (du moins moi, je le suis de manière intensive), je n'ai aucune envie de me taper cette corvée. Mais non, une dénommée Carolyn, petite brune énergique, assistante cameraman, s'en charge. Je la remercie intérieurement. Une fille que je ne connais pas porte dans ses bras Chouchou, le petit chihuahua blanc du réalisateur qui ne s'en sépare jamais longtemps. S'il est vraiment mignon et attachant – j'adore ces petits chiens ! – dès que son maître est à plus d'un mètre de lui, il couine comme si on lui avait arraché un membre.

– Mon chouchouuu ! s'exclame Alan en le prenant dans ses bras. Tu as eu peur, n'est-ce pas ? Tout va bien, maintenant.

Je regarde Chouchou lécher le visage du réalisateur à grands coups de langue, et l'homme le plus influent du monde du cinéma rire comme un enfant.

Fou comme les gens peuvent se transformer en guimauve devant leur animal de compagnie...

Le jour et la nuit, cet Alan Middle...

Le réalisateur reprend un air sérieux et donne son chien à Stuart, qui l'attrape comme s'il s'agissait d'une bombe qui va exploser d'un instant à l'autre. Il le tient du bout des doigts, sans savoir quoi en faire. Quand je vois son regard se poser sur moi, je devine immédiatement sa pensée.

Et merde.

– Amy, m'appelle-t-il. Tiens !

Je m'avance avec mon plus beau sourire – hypocrite, cela va sans dire puisque je ne compte pas lui montrer à quel point il m'exaspère – et prends le chihuahua que Stuart s'empresse de me refourguer. Sans même me demander mon avis, bien sûr. La petite boule de poil aboie – un petit aboiement aigu qui ne ferait pas frémir une mouche – et tente de me lécher les doigts. Je force encore mon sourire. Je ne voudrais pas vexer le réalisateur qui suit la scène d'un œil vigilant.

D'accord, j'ai dit que j'adorais ces petites bêtes.

Mais honnêtement, j'en fais quoi, moi, maintenant ?!

Je cale la crevette, qui bouge dans tous les sens, sous mon bras (il doit faire un kilo et demi tout mouillé, ce chien) et rejoins une partie de l'équipe sous une des tentes pour prendre les feuilles de la scène que nous allons tourner. J'ai à peine le temps de la lire que la voix d'Alan retentit.

– Figurants ! Doublure ! En place !

Je retourne auprès de mon groupe de petits protégés pour leur donner les directives. Les figurants sont une trentaine, je ne sais pas si tous ont besoin d'être dans la scène. Avec dextérité – pas facile avec un chihuahua et une liasse de feuilles dans la main – je saisis mon mini micro pour l'accrocher sur mon top et remets en place mon oreillette. La plupart des ordres nous sont donnés par ce biais, même si, généralement, Alan crie bien assez fort pour que nous l'entendions à des kilomètres à la ronde.

– Combien de figurants ? demandé-je.

– Une dizaine, répond Alan. En arrière-plan du cascadeur, près du bosquet.

Je tourne la tête et aperçois Alistair qui est déjà au bon endroit, appuyé contre le flanc de son impressionnant cheval. On dirait une gravure de mode. Vraiment. Décontracté, le regard perdu au loin. Des picotements remontent le long de mon ventre jusqu'à ma poitrine, et décident de s'installer ici. N'importe quoi ! Comme si mon corps avait besoin de frémir pour cet homme ! D'accord, je suis célibataire depuis... hum. Très longtemps. Mais ce n'est pas une raison. Et franchement, si je devais avoir une relation, je ne la choisirais pas dans mon cercle de travail. Je suis indépendante jusqu'au bout de mes ongles rongés et peints en rose fluo, et une aventure amoureuse est le cadet de mes préoccupations. Ma carrière est ma priorité. Mais, de toute façon, je divague, ce type ne me fait rien du tout. Point.

Je choisis au hasard dix personnes, souris devant les ronchonnements de ceux qui ne sont pas pris tout de suite, écarte gentiment ceux qui veulent caresser Chouchou, ne réponds pas aux questions sur son âge, sa race, son prix. D'une, je n'en sais absolument rien, et de deux, je n'ai pas le temps.

– Les autres figurants, vous ne sortez pas de ce cercle, m'écrié-je d'une voix ferme. Vous tournerez tout à l'heure, ne vous inquiétez pas !

J'emmène ma petite troupe jusqu'aux arbres qui délimitent le décor, là où se trouve déjà Alistair qui caresse l'encolure de son gigantesque cheval et lui souffle des mots à l'oreille. Je tente de calmer Chouchou qui tord sa tête dans tous les sens, se contorsionne dans mes bras en couinant parce qu'on s'éloigne de son maître.

– C'est Alistair McKay, chuchote une fille derrière moi. Il est trop beau ! Il faut absolument que je fasse un selfie ! Oh là là, mes copines vont être trop jalouses !

Je lève les yeux au ciel et retiens une grimace. J'ai envie de me retourner et de lui dire qu'on ne fantasme pas sur un homme pareil, c'est un type arrogant et prétentieux.

– Tu as vu comme il a viré les moutons ? répond une autre. En deux secondes, alors que tous ont

galéré pendant trois heures. Il est trop fort !

Trop fort, ouais...

J'allais le dire.

Me taire. Ne pas soupirer. Faire comme si je n'entendais rien...

– Bon, les groupies, assené-je quand même, mettez-vous là en attendant la prise. Je ne veux voir personne dépasser le bout d'herbe ici, OK ?

Sans leur laisser le temps de répondre, je m'éloigne.

– Les figurants sont en place, dis-je dans le micro pour prévenir le réalisateur. J'attends les instructions.

– Merci, enchaîne Alan. Fais avancer la doublure, on cale.

Je réponds par l'affirmative, remonte le chien qui glisse sous mon bras. Je le filerais bien à quelqu'un parce qu'avoir cet animal avec moi n'est pas du tout pratique. Mais je sais que son maître y tient comme à la prune de ses yeux, alors je ne m'y amuserais pas. On ne sait jamais...

Le temps que je rejoigne Alistair, quatre filles sont déjà en train de prendre des photos avec lui. Lui, fier comme un paon, elles, en train de glousser. Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines. Sans que je ne puisse me l'expliquer, les voir lui tripoter le bras, poser leur main sur son épaule, lui sourire comme s'il était la huitième merveille du monde m'irrite au plus haut point.

Je n'ai jamais eu d'idole. Jamais. J'ai apprécié des stars, bien sûr, mais pas au point de devenir hystérique à leur contact. Peut-être parce que j'en ai côtoyé de près dès l'enfance, des célébrités. Grâce à ma mère, déjà, puisque Sky Thunder est la chanteuse préférée des États-Unis depuis plusieurs années (selon les sondages) (et selon son succès qui augmente chaque année) et pendant mes études de cinéma pour devenir réalisatrice. Peut-être est-ce parce que j'ai évolué dans ce monde magique de la musique, ou alors parce que je sais que les chanteurs, acteurs, top models sont des êtres humains comme les autres. J'ai été impressionnée par des prestations, émue par des chansons, heureuse de prendre une photo avec certains, mais jamais je n'ai manqué tomber dans les pommes ou je me suis ridiculisée pour faire un selfie avec quelqu'un. Enfin, pas que je m'en souviens.

Tout ça pour dire que le comportement de ces femmes envers Alistair me déplaît fortement.

Self-control, au revoir...

– Ho, les filles, je ne vous ai pas autorisées à bouger, il me semble ! dis-je en m'énervant. Retournez à votre place !

Les intéressées grognent puis regagnent l'endroit où elles doivent attendre. Je sais qu'être figurant sur un tournage demande de la patience, les attentes entre les prises sont longues, nous les déplaçons

souvent jusqu'à ce que le réalisateur soit satisfait mais s'ils n'écoutent pas les directives, ce sera encore plus compliqué !

Et si elles pouvaient éviter de piailler qu'elles sont trop contentes, qu'il est trop beau, trop sympa et trop sexy, ce serait vraiment agréable.

Même si c'est vrai.

Enfin, sauf pour le sympa...

Une fois les filles à leur place, je me tourne vers Alistair. Et oublie de respirer. Le regard qu'il darde sur moi augmente ma nervosité. Dans ses yeux, un mélange troublant de gravité et de légèreté. D'ombre et de lumière. Et je ne parle pas de la couleur, non. Je parle d'une lueur que je n'ai jamais vue chez quelqu'un. D'une lueur qui me donne envie de plonger dans son regard et de ne jamais en sortir. Qui me pousse à vouloir me rapprocher de lui, à lui poser mille questions, à en savoir plus sur l'homme qu'il est en dehors du rôle qu'il se donne ici. Et là non plus, je ne parle pas de la doublure et des cascades qu'il doit effectuer. C'est quelque chose de plus profond, que je peine à définir, qui m'attire irrémédiablement. Quelque chose qui me touche en plein cœur et qui me dépasse.

Ridicule.

Pathétique.

Je vais finir aussi bête que ses groupies.

– Monsieur McKay, avancez jusqu'au marquage, s'il vous plaît, dis-je d'un ton professionnel. Nous allons faire les prises.

Le regard d'Alistair change. L'amusement reprend sa place.

– Monsieur McKay... vraiment ? ironise-t-il en me défiant.

– Pardon ? demandé-je, faisant semblant de ne pas avoir compris ce qu'il sous-entend.

– Alistair. D'ailleurs, je ne sais même pas votre prénom.

– Amy, lâché-je tout en faisant un geste impatient de la main pour lui signifier qu'il faut qu'il bouge.

Il attrape la bride de son cheval, avance lentement jusqu'à la marque orange peinte sur le sol, dans une démarche nonchalante tout à fait naturelle. Nonchalante et énervante. Je ne comprends pas pourquoi cet homme m'attire autant qu'il m'agace... Instinctivement, je fais un pas sur le côté, pour mettre de la distance entre l'animal et moi.

Ou entre Alistair et moi ?

L'équidé croise mon regard, hennit, et je manque encore de faire un arrêt cardiaque.

- Amy comment ? insiste-t-il d'une voix chaude.
- Amy tout court, coupé-je net la discussion, tremblante.

Mon nom de famille est celui de ma mère. Il y a quatre ans, j'ai appris qui était mon père. Dix-huit ans sans savoir que j'étais une Stetson, figure mythique de la joaillerie à New York. J'ai pensé à changer mon nom de famille, tellement heureuse d'avoir enfin un père, même s'il n'était plus de ce monde depuis longtemps, mais ne l'ai pas fait, finalement. J'étais habituée à Thunder. Seulement, dès que je dis Thunder, tout le monde fait le rapprochement avec ma mère. Et sans vouloir me plaindre, être la fille d'une célébrité est un avantage, mais aussi un inconvénient. Et ici, en Écosse, sur ce tournage, je ne veux pas qu'on sache qui est ma mère. Je veux évoluer sans un nom de famille qui changera le regard que l'on porte sur moi et attire les amitiés intéressées. Je ne veux pas être « la fille de ». Parce que « la fille de » a compris très tôt que certaines personnes me trouvaient intéressante rien que pour ça. Des places de concert gratuites, des entrées dans un monde pailleté, des photos avec « la fille de » -- et avec ma mère – des autographes, des rencontres avec des stars, des privilèges. Et tout ça m'a marquée. Conditionnée. Rendue méfiante. « La fille de » veut réussir seule, en indépendante qu'elle est.

J'aurais pu me servir de son nom pour entrer dans le monde du cinéma. J'aurais pu avoir un passe-droit, un piston, un tapis rouge sous mes pas. Mais c'est hors de question !

- Original, « Tout Court », continue-t-il.
- Votre humour est au ras des pâquerettes, monsieur McKay.
- Alistair ! tonne-t-il d'une voix forte.

La voix d'Alan dans mon oreillette me donne un prétexte pour ne pas entrer dans son jeu. Qui se terminera mal, de toute façon. J'adore avoir raison. Et lui aussi, à ce que je devine. Donc, si nous commençons sur ce terrain-là, ça risque de durer des heures.

- Monsieur McKay, insisté-je, le regard narquois, c'est bientôt à vous. Tenez-vous prêt.

Sans lui laisser le temps de répondre, je m'éloigne tout en écoutant les instructions du réalisateur à propos des figurants, puis m'adresse à eux.

- Vous devez imiter une scène de plusieurs familles. Des petits groupes qui discutent ça et là.

Je les place tout en leur donnant les consignes. Être naturel, faire semblant de parler mais seulement en chuchotant, ne pas regarder la caméra, sinon, nous serons obligés de refaire la prise. Même si nous allons la tourner plusieurs fois de toute manière, c'est toujours ainsi. Une fois les figurants en place, Alan me sommant de me dépêcher, je rejoins Alistair. Alistair et son regard brûlant qui me couvre de frissons des pieds à la tête, son épaule appuyée contre l'encolure de son cheval, une main dans la poche.

- Vous avez une superbe autorité, pour un format miniature tel que vous, lâche-t-il d'une voix grave.

Je crois que j'ai mal entendu.

Il y a intérêt, à ce que j'ai mal entendu !

Cela dit, comparé à lui, c'est certain que je ressemble à un Minimoy avec mon mètre soixante et quelques...

Sans même relever sa remarque – sinon, je risque de m'énerver contre lui – je le fais reculer d'un mètre.

– Vous connaissez votre scène, n'est-ce pas ? demandé-je, les dents serrées, l'agacement envahissant mon esprit.

– Sur le bout des ongles, mademoiselle Tout Court, répond-il d'un air mi-grave, mi-insolent. Mais si vous avez envie de me le rappeler, je suis tout ouïe.

– Montez à cheval. Ensuite, vous partez au galop et sautez l'obstacle là-bas. La caméra est derrière vous, gardez les yeux sur l'héroïne qui sera assise près de la table, s'il vous plaît.

Il hoche imperceptiblement la tête et enfourche son cheval avec une aisance déconcertante. Malgré moi, j'admire encore sa musculature parfaite. Et je peux entendre d'ici les gloussements des figurantes.

– Anna, l'héroïne principale de cette série, a besoin d'aide, vous volez à son secours, continué-je. Une fois parvenu près d'elle, vous sautez à terre et courez la rejoindre près de la table.

Alistair hoche la tête, sans répondre. Je m'attendais à une petite pointe d'humour, une petite répartie ironique, cinglante, mais non. Je m'éloigne rapidement, tout le monde est prêt.

– Le son est demandé ! m'écrié-je. Plus personne ne parle ! Et n'oubliez pas, personne ne regarde la caméra !

J'attends que le top départ soit donné, recule encore.

– Ça tourne ! Monsieur McKay, allez-y !

Alistair donne un coup de talon à son cheval et celui-ci s'élance immédiatement au galop. Je retiens ma respiration, hypnotisée par la chevelure du cascadeur qui vole dans le vent, son corps qui se balance en parfaite harmonie avec l'animal imposant, franchissant l'obstacle avec aisance. Dès qu'il arrive près de la table, sans même arrêter sa monture, Alistair saute et se précipite vers l'actrice principale. Enfin, sa doublure, pour le moment, puisque les acteurs ne sont pas encore présents.

– Coupez ! m'écrié-je dès que le réalisateur le dit dans l'oreillette. Reprenez votre position initiale.

Et c'est là que je me rends compte que j'ai totalement oublié de vérifier que les figurants jouaient

bien le rôle demandé... Parce que mes yeux étaient rivés sur Alistair. Je me réprimande intérieurement, préoccupée par cette erreur de débutante.

Et jure silencieusement qu'on ne m'y reprendra plus.

Je laisse ce rôle aux groupies.

J'ai une carrière à bâtir, moi...

3. La vie est pleine de surprises...

Après avoir tourné six fois la même scène, déplacé les figurants tout autant, Alan déclare que c'est OK et qu'on enchaîne sur la suivante. Je souffle, soulagée. C'est toujours un bonheur quand la prise correspond à ce que souhaite le réalisateur. Mais surtout, j'espère vraiment qu'on va me délester de ce chien miniature qui s'agite de plus en plus dans mes bras. Bien qu'il soit léger comme une plume, il est encombrant. Et il a entendu la voix de son maître, il couine de nouveau...

J'invite donc les figurants à rejoindre les autres en retrait de la scène principale et je pose quelques secondes Chouchou par terre, qui sautille comme un cabri. Je conseillerais bien à Alan de l'attacher en laisse longue quelque part pour qu'il puisse se défouler un peu, mais je n'ose pas vraiment. Dès que la boule de poils a fait ses besoins – juste à côté de mes Docs – je rejoins l'équipe... Et Alistair avec son éternelle posture nonchalante, un brin d'herbe entre les dents, tel un parfait Cowboy, son regard posé sur moi, brûlant, troublant, dérangeant. Dérangeant parce que mon corps ne peut s'empêcher de bouillir dès que ses yeux effleurent mon corps. Et il ne se gêne pas pour me regarder intensément.

– Amy, tu places Calum pour qu'il s'élançe vers Anna, m'informe Alan. Alistair, vous pouvez remettre votre cheval où il était, s'il vous plaît ?

– Tout de suite, réponds-je, priant pour que le trouble que je ressens ne se voie pas.

Je cherche Stuart, j'aimerais vraiment lui donner le chien. Au bout de quelques secondes, je l'aperçois avec les deux acteurs principaux, Calum Fraser, mondialement connu, qui n'accepte de jouer qu'à condition qu'on garde son vrai prénom à l'écran. Enfin, entre autres, parce qu'il est très exigeant sur plein de points.

Comme la plupart des acteurs...

Je ne connais pas l'actrice principale. Elle s'appelle Bonnie Linton et c'est son premier grand rôle dans le cinéma.

Bonnie.

Tout un pan de ma vie...

Je regarde Stuart arriver avec les acteurs. Puis, fronce les sourcils. Plisse les yeux. Secoue la tête, comme pour m'éclaircir l'esprit.

Ce n'est pas possible...

Une chevelure rousse abondante, un visage mutin, des yeux clairs, des taches de rousseur, une silhouette frêle. Je dois rêver.

Bonnie.

Ma Bonnie !

Mon cœur se met à battre à cent à l'heure. J'ai du mal à croire ce que je vois : elle, là, aujourd'hui ! Bonnie, que je n'aurais jamais pensé retrouver ici, sur ce tournage, parcourt l'assemblée du regard, un peu intimidée par toutes les paires d'yeux posés sur elle, un léger sourire sur les lèvres. Elle est très jolie dans sa robe vert foncé d'époque et sa coiffure tressée qui met son visage en valeur. Je devine qu'elle jubile d'avoir ce premier rôle puisque je sais que tourner des films pour le cinéma était son rêve le plus cher. Je ne bouge pas d'un pouce, partagée entre la joie de la revoir enfin, par cet incroyable hasard du destin, et l'appréhension de sa réaction. Six ans de silence, ça laisse forcément des marques. Je ne sais donc pas si elle va apprécier de me trouver ici alors qu'elle est sur le point de toucher son étoile du bout des doigts.

Quand son regard se pose sur moi, je perçois un mouvement de recul. Elle s'arrête, son sourire se fige et ses yeux se plissent.

Surprise.

Amy, six ans plus tard.

Avec des cheveux bleus...

Et j'avais raison, elle n'est pas enchantée...

Stuart pose sa main dans le dos de Bonnie pour l'inciter à avancer. Nous ne sommes pas en avance sur le planning, je sais que le réalisateur et son assistant sont très stressés à cause de ça. Bonnie, les lèvres tout à coup pincées et d'une pâleur fulgurante détourne le regard et va se placer près de la table, puis écoute les directives de Stuart. Moi, je ne bouge toujours pas, complètement chamboulée par cette apparition, mon cœur tombant en milliers de petites miettes sur l'herbe si verte de l'Écosse. Savoir qu'elle n'a rien oublié et qu'elle n'est pas heureuse de me revoir me donne presque envie de pleurer. Mais je ne peux pas me le permettre. Je ne pensais pas recroiser son chemin comme ça, par hasard, même si je l'ai espéré des milliers de fois. Tellement de fois. J'ai prié, négocié, demandé à la revoir, ne serait-ce qu'une seule fois, pour pouvoir discuter du passé, m'expliquer, lui demander comment elle va, retrouver notre complicité. Mais je crois bien que c'est la dernière chose qu'elle espérait, elle. Et je ne peux rien contre ça, malheureusement.

– Le cheval ne va pas se placer tout seul, mini rebelle, retentit la voix aigre de Stuart.

Je sors de ma bulle, lui fait un sourire crispé et me hâte de rejoindre Alistair qui est déjà pile là où était le cheval dans la scène précédente.

– C'est parfait ! dis-je à l'intéressé. Vous pouvez attendre juste là-bas, au cas où il faudrait le déplacer un peu.

Alistair pose sur moi son éternel regard brûlant et un sourire charmeur étire ses lèvres.

– À vos ordres, mademoiselle Tout Court.

Je ferme les yeux deux secondes, souffle lentement.

– On vous a déjà dit que les blagues les plus courtes étaient les meilleures ? rétorqué-je, acide.

L'étonnement se lit sur ses traits. OK, je crois que j'ai été un peu trop virulente. Ou que mon sens de l'humour est vraiment parti se cacher quelque part. Mais avoir vu Bonnie et me rendre compte que sa réaction n'est pas à la hauteur de la mienne me fait un mal de chien. Une torpille dans le cœur, un gros poids dans la poitrine, une boule étouffante dans la gorge.

D'ailleurs, en parlant de chien...

– Vous pouvez me tenir ce petit truc un instant, s'il vous plaît ? demandé-je d'un ton plus aimable à Alistair. Je dois aller chercher l'acteur.

– Mais avec plaisir, dit Alistair en tendant les bras. Il est parfait pour vous, ce *Toy dog*.

Cette fois, je ne répons rien. Ni que ce n'est pas mon chien, ni que ses blagues ne m'amuse pas. Il faut que j'assure ce tournage, démons du passé refaisant surface ou non. Parce que revoir Bonnie me rappelle tous les bons moments que nous avons passés ensemble, mais aussi tout ce que j'ai mis des années à oublier. À tenter d'oublier. À calfeutrer sous des questions, des si, des pourquoi et des réponses que je n'ai jamais eues et que j'ai dû inventer pour ne pas mourir de tristesse. L'amitié est vraiment une ancre dans la vie. Bonnie était mon ancre dans le monde tumultueux et décalé de la musique. Mon pilier, mon âme sœur, ma moitié. Nous étions toujours ensemble. Nous ne faisons rien l'une sans l'autre. Sa famille était devenue la mienne, et la mienne, la sienne. Jusqu'à ce jour maudit...

– Calum, bonjour, m'adressé-je à l'acteur principal qui porte les cheveux aux épaules et darde sur moi un regard bleu perçant. Je suis Amy, vous venez avec moi ?

– Enchanté, mademoiselle, répond-il avec un sourire charmeur. Je suis tout à vous.

Je hoche la tête et l'entraîne près du cheval, – enfin, pas trop près non plus – sous le regard ardent d'Alistair qui ne perd pas une miette de notre échange, Chouchou dans les mains. Le petit chien semble encore plus minuscule que d'ordinaire dans les bras de ce géant. Calum et Alistair se saluent d'un hochement de tête typiquement masculin, un peu empreint de concurrence, je crois, leur regard s'accrochant quelques secondes. J'ai entendu dire que Calum n'aimait pas que sa doublure soit plus charismatique que lui. Pas que je compare, non... Enfin si, un peu quand même.

Un peu beaucoup ?

– La scène va débiter alors que la doublure a sauté du cheval, expliqué-je. Vous devrez courir vers Anna et vous précipitez sur elle, elle s'est tordu la cheville. Ayez l'air paniqué.

– Bien. Je crie son prénom ?

– Attendez, je demande.

Je saisis mon micro et pose la question au réalisateur. C'est Stuart qui me répond.

– Tu ne sais pas lire une fiche ? tonne sa voix acerbe.

Les fiches. Merde, je ne sais pas où je les ai posées ! Et allez, deuxième erreur ! Je cherche autour de moi, regarde rapidement là où s'est tournée la dernière scène, puis me rappelle la poche ventrale de mon sweat, accroché à mes hanches. D'un geste, je remonte mon vêtement et découvre les fiches enroulées dedans.

En plus de commettre des erreurs, je perds la mémoire !

– Si, si, c'est OK, dis-je à Stuart. Nous sommes prêts !

Bon, pas encore prêts. Mais presque. Je lis la scène, Calum doit en effet crier le prénom de l'héroïne.

– Vous devez donc avoir l'air affolé, vous précipiter vers Anna en criant son prénom, indiqué-je à Calum. La scène s'arrêtera une fois que vous serez penché sur elle, ensuite, la prise sera un plan serré. Tout est OK pour vous ?

– C'est parfait, répond-il en s'échauffant comme s'il allait participer à un combat de boxe, sautillant et frappant dans ses mains.

– Bien. Je ne suis pas loin, si vous avez besoin de moi.

– Je m'en souviendrai, dit-il avec un clin d'œil et un grand sourire.

Je m'éloigne, amusée. Observe Alistair – et son petit sourire en coin – tendre les rênes à Calum qui les attrape sans un mot. Je frissonne rien qu'à l'idée de devoir tenir un jour cet animal. Même par un bout de cuir... L'acteur principal ne semble pas le moins du monde impressionné, contrairement à moi.

Calum est un homme avec un charme fou, qui séduit comme il respire. Il fait régulièrement la une des journaux, avec, à son bras, une compagne différente à chaque soirée. Je comprends pourquoi. Il est beau – incontestablement – et en joue énormément. Je n'imagine même pas la réaction des figurantes lorsqu'elles seront amenées à être près de lui.

Et la galère pour les empêcher de faire des selfies à tout va...

– Vous avez d'autres scènes aujourd'hui ? demandé-je à Alistair alors que je me place à côté de lui, la chaleur émanant de son corps envahissant le mien aussitôt.

Chouchou, jusque-là bien sage dans ses bras, émet un jappement. Le cheval, pourtant à quelques mètres, réagit et tourne aussitôt la tête vers nous. Je n'ose plus faire un geste, paniquée à l'idée qu'il pourrait se sentir menacé et nous foncer dessus. Mais il détourne aussitôt son attention, comme si la microscopique chose que vient caresser la main d'Alistair ne méritait pas son intérêt. Je souffle,

soulagée.

– Non, pas d’autre doublure ou de cascade pour la journée. Mais je suis obligé d’être sur le qui-vive si jamais je dois remplacer l’acteur au pied levé. Et je gère les chevaux, également, m’explique-t-il de sa voix grave. Pourquoi, vous avez quelque chose à me proposer ? Une chute express ? Un autre chihuahua à garder ? Un hamster à nourrir ?

– Quoi ? m’écrié-je, mes joues s’empourprant aussitôt. Mais non ! Absolument pas ! Je…

Alistair affiche un grand sourire et ses yeux ébène pétillent d’amusement. OK, je me suis encore fait avoir. Je le déteste ! Vraiment ! Et sa beauté m’exaspère au plus haut point. Cet étalage de testostérone est horripilant !

Même s’il ne semble pas le faire exprès…

Je hausse les épaules pendant que le rire discret – mais ô combien agréable – d’Alistair résonne. Puis, je me concentre sur le tournage. De là où je suis, j’observe Bonnie s’installer à côté de la table en bois, assise par terre, sa robe formant une corolle autour d’elle. Une personne place son jupon pour que sa cheville dépasse, et elle se penche déjà dans la position qu’elle doit avoir, blessée par une chute. Mon cœur se pince encore plus, puis Alan annonce la prise imminente.

– Le son est demandé. Silence ! m’écrié-je.

D’accord, il n’y a que Calum et Alistair et ils ne vont pas discuter ensemble puisqu’ils sont éloignés. Mais c’est comme ça que nous fonctionnons, nous annonçons le son, puis la prise.

– Ça tourne !

Calum se redresse, comme s’il avait réellement sauté du cheval, puis s’élance vers Bonnie qui grimace en se tenant la cheville. Il crie son prénom, puis s’agenouille auprès d’elle. Le réalisateur coupe, puis se rend vers Calum pour probablement lui donner des directives. Je ne suis pas en face de lui, je ne peux donc pas me rendre compte s’il jouait bien ou non, mais je ne peux que constater qu’il a une présence remarquable. Une aura d’acteur, indéniablement.

Un magnétisme impressionnant.

Tout comme la doublure qui se tient très près de moi et qui caresse avec douceur le petit chihuahua qui s’est lové dans ses bras…

4. La réalité est bien plus triste que la fiction...

Après quatre prises, Alan décide que c'est bon. Nous allons enchaîner sur la suivante. Les figurants ne sont pas requis et, après avoir récupéré Chouchou, je les fais patienter en leur permettant d'aller boire une boisson chaude sous la tente réservée pour ça. Ils ne se font pas prier. Enfin, sauf ceux qui approchent Calum et Bonnie pour leur demander des autographes, des photos, la bise. Je laisse faire tant que l'un et l'autre ne montrent pas de signes d'agacement.

Et bizarrement, ça me dérange beaucoup moins que lorsqu'il s'agissait d'Alistair.

Vite, une bonne nuit de sommeil !

Ou une averse gelée pour me remettre les idées en place...

Alors qu'Alan explique ce qu'il attend de la prochaine scène, j'observe Alistair et son cheval qui marchent tranquillement pour rejoindre l'enclos. Sans m'en rendre compte, je me surprends à avoir froid. Pas le froid que j'espérais de l'averse torrentielle pour reprendre mes esprits, non, un froid intérieur, un vide, un manque, comme si on tirait sur un fil au creux de mon ventre.

Comme si Alistair, en s'éloignant, emportait quelque chose que j'ignorais posséder...

Je remonte Chouchou près de mon cou et le papouille. Il répond instantanément en me léchant le visage, surexcité. Je ris, grimace, le caresse encore un peu et l'écarte pour qu'il arrête. Je me rapproche des acteurs, demande aimablement aux figurants de retourner à leur place, écoute Alan qui explique aux cameramen ce qu'il attend d'eux pour la prochaine scène. Ce sera la dernière. La nuit va bientôt tomber, le ciel est de plus en plus sombre, et Calum a décidé qu'il était fatigué et qu'il ne souhaitait pas attraper froid. Stuart demande à quelqu'un d'aller lui chercher une couverture pour le couvrir en attendant que l'on tourne, puis se renseigne auprès de Bonnie pour savoir si elle souhaite également en avoir une. Elle rougit un peu, le remercie, lui dit que ça va pour elle. Je reconnais sa timidité discrète, sa façon de ne pas vouloir s'imposer, même si le métier qu'elle a choisi demande une assurance hors norme. Du moins, pendant le tournage. Mais pour l'avoir vu jouer des centaines de fois dans des pièces de théâtre avec la compagnie qu'elle avait intégrée alors que nous étions adolescente, je sais qu'elle se transforme lorsqu'elle doit endosser un rôle. J'ai d'ailleurs toujours été admirative de ce changement soudain, comme si c'était une autre personne en face de moi, que je ne connaissais pas, comme si le monde extérieur disparaissait et qu'il ne restait qu'elle et le rôle qu'elle prenait. J'ai aussi vu ça avec ma mère lors de ses concerts. Ce n'était plus ma mère, cette personne bienveillante, douce et attentionnée. C'était Sky Thunder, une rock star au talent incontestable, une femme que je redécouvrais à chaque concert et qui m'émerveillait.

Alan ordonne à tout le monde de se mettre en place. Chouchou couine en entendant sa voix et se débat pour le rejoindre. Je le calfeutre plus fermement dans mes bras, cache son visage de ma main,

lui chuchote que dans quelques minutes, il pourra rejoindre son maître et passer le reste du temps avec lui. Je ne sais pas s'il me comprend, mais je tente quand même. Je vérifie également autour de moi que personne ne m'entend. Pas que parler à un chien me ferait passer pour une personne bizarre... mais presque.

La scène débute, je me poste le plus près possible de l'action. Calum aide Bonnie à se relever, non sans avoir examiné sa cheville avant. C'est une scène tendre, empreinte de sensualité, le début du rapprochement entre les deux acteurs. Malgré le pincement dans mon cœur, toutes les questions que je me pose au sujet de notre amitié brisée, sa réaction qui m'a blessée, je suis vraiment heureuse pour elle. Et émue. Pour elle. Pour moi. Parce que si son rêve était de devenir actrice, le mien était de devenir réalisatrice. Même si je ne le suis pas encore, pas vraiment, pas tout à fait, j'ai les deux pieds dedans. Et sans l'aide de personne. « La fille de » n'a pas sa place ici, elle est renvoyée dans mon passé, là où je décide qu'elle y restera désormais.

Je trouve complètement fou que la vie nous ait réunie toutes les deux dans ce premier pas vers nos désirs les plus chers. C'est hallucinant, non ? Nous ne nous sommes pas parlé depuis des années, et aujourd'hui, ce film nous rassemble. Alors que j'ai passé des heures, des jours, des nuits entières à chercher Bonnie sur les réseaux sociaux, dans les contacts de nos amis communs de l'époque, dans les annuaires. Mais elle avait complètement disparu. De ma vie et de la planète Terre. Enfin, virtuellement, du mois. Aucune trace d'elle.

Jusqu'à aujourd'hui...

Et j'espère que ce hasard va nous permettre de nous réconcilier !

Je secoue la tête pour évacuer toutes les pensées qui s'entrechoquent dans mon cerveau et me concentre sur ce qu'il se passe autour de moi.

Bonnie est nerveuse, mais resplendissante. Je la vois prendre de larges inspirations avant que le clac de début ne la projette dans le rôle qu'elle doit jouer. Et elle se débrouille magnifiquement bien. Aussitôt le silence demandé, la caméra en action, elle entre dans la peau d'Anna, une femme qui se bat pour son indépendance, contre les hommes, contre les lois, contre les habitudes, contre la morale. Bon, pour le moment, elle s'est foulé la cheville et c'est l'homme qui lui en fait le plus baver dans la série qui vient à son secours. Mais elle excelle. On dirait que ce rôle a été écrit pour elle.

Et je ne doute pas une seule seconde du succès qu'elle va avoir...

Aussitôt la scène terminée, Alan annonce la fin de journée. Les visages tendus se décrispent, les voix sont haut perchées, plus besoin de garder cette ambiance feutrée que l'équipe instaure pour ne pas gêner le réalisateur. Cela dit, il crie bien plus fort que les autres, aucun risque qu'on ne l'entende pas. Enfin, il crie quand tout va bien. Quand rien ne va, il hurle...

Calum ne demande pas son reste et s'en va. Je rends avec soulagement Chouchou à son propriétaire, qui s'empresse de l'embrasser. Chouchou est comme un dingue, on dirait qu'il n'a pas vu son maître depuis des mois ! Il s'agite frénétiquement, lèche les mains et le visage d'Alan, aboie

et couine en même temps. Je souris, masse mes bras ankylosés et rejoins les figurants pour les remercier de leur implication et leur demander d'aller signer leur fiche de présence auprès de la personne qui s'en occupe. Une partie du petit groupe ne bouge pas, leur regard au-dessus de mon épaule.

– Anna ! Une photo, s'il vous plaît ! entends-je.

Je me retourne. Bonnie est à quelques pas, hésitante. Je ne sais pas si c'est à cause de moi qu'elle ne s'approche pas plus, mais je devine qu'elle est partagée entre son désir de répondre aux sollicitations des gens et celui de m'éviter. Alors je m'écarte, le cœur encore plus en lambeaux.

J'ai appris que les histoires d'amour pouvaient faire mal, mais les histoires d'amitié aussi, incontestablement...

Bonnie s'avance vers les personnes qui se font du coude à coude pour l'immortaliser avec leur téléphone portable. Début de la gloire ! Elle répond à toutes les demandes avec bienveillance, sourit, signe quelques autographes, manifestement heureuse de l'engouement du public pour son premier jour de tournage. Je vérifie d'où je suis que les personnes qui lui demandent son attention restent sympas, je ne voudrais pas qu'elle soit choquée par leur fougue, ou bousculée. Et qu'elle puisse repartir tranquillement dès qu'elle en aura envie.

Tout à coup, la petite foule se détourne de Bonnie.

– Alistair ! Une photo !

Et c'est reparti pour un tour...

Pas que je sois fatiguée d'avoir couru partout aujourd'hui, mais un peu quand même. Je retiens un bâillement, la bruine tombe sur le paysage qui s'étend à perte de vue, arrêté par des montagnes majestueuses au loin, et, plus bas, l'océan d'un gris profond. Je hume l'air froid de l'Écosse en resserrant les bras autour de ma poitrine, toujours autant reconnaissante de me trouver ici, sous les ordres du célèbre Alan Middle. D'autant plus que mon premier travail concerne une série romanesque historique et j'adore cette période des années mille huit cent, tous les changements qui se sont ancrés petit à petit, et la façon dont certaines femmes ont commencé à reprendre le pouvoir de leur vie.

Comme moi.

Laisser « la fille de » là où elle est le mieux : dans mon passé.

Et décider de qui je veux être maintenant...

Alistair, grand sourire sur ses lèvres ourlées, me jette un regard énigmatique. Je n'arrive pas à deviner ce qui se trame dans sa tête, ou même si je suis réellement visée, car je ne peux nier que je deviens un peu méfiante avec lui. Je m'attends toujours à une remarque, une blague débile, une

provocation de bas étage.

Sans m'adresser un seul mot, il me frôle et va se poster près de Bonnie. Je réprime le frisson qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Et le soupir qui reste bloqué dans ma poitrine.

Et le sentiment de jalousie – totalement insensé – qui m'envahit alors que les femmes s'empressent de se coller contre lui...

Je détourne les yeux pour observer les derniers meubles du décor extérieur disparaître à l'intérieur de la ferme puis les pose de nouveau sur le couple Bonnie/Alistair formé juste pour le plaisir des figurants qui les harcèlent de questions, tout en espérant que ce soit bientôt fini.

Juste parce que j'ai froid, hein...

Si Bonnie fait comme si je n'existais pas, comme si je n'avais pas été sa meilleure amie pendant seize ans, Alistair croise mon regard régulièrement. Je ne peux me détacher de l'emprise que ses prunelles sombres ont sur moi. Une emprise troublante et totalement irrationnelle.

– Amy, tu viens avec nous ? me sort de mes pensées Carolyn, l'assistante cameraman. Nous allons au bar du village boire un verre.

Heureuse d'avoir autre chose à regarder que cet insolent Alistair, je me tourne vers elle. Je ne la connais pas, mais le peu d'échanges que nous avons eu à propos du tournage a été très sympathique. Juste quelques mots ici et là mais assez pour me faire une opinion favorable de sa personnalité.

– Pourquoi pas, oui, merci, dis-je.

– Super ! Rassemble tes figurants, on part d'ici quinze minutes, m'indique-t-elle avec un clin d'œil, visiblement compatissante.

– Ça marche ! Tous les figurants ! m'écrié-je. C'est l'heure, chacun rentre chez soi ! Allez signer vos fiches, on ferme !

Heureuse de mettre fin à cette journée, et sans m'arrêter sur les grognements et les *encore cinq minutes !* que j'entends, je les presse de rentrer dans le bâtiment pour pouvoir enfin souffler un peu. Alistair rejoint Alan et Stuart, un peu en retrait, non sans m'adresser un petit sourire énigmatique avant de me tourner le dos.

Frissons...

Alors que Bonnie s'apprête à regagner sa loge, je me précipite vers elle. C'est le moment ou jamais...

– Bonnie, on peut discuter deux minutes ? demandé-je à voix basse tout en lui attrapant le bras, afin de ne pas attirer l'attention sur nous, la voix un peu tremblante et le cœur en apesanteur.

Le regard qu'elle darde sur moi me refroidit instantanément.

– Ne me touche pas, Amy, crache-t-elle en se dégageant. Et ne me parle pas !

– Bonnie, continué-je quand même, blessée. Deux minutes. Tu ne peux pas...

– Je peux ce que je veux, énonce-t-elle calmement d'une voix glaciale. Je t'ai rayée de ma vie il y a six ans, Amy et ce n'est pas parce qu'on est sur le même tournage que je te dois quelque chose. Tu as ruiné ma vie et celle de ma famille, alors ne me demande pas de te parler, d'accord ? Tu n'es plus rien pour moi, tu entends ? Plus rien !

– Mais... balbutié-je, des larmes plein les yeux.

– Si tu me parles encore, je me plains auprès du réalisateur. Et ne t'avises pas de révéler qui je suis auprès de l'équipe, parce que je te jure que je te le ferais payer. Tu nous as fait assez de mal, alors maintenant, fous-moi la paix ! Et fais comme si tu ne me connaissais pas ! C'est clair ?

On ne peut plus clair, oui...

5. Bienvenue en Écosse !

Je me réfugie dans la voiture que m'a louée la production dès que les figurants sont entre d'autres mains que les miennes. La douleur que je ressens au cœur est si puissante, si violente, si dévastatrice que ce ne serait pas pire si on m'avait planté un poignard à l'intérieur.

Je vérifie qu'il n'y ait personne qui approche de ma voiture – au hasard Alistair, jamais très loin – et laisse les larmes couler sur mes joues sans même les essuyer. Je suis peinée et en colère. Peinée par sa réaction, et en en colère parce qu'elle refuse de m'écouter. Elle n'essaie même pas de faire un pas vers moi, comme si tout ce que nous avons partagé pendant des années n'avait aucun poids. Mes pleurs redoublent d'intensité, me faisant hoqueter. Avec difficulté, j'insère la clef, mets le contact et fais démarrer la voiture.

Finalemnt, je ne suis pas persuadée qu'aller dans un bar soit judicieux.

Ou alors, si. Ça me changera les idées...

Des milliers de fois, j'ai imaginé mes retrouvailles avec Bonnie, si jamais cette opportunité arrivait. Je l'avais idéalisée, fantasmée, enjolivée, mais jamais ce qui s'est passé il y a quelques instants ne m'était venu à l'esprit. Que Bonnie ne soit pas enthousiaste sur le moment, ça, je pouvais le prévoir. Mais qu'elle soit aussi virulente et glaciale, ça échappe à ma compréhension. Mon cœur ne peut pas le supporter. L'appréhender. C'est comme si notre amitié se brisait une seconde fois, brutalement, violemment.

Irrémédiablement...

Je roule lentement, sans même apprécier les derniers rayons du soleil qui percent la brume pour venir se poser çà et là sur l'herbe mouillée, l'éclairant d'un halo doré, comme si on avait installé des spots dans le ciel et décidé quelle parcelle on allait illuminer. Ce pays a indéniablement quelque chose de magique. Chaque paysage change d'une minute à l'autre, créant une atmosphère enchanteresse. Plus loin, au bout de la route, un arc-en-ciel magnifiquement dessiné se profile. Je décide de voir ça comme un signe positif. Un signe qui me murmurerait que rien n'est perdu avec Bonnie, qu'il faut que je m'arme de patience et nous pourrons enfin nous expliquer.

Je sèche mes larmes, bien décidée à ne pas me laisser abattre. C'est vrai, je suis ici pour propulser ma carrière et je refuse que des éléments extérieurs – si importants et personnels soient-ils – ruinent mes chances de me faire un nom dans ce monde si cloisonné du cinéma.

Je suis la petite route sinueuse qui descend dans le village d'Elgol, laisse mon regard se perdre sur l'horizon et son océan apaisant, vérifie qu'une horde de moutons ne traverse pas la chaussée soudainement puis me gare devant le bar, qui fait aussi hôtel. D'ailleurs, certains membres de

l'équipe sont ici, à ce que j'ai compris, dont qu'Alan.

Je prends le temps d'examiner dans le rétroviseur intérieur que mon mascara n'a pas coulé, me recoiffe rapidement, me demande si Alistair a été convié à cet apéro improvisé. Puis, me reprends en me persuadant que ça m'est égal. Complètement égal. TOTALEMENT égal. Dès que j'entends d'autres voitures arriver, je sors en espérant que mes yeux rouges n'attireront pas les questions. Cela dit, tout le monde est fatigué, j'ai une excuse toute trouvée.

Le bar The Cavern porte bien son nom. Une haute bâtisse de vieilles pierres à l'allure ancestrale digne d'un film historique. J'adore ce côté typique de l'Écosse, le patrimoine incroyablement bien préservé, l'absence de complexes hôteliers malgré le tourisme important. Ici, on a l'impression que rien n'a bougé depuis des siècles.

Même si je ne sais pas exactement comment était l'Écosse il y a des centaines d'années...

Carolyn m'interpelle joyeusement, et toute la bande sort des voitures et des minivans. Je ne connais pas encore tout le monde par leur prénom, une soirée est une très bonne idée pour se rapprocher. L'esprit d'équipe est important sur un tournage, cela ajoute à la bonne réalisation du film. Même si je n'ai perçu aucune discorde pour le moment – excepté le caractère de Stuart l'éternel mal luné – plus nous serons proches, mieux ça se passera.

– Alan se joint à nous, m'informe Carolyn discrètement. On va voir si le whisky le rend plus calme.

– Tant que je ne dois pas m'occuper de Chouchou, je n'y vois pas d'inconvénient, dis-je en riant de bon cœur. Tu sais si les acteurs viennent ?

– Non, pas que je sache. Calum était fatigué, Bonnie n'a rien dit et les autres étaient encore dans leur loge. On leur a proposé, ils choisiront.

Et Alistair ?

Non, rien...

Nous sommes accueillis par un grand gaillard en kilt vert et rouge, barbe rousse jusque sur sa poitrine, longs cheveux ébouriffés. Carolyn lâche un « waouh » absolument pas discret et les commentaires – gentils – vont bon train. C'est la première fois – excepté un joueur de cornemuse dans la ville d'Edimbourg – que je vois une personne avec un costume traditionnel et je suis franchement amusée. Je ne savais pas que certaines personnes portaient encore le kilt, autre que pour le folklore !

– J'adore les mecs en kilts, me glisse – doucement, cette fois – Carolyn. C'était mon principal fantasme quand j'ai appris que je venais tourner en Écosse.

Je ris toujours et détaille le barman qui nous invite à nous installer autour d'une énorme table en bois. On le dirait tout droit sorti d'un roman de highlanders avec son visage épais et ses larges épaules.

– Il ne lui manque qu’une épée, dis-je à Carolyn.

– Je kiffe, je kiffe, je kiffe ! s’emballe-t-elle. Regarde s’il a une bague. Je veux savoir s’il est célibataire ! Tu crois que je peux le prendre en photo ?

Je n’ai pas le temps de vérifier s’il est marié, le géant est retourné derrière le bar servir des clients qui ont levé leur chope en le regardant. Tout en m’installant d’un côté de la table, j’apprécie la déco très hétéroclite du bar. De vieux tableaux de paysage en noir et blanc avec seulement un éclat de couleur par endroits, l’incontournable photo du monstre du Loch Ness, des instruments de musique accrochés çà et là, des panneaux lumineux, des fanions et des guirlandes multicolores.

– J’ai des copines qui ramènent toujours des magnets de leur voyage, continue Carolyn, surexcitée. Moi, je veux ramener un highlander. Un vrai ! Comme celui-là !

Je me garde de lui dire que si ça se trouve, il est anglais. Elle a l’air tellement enthousiasmée ! J’apprécie beaucoup ce changement d’ambiance, mes soucis sont relégués bien loin dans mes pensées.

Et un certain Alistair aussi.

Enfin, pas tout à fait.

Comme si je pouvais oublier sa présence aussi facilement...

Une personne de l’équipe décide que nous allons goûter le whisky et tout le monde l’acclame. Je ne suis pas fan des alcools forts, mais étant curieuse, je décide d’en boire un verre. Après tout, ce serait dommage de ne pas tester les saveurs de l’Écosse. Le serveur qui revient vers nous acquiesce. Il nous conseille également le Haggis, spécialité régionale. Je ne connais pas ce plat, mais mon estomac répond pour moi et j’accepte aussi. Certains refusent catégoriquement, je me tourne vers Carolyn.

– Tu connais ? demandé-je.

– Non. Mais je vais tester, répond-elle avec un clin d’œil. Je ne voudrais pas fâcher monsieur Muscle à la barbe folle.

Prise d’un fou rire, j’observe de nouveau le highlander version moderne qui prépare notre commande. C’est vrai que ses muscles apparaissent sous son tee-shirt blanc moulant. Ce n’est pas du tout mon genre et la broussaille qui lui sert de cheveux et barbe n’est pas du tout à mon goût.

Mais les goûts et les couleurs...

Alan fait son apparition, Chouchou entre les mains. Il salue tout le monde et s’installe en bout de table. Il dépose le petit chien à terre, qui s’empresse de faire le tour des gens présents. Arrivé vers moi, il me lèche les mains, remue la queue, les oreilles en arrière comme si j’étais son amie depuis toujours et qu’il ne m’avait pas vue depuis des jours. Il me fait la fête quelques instants puis s’empresse de se faufiler sous la table, la truffe au ras du sol, probablement en quête de nourriture

échouée à nos pieds par de précédents clients. Je souris, attendrie. Ce chien est vraiment chou !

Je prends le temps de dévisager chaque professionnel du cinéma assis, tentant de deviner (pour ceux que j'ai l'impression de ne pas avoir encore croisés) dans quelle branche ils exercent. Parce que prise par les impératifs, je ne fais pas toujours attention à mes collègues. Et même, je n'ai pas vraiment de mémoire photographique, les visages s'effacent de ma mémoire aussi vite qu'ils sont apparus, ce qui me vaut quelquefois des grimaces de la part de ceux qui eux, me reconnaissent. Mais je n'y peux rien, ça a toujours été comme ça. La discussion tourne bien évidemment autour du tournage, du jeu des acteurs, et d'un coup, dévie sur Alistair. Malgré moi, je tends l'oreille, priant pour que Carolyn n'ait pas quelque chose à me dire. Parce que je ne sais rien sur cet homme et j'ai très envie d'en savoir plus.

Juste par curiosité, hein...

– Ah, c'est vrai qu'il est plutôt sexy, le cascadeur, me glisse Carolyn, mais pas assez brut de décoffrage, je trouve.

Je ricane sous cape. Je peux lui certifier que si, il est brut de décoffrage. Mais je ne dis rien, je hoche la tête et continue d'écouter ce qui se dit.

– C'est une chance qu'il ait accepté de tourner, explique quelqu'un. Il refuse beaucoup de contrats. Il faut vraiment qu'il ait un feeling avec le réalisateur, n'est-ce pas Alan ?

Alan approuve, fier que cet énigmatique Alistair fasse partie de l'équipe.

Ah oui ? Monsieur est difficile ?

Étonnant, tiens...

– Si son nom apparaîtrait à l'écran, sûr que le film sera un succès, explique une autre personne. C'est dingue comme il a un public déjà conquis, pourtant, on ne le voit pas vraiment.

– Il a sauté d'une falaise à 16 ans. Soixante mètres ! Plus de deux fois la distance de la compétition de plongeon de haut vol la plus extrême. Il a mis la vidéo sur les réseaux sociaux. Depuis, il est sans cesse demandé. C'est un héros des temps modernes.

– Un malade, ouais ! lâche une femme en grimaçant. C'était hyper dangereux !

– Il a réussi haut la main ! Et ça a lancé sa carrière de manière phénoménale.

– N'empêche que...

Je repars dans mes pensées. J'ignorais totalement ce pan de sa vie. D'accord, j'ignore tout de sa vie. Mais tout de même, je ne le pensais pas si... quoi ? Inconscient ? Accro aux sensations extrêmes ? Complètement fou. Ouais, c'est ça, complètement fou. La femme a raison, c'est totalement dangereux, de faire ça.

Il va quand même falloir que je trouve cette vidéo...

J'attrape mon portable pour vérifier les informations que j'entends sur ce fameux Alistair McKay même si ce n'est pas très convivial. Mais ça me démange. J'ai besoin de savoir si cet homme est réellement une tête brûlée. Malheureusement, je n'en ai pas le temps, le serveur arrive avec nos verres. Les commentaires sur Alistair cessent illico, les verres cheminent jusqu'au bout de la table, une forte odeur de whisky se répand autour de nous.

Finally, je ne suis pas sûre d'aimer...

Puis les assiettes arrivent. Avec, à l'intérieur, une grosse boule couleur chair ouverte en son centre, d'où déborde de la viande, le tout posé sur des feuilles de salade. L'odeur est encore plus forte que celle de l'alcool. Et le mélange des deux est assez déroutant. Pour ne pas dire écœurant. Je regarde de plus près mon assiette, remarque que ce qui entoure la viande ressemble à... un gros boyau.

– Carolyn, chuchoté-je, c'est quoi exactement le haggis ?

– De la panse de brebis farcie, évidemment, répond mon voisin de gauche, un homme qui travaille au décor, je crois.

– Ah. D'accord. Merci.

– Tu vas voir, c'est délicieux ! continue-t-il en enfournant une grosse bouchée entre ses lèvres. Un régal !

Je l'observe mâcher quelques secondes, puis boire une bonne rasade de whisky. Peut-être que c'est ça la solution, noyer le goût de la viande avec de l'alcool. D'accord, je n'ai pas encore goûté, mais je n'aime pas le mouton, je devine que je ne vais donc pas apprécier la brebis...

Mais pourquoi je ne me suis pas renseignée avant, aussi ?!

– Tu goûtes la première ? murmuré-je à Carolyn ?

– Je vais vomir, m'annonce-t-elle en plissant le nez.

– C'est énorme, en plus, comment on va faire pour cacher ça ?

– Ça pue !

– On devrait commencer par le whisky, non ? proposé-je.

– Tout à fait d'accord !

De concert, nous saisissons nos verres et buvons une gorgée. Je manque de tout recracher tellement c'est fort ! Je tousse, bave à moitié, m'essuie avec ma serviette et vérifie que personne n'a remarqué ma réaction.

– C'est pas pour les fillettes, hein ! lance le highlander depuis le bout de la table en me fixant, fier de lui.

Loupé pour la discrétion...

Tous les regards convergent sur moi, bien sûr, ce qui empourpre mes joues. Pour donner le change – et le contredire – je m'arme de mon plus beau sourire et refais une tentative. Lentement, cette fois,

je bois un peu. Le liquide me brûle tout autant la gorge mais je reste digne et ne vomis pas mes tripes sur la table. Il hoche la tête, visiblement content, et part vaquer à ses occupations.

– Finalement, je te déconseille le barman, dis-je à Carolyn. C’est un gros macho !

– Ouais, je sais, hausse-t-elle les épaules en riant. Mais j’aime les machos !

– Tiens, il te regarde, d’ailleurs, tu devrais manger le truc dégueu dans ton assiette, sinon, tu vas le vexer ! m’amusé-je.

Carolyn ne vérifie même pas si je dis vrai et se jette sur sa fourchette, qu’elle plante dans la viande et porte à sa bouche. Presque aussitôt après, elle attrape son verre et boit une longue gorgée de whisky.

– Fameux, dit-elle d’un ton qu’elle espère sûrement sérieux. Tu devrais essayer.

Je ne suis pas dupe mais décide de goûter quand même. J’ai dit que je voulais tester toutes les saveurs de l’Écosse, la nourriture – aussi repoussante soit-elle – en fait partie. Difficilement, je prends une minuscule portion, retiens ma respiration et la porte à mes lèvres. Le goût aussi fort que je l’imaginai me donne un haut-le-cœur.

Je savais que je n’aimais pas !

Pourquoi je tente quand même ?

L’odeur ne va JAMAIS me quitter...

Comme Carolyn, je saisis mon verre et tente de noyer le tout avec l’alcool. Ça marche. Un peu...

– Tu n’aimes pas ? me demande mon voisin comme si je venais de bafouer l’essence même de ce beau pays.

– Je suis végétarienne, dis-je sans réfléchir. J’avais oublié.

Il me regarde bizarrement et tourne la tête. Normal.

– Tu en veux ? lui proposé-je. Je t’en donne volontiers.

– Merci, mais je suis repu, déjà.

Domage...

– Je ne peux vraiment pas manger ça, déclaré-je à Carolyn en repoussant un peu mon assiette. Je suis sûre que je vais être malade, sinon.

– Pareil, assure-t-elle.

Et c’est là que j’ai l’idée du siècle. Pile au moment où j’aperçois la petite boule de poils blanche surexcitée par l’odeur, qui tourne comme un lion en cage entre nos pieds. Je rapproche mon assiette, en pioche un peu, en laisse tomber sous la table. Et recommence, discrètement, afin que personne ne

découvre la manière dont le haggis disparaît. Carolyn capte mes gestes et m'imité avec un regard de conspiratrice. Nous refréons nos fous rires et nous débarrassons de cette spécialité avec joie. Chouchou est ravi, il se jette sur cette nourriture imprévue tout en remuant la queue, se gave et en redemande. Je n'ai jamais vu un chien manger avec autant d'avidité, comme s'il était affamé ! Jusqu'à ce qu'Alan, sans s'apercevoir de rien, dise :

– Surtout, ne donnez rien à Chouchou, son estomac est très fragile...

6. Bon réveil !

Je mets de longues minutes à comprendre quel est le bruit horripilant qui ose me déranger à une heure aussi matinale alors que je dormais si bien. J'essaie de me calfeutrer sous mon oreiller, sous ma couette, de me boucher les oreilles, mais rien n'y fait... Puis je réagis : mon réveil ! C'est mon réveil qui sonne depuis tout à l'heure ! Je bondis de mon lit, totalement hagarde, puis me rends compte que la sonnerie ne fait pas ce bruit, généralement. Complètement paumée, je cherche ce qui pourrait être responsable de ce chaos quand deux coups contre la porte sont frappés.

– Amy ! Tu es là ? demande une voix féminine, urgente.

Toujours sans rien comprendre, je me précipite pour ouvrir. Et tombe sur Carolyn, cernée et essoufflée.

– Tu ne t'es pas réveillée ! s'écrie-t-elle. Mince ! Amy, on est déjà en retard !

Tentant de rassembler – difficilement – mes neurones, je cours dans la salle de bains, effectue un mouvement de recul quand j'aperçois les traces de maquillage autour de mes yeux et sur mes joues – bonjour panda – enduis mes mains de savon – tant pis, à la guerre comme à la guerre – me frotte vigoureusement le visage, me brosse les dents tout en changeant de vêtements, grimace parce que mes yeux me piquent, me passe une crème pour adoucir tout ça, rassemble mes affaires et me rue dehors. Le tout, en moins de dix minutes. Je suis une héroïne des temps modernes.

Enfin, si j'avais entendu mon réveil, je n'en serais pas là...

Carolyn m'attend en trépignant d'impatience. Il est sept heures quarante, nous devons être sur le plateau à sept heures trente, normalement. Dans l'idéal, avant, pour avoir le temps de prendre notre petit déjeuner là-bas. Ce qui me reconforte, c'est que du café et des viennoiseries nous y attendent, nous ne mourrons pas de faim. Parce que, quand je suis affamée – et je le suis toujours le matin – je suis d'une humeur exécrationnelle.

Et le mot est faible !

– Je suis désolée, Caro, dis-je, piteuse. Je n'ai vraiment pas entendu mon réveil.

– Tu m'étonnes. Moi, pareil.

– Mais pourquoi tu es là, au fait ? demandé-je quand je m'aperçois que ma voiture n'est pas à sa place.

Carolyn part dans un grand éclat de rire, qui envoie aussitôt des vrilles de douleur dans mon crâne. Beaucoup trop de bruit !

– T'es sérieuse ? s'étonne-t-elle. Tu ne te souviens pas ?

– Non, je me souviens surtout que j’ai super mal à la tête.

– J’ai du paracétamol. Monte, je t’en filerais en route.

Je n’ai pas le temps de monter dans sa voiture, une petite Twingo jaune tournesol, que la voix de mon logeur, Duncan McKenzie, un vieil homme désagréable au possible, m’interpelle.

Tiens, je devrais lui demander s’il a un lien de parenté avec Stuart.

Son fils, à tout hasard ?

– Mais c’est quoi ce bordel ? vocifère-t-il. Vous vous croyez où, là ?

Carolyn fige son geste de s’asseoir derrière le volant, ouvre grand les yeux, la bouche et la referme. Je pivote lentement, affiche un sourire compatissant sur mon visage pour parler au vieux monsieur en peignoir kaki, chaussons vichy, qui nous dévisage, le visage furieux, les mains sur les hanches.

– Bonjour monsieur McKenzie, dis-je de ma voix la plus enjouée possible. Nous sommes vraiment désolées pour le dérangement.

– Mais j’en ai rien à foutre que vous soyez désolées ! s’énerve-t-il. Vous savez quel âge j’ai ? 85 ans ! Et à mon âge, chaque minute de sommeil est précieuse ! Vous avez gâché ma matinée. Et ma journée ! J’ai de l’arthrose, moi, j’ai besoin de dormir ! Déjà cette nuit, vous m’avez réveillé avec vos fous rires interminables !

– Oh. Pardon. Je…

– Des hyènes, continue-t-il. Vous aviez un rire de hyènes ! J’ai failli sortir mon fusil pour vous chasser ! Je vais me plaindre à votre direction ! Déjà, je savais que louer une chambre à une… une… bafouille-t-il en fixant mes cheveux.

Des hyènes ?

En Écosse ?!

Mais il sort d’où, ce mec ?

Mon sang ne fait qu’un tour dans mes veines.

– Une… quoi ? Monsieur McKenzie ? demandé-je le plus calmement possible.

– Une… rien ! finit-il par dire en balayant ses paroles d’un geste de la main. Foutez-moi le camp de là ! Et que ce soit la dernière fois, sinon, je vous vire !

Carolyn s’empresse de monter dans sa voiture. Je la suis, vexée. Terriblement vexée. Et en colère. De quel droit me parle-t-il sur ce ton ?!

– C’était quoi, ça ? chuchote Carolyn, une fois les portes du véhicule refermées.

– Un vieux con, lâché-je, blasée. Un vieil acariâtre, un vieux frustré, un vieux… putain, je ne

supporte pas qu'on me parle comme ça ! Et c'est quoi ces remarques sur mes cheveux ? Enfin, il ne l'a pas dit ouvertement, mais c'était par rapport à ça, non ?

– T'énerve pas, t'énerve pas, me suggère Carolyn, les vieux schnocks, il y en a partout. Laisse tomber. Tu veux un cachet ?

– Oui, merci, soupire-je en me massant les tempes. Et une triple dose de café.

– Dans quelques minutes, le café, sourit-elle en fouillant d'une main dans son sac. Tiens, il y a une bouteille d'eau, sous tes pieds.

– Merci, dis-je reconnaissante. Dis, tu sais où est ma voiture ? Je ne me souviens de rien, c'est flippant !

– Devant le bar ! C'est moi qui t'ai ramenée, hier soir. Finalement, tu as bien aimé le whisky, je crois...

– Oh mon Dieu ! m'exclamé-je après avoir gobé le médicament. Ne prononce plus ce nom devant moi, s'il te plaît. Rien que d'y penser, j'ai envie de vomir. Je n'ai pas trop raconté de conneries, j'espère ?

– Non, non, chantonne-t-elle d'une voix étrange. Mais tu as parlé d'une certaine personne, si je me souviens bien.

Malheur...

Pas lui.

Je l'avais – presque – oublié...

– C'est pas vrai ! Carolyn, qu'est-ce que j'ai dit ?

– Tellement de choses qu'il me faudrait toute la journée pour les énumérer, se contente de lâcher Carolyn, étouffant un rire. Mais si je dois résumer : cet Alistair McKay t'a grave tapé dans l'œil !

Et merde...

7. Un petit peu de haggis ?

– Quoi que j’ai dit, c’était faux, me justifié-je pendant que Carolyn se gare devant le plateau, espérant naïvement qu’elle me croit. Ce mec est super énervant. Je te jure, une calamité.

– Ah ça, je l’ai bien compris, oui, se marre-t-elle toujours. Mais je crois que ça ne t’a pas déplu, en réalité.

– Mais non, m’exclamé-je, je t’assure ! Il m’a juste tellement agacée qu’il fallait sûrement que j’en parle ! Tu sais, exorciser le truc, tout ça...

– Hé, tout va bien, dit Carolyn en posant sa main sur mon bras pour me calmer tout en riant. Tu m’as seulement raconté ses blagues débiles et combien il t’a agacé, c’est tout.

– Pitié, dis-moi que je n’ai pas parlé de lui devant tout le monde !

Pitié, pitié, pitié...

– Non, c’était dehors, tu ne te sentais pas très bien.

– Ouf, soufflé-je, – à moitié – rassurée.

– Ah oui, tu m’as aussi répété au moins mille fois à quel point tu le trouvais beau. Attrayant. Et tout et tout...

– Je me déteste, parfois, je te jure. Mais, tu sais pourquoi j’ai dit tout ça ? me justifié-je. Juste parce que je ne supporte pas l’alcool, c’est tout. Ce mec, je m’en fous royalement.

– OK, pas de problème, je te crois. Allez, viens, on va tenter de choper un café avant de bosser.

Hum...

Pas très convaincant, son « je te crois »...

Mais c’est gentil à elle de me le dire !

L’équipe est déjà réunie sous la tente où est disposé le petit déjeuner. Je respire enfin, notre retard n’a pas l’air d’en être un. J’aurais été très mal à l’aise d’arriver en pleine action et de devoir, au choix, me justifier, ou supporter des remontrances. J’ai eu ma dose avec le vieux grincheux de logeur !

Nous nous faufileons près du buffet où un choix incroyable de viennoiseries, de biscuits, de charcuterie, de saucisses grillées, d’œufs durs, de fruits, de café, thé et jus nous attend. Un vrai régal pour mes papilles. Sauf que je ne sais pas si mon estomac est capable d’avaler quoi que ce soit. Le goût du whisky est omniprésent dans ma bouche, malgré le dentifrice à la menthe que j’ai utilisé. J’opte pour un café, et choisis de glisser quelques trucs sucrés dans mon sac pour tout à l’heure, je sais très bien que j’aurai faim à un moment ou à un autre.

Et du sucre ne sera pas de trop pour affronter cette journée qui n’a pas franchement commencé

du bon pied...

J'ai juste le temps d'apprécier la saveur du café qu'Alan crie au débriefing. J'avale d'un trait le liquide chaud contenu dans mon gobelet, le remplis de nouveau, et suis le petit groupe jusqu'au centre du plateau pour écouter les directives d'Alan, qui tient Chouchou dans les bras, tout endormi. Tout en le caressant d'une main distraite, il nous explique ce qu'il attend de nous, les scènes qu'il prévoit de boucler dans la matinée et nous distribue les fiches avec les modifications qu'il a effectuées. Tout à coup, Chouchou commence à s'agiter, à geindre, à tousser comme s'il s'étouffait. Le visage d'Alan se décompose, l'inquiétude se lit sur ses traits et, au moment où il décide de le poser par terre, la petite boule de poils vomit tout son soûl. Plus personne n'émet un seul son, stupéfait, dans l'attente de la réaction du petit chien qui continue de vomir tout ce qu'il peut. Nous savons tous à quel point le réalisateur aime son chien, et, si jamais il arrivait malheur à cet animal, l'ambiance sur le tournage tournerait à la catastrophe. Alan reconforte Chouchou en parole et en caressant doucement sa tête. Puis sa voix s'élève, menaçante.

– Du haggis ! DU HAGGIS ! s'écrie Alan qui ausculte minutieusement ce que son chien a vomi. Qui a osé donner de la nourriture à mon chien hier soir ?!

Oh, oh...

Toute l'équipe se regarde, consternée. Les chuchotements résonnent, chacun accuse l'autre sans le faire ouvertement, cherche à deviner qui est le coupable parmi notre groupe.

Je dirais plutôt... les coupables.

Parce que c'est à cet instant précis que la mémoire me revient. Le whisky. Le haggis. Le goût infâme. Mon idée de génie. Enfin, finalement, pas tant que ça. Pas du tout, même. Et mon épanchement sur Alistair. La façon dont j'ai parlé de lui, en boucle, en rebattant les oreilles à Carolyn, ressassant des dizaines de fois les mêmes paroles. La pauvre, je ne lui ai épargné aucun détail. Je me souviens lui avoir raconté en long, en large et en travers la façon dont je l'ai rencontré. Ou dont lui m'a rencontrée. Son vol plané, sa chute – même si je ne l'ai pas vue, tout s'est passé beaucoup trop vite – son immense cheval, ma frousse, sa blague débile, et tout le reste. Tout le reste qui se résume à sa beauté, mon attirance pour lui, ses yeux, mélange d'ombre et de lumière, sa voix chaude et envoûtante, sa musculature parfaite. La honte ! Je n'ai fait que lui parler d'Alistair toute la soirée.

Ah, et boire, aussi...

Mais là n'est pas le sujet. Parce que si finalement j'aurais préféré ne pas me souvenir de cette soirée, – cela dit, je ne peux que remercier Carolyn de m'avoir si patiemment écoutée (et d'avoir minimisé la manière dont j'ai parlé de lui) – je sais désormais que je suis entièrement responsable de l'état de Chouchou ce matin.

Et pitoyable, l'état.

Comme ma conscience...

- Merde, me souffle Carolyn, tellement bas que je l’entends à peine. Ça craint.
- C’est le moins que l’on puisse dire, en effet... me contenté-je de répondre.
- Tu crois qu’il va mourir ?
- Arrête, ne dis pas ce genre de choses !
- Merde, merde, merde !
- Ouais. Pas mieux.

Alan est agenouillé devant Chouchou, encore plus blanc que blanc. Bon, OK, c’est une image. Mais ça me fend le cœur de voir ce petit bout de chien pris de soubresauts, tout tremblant, tout malade. À cause de moi. Je suis à deux doigts de me dénoncer – tant pis pour ma carrière, « la fille de » va devoir trouver autre chose – quand les acteurs arrivent, suivis de près par Alistair. Je vois précisément son regard parcourir la foule, pour finir par se poser sur moi. Pas longtemps, juste quelques secondes, mais qui suffisent à rendre mes jambes aussi molles que du coton, mon cœur aussi mou que de la guimauve, mes joues aussi rouges que mon legging. Au moins, mon visage est assorti à mes vêtements...

Je détourne les yeux pour observer Bonnie, qui, elle, ne prend pas la peine de me regarder. C’est vrai, elle m’a expressément demandé de faire comme si on ne se connaissait pas, il n’y a donc pas de raison pour qu’elle me salue personnellement. J’essaie d’évacuer le pincement au cœur que je ressens. Alan se redresse, toujours aussi paniqué.

- Alistair, vous connaissez un bon vétérinaire ? Mon chien est malade...

Alistair se penche sur l’animal mal en point, caresse son pelage de ses larges mains, sourit avec compassion.

- C’est une indigestion, affirme-t-il. Il faut juste lui donner beaucoup d’eau et le surveiller.
- Vous êtes sûr que ce n’est pas plus grave ? insiste le réalisateur, la mine sombre.
- Je pense, oui. Il a juste trop mangé. D’ailleurs, c’est étonnant que son estomac ait pu contenir tout ça !

Ricanements discrets dans l’équipe. Soulagement du côté de Carolyn et moi.

– Bon, tout le monde, au boulot ! s’écrie Alan d’une voix énervée tout en reprenant son chihuahua dans ses bras.

Chouchou, comme s’il se sentait coupable d’avoir vomi, se met à lui lécher les mains avec force, les oreilles en arrière. Tout le monde retient une grimace de dégoût.

- Rappelle-moi de ne jamais plus lui donner quelque chose à manger, me glisse Carolyn.
- Promis, réponds-je, soulagée du diagnostic d’Alistair.
- Tu savais que ton... euh... énervant ? Soupirant ? Comment je dois l’appeler ?
- Quoi ?
- Non, rien, se défile-t-elle. Tu savais que le cascadeur avait des talents de vétérinaire, toi ?
- Pff, il fait son malin, c’est tout ! dis-je en haussant les épaules. Ses talents, je m’en fous

royalement !

– Arrête, t'es pas crédible, se marre-t-elle. Franchement, je comprends qu'il te plaise. Il fait énigmatique à souhait. Genre... Brun ténébreux, mystérieux. Hum... Intéressant, je crois bien.

– Arrête, Carolyn, rouspété-je. J'étais bourrée !

– Eh bien, justement, affirme-t-elle, l'alcool désinhibe. Tu as dit, enfin, dit n'est pas le mot exact, non. Tu as répété encore et encore combien il t'attirait. Je crois que tu ne devrais pas l'ignorer.

– Ignorer Alistair ? froncé-je les sourcils. Mais je ne l'ignore pas, je travaille avec...

– Ignorer tes sentiments, banane !

Alors là, bien sûr que je vais les ignorer.

Mais de toute façon, je n'éprouve aucun sentiment pour lui.

Au-cun !

8. Attirance incontrôlable...

Une fois toute l'équipe éparpillée, je rejoins Alan et Stuart. Ce dernier, engoncé dans un pull en laine taupe qui lui gratte le cou, si je décrypte bien ses gestes, n'arrête pas de tirer frénétiquement sur son col et de passer sa main sous son menton. Il ne répond même pas à mon bonjour. Alan, si. Alan, qui n'arrête pas de jeter des regards désespérés à Chouchou et de le câliner.

– Vous voulez que j'aille lui chercher de l'eau ? demandé-je.

C'est le moins que je puisse faire...

C'est pas comme si Chouchou était dans cet état à cause de moi...

Quand j'y repense, le haggis faisait sa taille.

Et ajouté à celui de Carolyn...

– Merci, Amy, mais quelqu'un s'en est chargé, déjà.

Quelqu'un, oui, en effet.

Alistair, le cascadeur/doublure/vétérinaire/soigneur de chihuahua...

What else ?!

Je détourne volontairement les yeux de son allure de celui qui a le monde à ses pieds (surtout les figurantes, ici) (et sauf avec ses blagues, je tiens à le préciser) parce que mon cœur s'emballe beaucoup trop vite, et mon corps s'échauffe contre mon gré. Je me concentre sur les fiches de travail, pour mémoriser les scènes à venir. Nous avons déjà tous un rapport complet du tournage, mais Alan change régulièrement la chronologie – ainsi que de nombreux détails – en fonction des impératifs, du temps, et surtout, de son inspiration...

– Bonjour Amy... souffle Alistair lorsqu'il arrive tout près de moi, d'un ton bas, d'une voix grave et chaude.

Jamais je n'ai entendu connotation plus sensuelle que mon prénom dans sa bouche. Ridicule ! Je le salue, recule de quelques pas comme si son aura, en se fondant avec la mienne, pouvait m'électrocuter. Je saisis bien son regard de celui à qui on ne la fait pas, comme si son comportement était soigneusement étudié, et qu'il avait fait exprès de me frôler.

– Amy, commence Alan, alors que Chouchou boit de grandes lampées d'eau fraîche apportée par Alistair, dans un petit récipient en plastique. Tu navigueras entre les figurants et Alistair et ses

chevaux. Il nous en faut au moins six dans les scènes, dit-il ensuite en se tournant vers le maître de ces bêtes immenses tout en continuant à lui expliquer ce qu'on attend de sa prestation aujourd'hui.

Super. Les chevaux.

Le genre d'animal que je maîtrise à la perfection.

Je préfère Chouchou, pour le coup !

– Ah oui, et tiens, occupe-toi de Chouchou. Veille à ce qu'il ait toujours à boire. S'il vomit encore, viens me voir immédiatement, d'accord ?

Hey ! J'avais dit Chouchou à la place des chevaux, pas en même temps !

– D'accord, dis-je, sans montrer que je n'ai aucune envie de me coltiner le petit chien encore aujourd'hui.

Mais je ne vais pas rechigner. J'ai rendu ce chien malade, je peux bien m'en occuper. En espérant qu'il ne vomisse plus, par contre....

Chouchou vient volontiers dans mes bras, non sans me faire une petite léchouille sur les doigts au passage. Puis, il commence à fureter près de ma poche, là où sont cachées les viennoiseries. Presque paniquée, je le tiens fermement pour qu'il arrête. D'une, pas besoin que tout le monde sache que j'ai fait des provisions, de deux, le sucre sera encore pire que le haggis, pour cette boule de poils ! Après quelques tentatives pour qu'il reste calme, les paires d'yeux d'Alan, de Stuart avec son sourire ironique en coin, et ceux, brûlants, d'Alistair, sur moi, Chouchou se laisse tomber dans mes bras, son menton sur ma main, et ne bouge plus d'un millimètre. Je souffle discrètement, soulagée.

– Tu as un bon feeling avec les animaux, Amy, commente Alan juste avant de s'éloigner. Chouchou t'apprécie énormément. J'en suis ravi.

Par contre, pas Stuart, visiblement, vu le regard qu'il me lance...

– Cool, on va voir si tu as le même feeling avec les chevaux, lance Alistair d'une voix provocante, une fois Alan et Stuart loin devant nous. Six Clydesdale à garder dans un périmètre précis, tu penses maîtriser ?

– On se tutoie, maintenant ? demandé-je, étonnée, préférant ignorer le sens de sa phrase.

– On peut, oui, dit-il en haussant les épaules. Alors, prête ?

Pas vraiment, non.

– Je vais d'abord aller donner les directives aux figurants, me défilé-je. Vous pouvez peut-être déjà amener les chevaux ici, et ensuite, je les surveillerai avec vous...

– Ah, il n'y a que moi qui use du tutoiement, si j'ai bien compris...

– Question d'habitude, lâché-je sans plus d'explication.

Question de garder mes distances, surtout...

Je vide le reste d'eau, secoue l'écuelle, la glisse sous mon bras et pars prestement, sans attendre qu'il fasse une autre remarque. Le groupe des figurants est déjà là, dans un des chapiteaux réservé à leur accueil, avec une autre des responsables. Je leur explique ce qu'on attend d'eux pour la matinée : une scène champêtre, un pique-nique, tous seront sollicités et devront garder leur place jusqu'au déjeuner. Pas de bruit, pas de regard sur la caméra, faire comme si nous n'existions pas, recréer un moment convivial, assis, en balade, en train de manger. J'admire rapidement tous les costumes, amenés par les figurants eux-mêmes ou loués pour l'occasion. J'adore ces tenues d'époques ! La mère de Bonnie nous en cousait régulièrement d'ailleurs, elle excellait.

Mais ce n'est pas le moment de penser à ça. Bonnie n'est pas encore arrivée, et j'ai bien du pain sur la planche, pour le moment. Les femmes portent des robes simples mais élégantes, de classe moyenne, et les hommes des costumes dans les tons marron ou beige majoritairement avec des chapeaux. Je les préviens que je reviens les chercher d'ici une petite demi-heure, qu'ils pensent bien à éteindre leur téléphone portable avant de rejoindre le plateau et surtout ne pas s'éloigner ou sortir de l'espace qui leur est imparti. Bien que cela soit déjà spécifié dans le contrat qu'ils signent tous les matins, je préfère insister...

Après avoir été récupéré mon attirail micro/oreillette qui était en charge, je passe sous la tente aux victuailles pour prendre une bouteille d'eau et aperçoit Carolyn en train de se goinfrer.

- Ça va ta tête ? me demande-t-elle, la bouche pleine.
- Oui, super, réponds-je. Efficace, médicament + café. D'ailleurs, je vais en reprendre un.
- Tu es assignée où, aujourd'hui ? Enfin, excepté avec Chouchou, se marre-t-elle tout en lui offrant une caresse.
- Devine ?

Un grand sourire étire ses lèvres et ses yeux prennent un éclat amusé. Carolyn est très jolie avec ses cheveux noirs coupés court et ses yeux gris. Son visage est mutin, ce qui va tout à fait avec son caractère : vive, joyeuse, toujours à plaisanter.

Et j'apprécie son humour, à elle...

- Avec le beau brun ténébreux ! s'exclame-t-elle. Trop chou !
- Pas trop chou, non. Et plus exactement, avec les chevaux. D'ailleurs, j'y vais !
- À plus tard, chantonne-t-elle. Amuse-toi bien !

Je me hâte de rejoindre le pré où doivent rester les Clydesdale pendant le tournage, sans cesser de grogner. Parce que m'amuser en surveillant des chevaux, un chihuahua et des figurants, pas certaine que ce soit le cas...

Les bêtes sont en chemin aussi. Elles sont égales à elles-mêmes, c'est-à-dire... immenses. Encore plus grandes que dans mon souvenir d'hier. Et il n'y en avait qu'un. Là, c'est un gang. Un gang de chevaux que je vais devoir côtoyer. Tous avec un pelage luisant, tous sellés. Alistair en tête, en tenant

un par la bride, et suivi sagement par les autres. Le cow-boy est de retour, beau dans son costume d'équitation semblable à la veille, fier, ses cheveux voletant au rythme de ses pas. Même s'il est loin, je devine le regard aiguisé qu'il pose sur moi. Je vois déjà l'éclat spécial de ses yeux, cette teinte, mélange de noirceur et de lumière que je n'ai jamais vu chez quelqu'un, le pli qui ourle ses lèvres lorsqu'il me parle et se retient de sourire, son visage angélique qui contraste avec ce que j'ai appris sur lui, la tête brûlée, qui repousse les limites, toujours un peu plus loin, à ce que j'ai entendu hier soir. Je sens la chaleur de sa proximité se répandre dans mes veines, m'emprisonner, bloquer ma respiration au centre de ma poitrine, mon cœur se défendre en battant si violemment que je jurerais qu'il veut s'échapper.

Je serre Chouchou un peu plus fort dans mes bras, comme un rempart. Contre quoi ? Ce que je ressens ? Ce que je projette, j'imagine ? Je ne sais rien de lui, rien de plus que ce que j'ai regardé en boucle sur mon téléphone dans le bar, rien de plus que ses blagues, sa nonchalance naturelle, son charisme envoutant qui happe quiconque se trouve à côté de lui. Et je regrette les cours d'équitation que ma mère tenait absolument à me donner. Et que j'ai refusés catégoriquement. Pourquoi ? Parce que j'avais déjà une frousse bleue de ces canassons, tout simplement. Mais si je les avais pris, peut-être que je n'en serais pas là, à trembler sur mes jambes, à redouter l'instant où je vais devoir diriger ces animaux et peut-être, les toucher...

Évidemment, je ne vais pas afficher ma peur devant Alistair. Il serait trop content de trouver une faille et s'y glisserait pour me provoquer. Alors, je relève la tête, les épaules, souffle un bon coup – discrètement – et m'arme de mon plus beau sourire, en espérant que sourire me fera oublier ma peur. Puis, je dévie mon regard sur le paysage, pour ne pas montrer à Alistair que sa prestance me provoque des chatouillis tout au fond du ventre, que l'énergie qu'il dégage, je peux la capter de là où je me tiens. Non, je ne lui montrerai pas tout ça. Ni le trouble, ni l'agacement qu'il provoque chez moi, mélange incohérent et irrationnel.

Je préfère me perdre quelques instants dans le ciel d'un bleu parfait, pour une fois, pas un seul nuage à l'horizon, et du soleil éclatant qui illumine l'herbe grasse du pré. Dans les montagnes au loin, fierté des Highlands. Avec l'oiseau qui voltige, libre, à des mètres au-dessus de moi, poussant des cris stridents. Dans l'océan en contrebas, celui-là même où s'est jeté Alistair quand il avait 16 ans tout en se filmant pour faire le buzz sur les réseaux sociaux.

Et voilà, tout me ramène à lui...

Conspiration, je dis...

– Alors, *BlueBird*, on a retrouvé son petit protégé ? résonne une voix chaude.

Je sursaute presque. Puis, me dépêche de sortir l'écuelle de Chouchou et de lui verser à boire. Il semble tout frêle sur ses pattes, me regarde avec de petits yeux larmoyants, comme si je venais de le trahir en le posant par terre. Il refuse l'eau, hume l'air et stoppe tout geste en apercevant les chevaux, qui attendent patiemment derrière Alistair. Un bruyant hennissement plus tard, les poils de son dos hérissés comme une crête, il aboie de sa voix à peine audible tout en effectuant des ronds autour de

moi. Alistair se marre, j'essaie de rattraper la bestiole. Mais il est rapide et ne se laisse pas faire. Au moins, il a retrouvé sa vitalité...

– Merde, les figurants ! pensé-je à voix haute. Chouchou, allez, arrête, il faut que j'aie les chercher !

Mais Chouchou ne m'écoute pas. Il n'en fait qu'à sa tête. Il continue de japper tout en tournicotant, cherchant à attirer l'attention des chevaux sans trop s'y frotter non plus. Et faisant un écart à une vitesse hallucinante dès que j'essaie de l'attraper. Je me saisis de mon micro, demande si quelqu'un peut m'envoyer les figurants, plusieurs voix – non identifiées – me répondent par l'affirmative.

Magique, l'esprit d'équipe...

Et puis, je recommence à tenter d'attraper Chouchou, qui zigzague toujours, se rapprochant un peu des chevaux, toujours en aboyant pour les provoquer. Je n'ose même pas imaginer la réaction d'Alan, tellement satisfait tout à l'heure que son chien m'apprécie, s'il me voyait ne pas réussir à le canaliser, mais surtout, si près des énormes sabots des chevaux.

– Dites, ça ne vous dérangerait pas de m'aider à le choper, plutôt que de vous marrer ? m'énervé-je contre Alistair.

Son rire s'élève de plus belle. Je m'énerve de plus belle. Marmonne que je vais aller l'attacher à un piquet, ce sera beaucoup plus simple, et lui donner double ration de haggis. Puis je me fige, ose un regard à Alistair, qui ne se marre plus, bizarrement.

– C'était toi, le haggis ? demande-t-il, une lueur indéfinissable dans les yeux.

– Non. Oubliez. Je n'ai rien dit.

– Trop tard, insiste-t-il en exagérant le ton de sa voix. Je sais, maintenant. Mais, merci pour les piquets, ça m'est sorti de la tête.

Je ne comprends pas ce qu'il sous-entend, jusqu'à ce qu'il me tende la bride du premier cheval, sans plus d'explications, les autres broutant derrière lui.

– Quoi ? Non ! Mais qu'est-ce que vous faites ?

– Déjà, on se dit tu, je n'ai pas 50 ans. Ensuite, tiens, dit-il en attrapant Chouchou et en me le mettant dans les bras.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'il s'en va au pas de course. Et moi, je reste là, les bras ballants – enfin, c'est une image, j'ai Chouchou d'un côté et une bride reliée à un monstre à quatre pattes dans l'autre – paralysée, sans savoir que faire. Je regarde en coin le cheval noir, qui se fiche royalement de ma présence, contrairement à moi. Jusqu'à ce que Chouchou émette un petit couinement, et que le géant approche dangereusement sa tête du chihuahua. Je retiens ma respiration, hésite à lâcher la bride, à hurler, pleurer, partir en courant, réfléchissant à toute vitesse. Si Alistair m'a donné ce cheval à tenir, c'est bien qu'il y a une raison, non ? Peut-être pas. Mais peut-être que si. Genre, pour que le cheval ne s'enfuit pas.

Les tentatives de solution fusent dans mon cerveau, je pense à poser le chien dans l'herbe, pour que le cheval s'écarte, mais me souviens des sabots. Le cacher dans mon sweat ? Pas le temps. Crier ? Oui, voilà, super idée, un peu dans le même style que de donner de la viande de brebis hier soir à Chouchou. Alors, je continue à rester figée, les jambes en coton, priant pour qu'Alistair revienne vite. Malheureusement, mes prières ne trouvent pas de destinataire, parce que le cheval se rapproche encore et fourre sa tête dans mes bras. Je vais m'évanouir. Hurler. Je ne peux détourner mon regard de ses énormes yeux noirs menaçants tandis qu'il me bouscule, comme s'il voulait embrasser Chouchou qui s'agite et le lèche frénétiquement. Ou comme s'il voulait l'avaler tout cru. Je fais un pas en arrière pour me rattraper, il se rapproche encore. La crinière épaisse qui tombe sur son front frotte presque mon visage. Ses oreilles – qui sont plus grosses que ma main – frémissent de plaisir. Enfin, je crois. Et s'il décidait de me manger ? De m'écrabouiller ? De me découper en morceaux ? OK, j'exagère. Mais à peine. J'ai tellement peur que ne peux pas sortir un seul son, pas demander de l'aide, pas lui ordonner de reculer. L'énorme monstre frotte son pied par terre, hennit encore, retrousse les babines, laisse au passage un gros filet de bave sur ma manche.

– Les figurants arrivent, résonne une voix dans mon oreillette.

– Super, merci, parvins-je à articuler, de mon ton le plus zen possible, comme si tout allait merveilleusement bien dans le meilleur des mondes.

Peut-être qu'un figurant saura comment gérer ce cheval qui accepte volontiers les léchouilles de Chouchou, pourra le tenir, m'en débarrasser ? Parce que ses pattes sont vraiment très près de mes pieds, et je tremble de peur, de plus en plus. Sauf que niveau sécurité, je n'ai pas le droit de refiler ce genre de responsabilité à un figurant. Alors, je reste crispée, le corps tendu à l'extrême, attendant le retour de mon héros, celui qui va me délivrer de cet embarras, de ce fardeau, j'ai nommé : l'insupportable Alistair McKay !

– Hé, on dirait qu'ils s'entendent bien ! ironise Alistair en revenant, des piquets dans les mains.

– Reprenez-le, s'il vous plaît, parvins-je à articuler.

– Dès que j'aurai planté les piquets, mais il faut que tu places les figurants d'abord.

– Je ne peux pas, j'ai un cheval et un chien collés contre moi. Ou je devrais dire un chien et un cheval collés ensemble. Mais, il est manque d'affection votre poney ou quoi ?!

Le rire d'Alistair s'élève, rauque et communicatif. Sauf sur moi. Là, rien ne pourrait me faire rire. Ni même sourire. Je transpire comme jamais, j'ai chaud, je suis à deux doigts de m'évanouir tellement cette situation m'opprime. Je me force à respirer lentement, calmement, mais ça ne fonctionne pas. La seule chose qui m'aidera, c'est d'écarter ce cheval de moi !

– Allez, Mister Swing, dit Alistair d'une voix douce, mais ferme. Recule. Laisse ce petit chien tranquille.

Mais *Mister Swing* s'en contrefiche. Il continue de fureter dans mes bras, de frotter son museau sous le ventre de Chouchou qui se laisse faire, aux anges. Et, plus je tente de l'écarter, en reculant, plus il se colle contre le petit chien et moi. Alistair attrape la bride d'une main ferme, main qui frôle le morceau de pull couvert de bave, puis mon bras, déclenchant un milliers de frissons sur ma peau.

Dans mon dos. Sur ma nuque. Ma peur panique est recouverte de cette étrange torpeur que provoque chez moi la proximité d'Alistair. Je ferme les yeux une micro seconde, juste pour reprendre mes esprits, en espérant que l'animal sera éloigné quand je les ouvrirai. Mais non, Mister Swing n'est pas d'accord, il refuse d'obtempérer, manifestement.

– Superbe autorité, lâché-je, les dents serrées.

Alistair plante son regard sombre dans le mien, plisse les yeux, ouvre la bouche, la referme, pince les lèvres, se retient de faire un commentaire.

Ah, ah ! Mouché !

Puis, il change de stratégie. Il saisit Chouchou fermement, l'extirpe de mes bras, et, miracle, Mister Swing se détourne enfin de ma personne pour suivre le mini chien qui couine de plus belle. Je relâche tous mes muscles, enfin, respire de nouveau correctement. Que ça fait du bien !

– Bon, eh bien gardez-le un petit moment, il semble si bien avec vous, dis-je avec mon plus beau sourire. Je vais placer les figurants.

Sans lui laisser le temps de répondre, je file rejoindre le groupe qu'on ne peut ignorer tellement il est bruyant. Mes figurants me demandent d'emblée si on peut attendre un peu pour tourner, ils aimeraient faire des photos avec les acteurs. Je soupire, puis regarde là où pointe leur doigt : Calum, Bonnie, et Maxwell, le second acteur, qui va devenir un rival de Calum dans la série. Je suis à une bonne vingtaine de mètres de ma meilleure amie (enfin, je ne sais pas si je peux toujours l'appeler ainsi) et je perçois quand même son trac avant de tourner, le même qu'elle essayait de cacher avant de monter sur les planches, adolescente.

Elle est costumée d'une longue robe blanche, ombrelle assortie. Elle est belle. Ses cheveux sont détachés et tombent sur ses épaules en une cascade d'or sombre. Je refoule la douleur qui pince mon cœur, place les figurants en couple, en groupe de quatre, six, huit, jusqu'aux derniers, qui, eux, pourront se balader seuls. Le décor a été mis en place, c'est une fête de village, avec pique-nique et stands, mais je ne m'occupe pas des stands, c'est la responsable décor qui a déjà pioché dans les figurants pour les mettre derrière les étals de bois.

Je leur donne de nouveau les consignes – ce n'est jamais de trop – puis retourne voir Alistair qui doit installer les chevaux, qui seront accrochés aux piquets qu'il est allé chercher, pour pas qu'il leur prenne l'envie de se balader dans le décor, et par sécurité. Je lance tout de même un dernier regard vers Bonnie, sans même savoir pourquoi. Enfin, si, je sais. Je tiens à vérifier si elle est toujours autant indifférente à ma présence ici, et à ce que je constate, oui. Pas un regard. D'un autre côté, elle va tourner, elle se concentre, non ? Oui. Mais nous avons un truc, lorsqu'elle faisait ses spectacles, au théâtre, nous échangeons un petit geste de la main juste avant qu'elle n'entre en scène, comme un rituel, un porte-bonheur, un signe que tout se passerait bien. Là, rien. Elle m'ignore superbement. Non, pire, je n'existe pas, pour elle. Je n'existe plus. Mon cœur saigne un peu plus...

Je retourne près d'Alistair, toujours en train de se débattre avec Chouchou dans les bras, le cheval

qui n'écoute pas, qui ne veut pas lâcher le chihuahua d'une semelle. Sûre que si Alan était là, il en serait blanc de peur. Une si petite bête devant les naseaux énormes du Clydesdale, franchement, c'est impressionnant.

– Alors, besoin d'aide ? lâché-je comme une idiote, sans même me rendre compte que je vais – encore – me retrouver dans une situation fâcheuse.

– Emmène ce chien loin d'ici, ordonne Alistair d'une voix lasse. Je ne sais pas ce qu'ils ont, mais ils ne veulent pas se séparer.

– Ah, l'amour... me marré-je. L'amour a ses raisons que la raison ignore, non ? C'est beau je trouve. C'est peut-être des âmes jumelles, vous savez ces personnes qui se retrouvent alors que...

Ouais. Non...

Le regard qu'Alistair porte sur moi me refroidit instantanément et m'empêche de terminer ma phrase. Plus d'humour. Plus d'éclats de lumière. Plus d'étoiles. Non, à la place, une noirceur qui me fait regretter mes paroles, comme si j'étais une adolescente stupide s'extasiant sur une image tout aussi stupide. Un visage fermé, des lèvres serrées, une attitude à l'opposé de la réaction que j'espérais. Enfin, je n'en attendais pas vraiment une, je plaisantais...

J'attrape Chouchou, le cale contre moi pendant qu'Alistair fait reculer le monstre. D'un geste énervé, il prend un piquet, la corde et l'entraîne plus loin. Sauf que je ne lui ai pas dit où il devait attacher le cheval. De toute façon, je ne le sais pas non plus. Je hausse les épaules, ignorant sa réaction, même si je comptais me justifier.

Si on doit se justifier quand on fait de l'humour, maintenant...

Je trotte jusqu'à la tente principale, là où Alan et Stuart se tiennent.

– Stuart, vous pouvez garder Chouchou un petit moment ? Il s'est épris du cheval, Mister Swing, et c'est impossible de lui faire faire quoi que ce soit, dis-je en retenant mon sourire devant sa stupéfaction. Ah, et il va très bien, il a bu et a retrouvé sa forme ! ajouté-je à l'intention d'Alan.

– Merci, Amy, réponds Alan, rassuré.

– Où doit-on placer les chevaux ?

– Hum. Deux à droite. Un au centre. Et un à gauche, explique-t-il en me désignant les endroits du doigt. Amenez celui de Calum ici.

– Tout de suite, réponds-je.

Je repars, sentant le regard acéré de Stuart tout le long du trajet.

Vengeance...

Mais ma satisfaction est de courte durée. Pendant que je refourguais Chouchou, et qu'Alistair allait déjà en direction d'un endroit, comme s'il savait d'avance où Alan allait vouloir mettre le cheval, celui qui est assigné à Calum s'est roulé dans la boue.

Sérieux...

Il doit n'y avoir qu'une seule flaque de boue dans tout le pré, et ce cheval a choisi de se rouler dedans. Et qui doit l'amener près de l'acteur principal ?

Bibi !

Hors de question que je m'approche plus près de ce monstre ! En plus, il est tout crade, maintenant ! Dans ma tête, lorsqu'Alan m'a dit « amenez le cheval à Calum », j'ai tout de suite transformé en « demandez à Alistair d'amener le cheval ». Quoi ? C'est presque ça, non ? Donc, il faut que je trouve un plan. Et vite ! Parce que le tournage va bientôt commencer, et j'ai déjà refilé Chouchou à Stuart, il ne va pas me louper. C'est sa spécialité. Enfin, ça et sa mauvaise humeur.

Je me précipite vers Alistair, pour lui donner les indications, quand mon oreillette grésille.

- On en est où, avec les chevaux ? s'impatiente Alan.
- On est presque prêts, dis-je alors qu'ils doivent voir que ce n'est pas du tout le cas.
- Il fait quoi, celui qui se roule par terre ? intervient Stuart.

Et merde...

- On gère ! m'écrié-je.
- Et nous on attend, rétorque Alan, impatient.
- Tout de suite !

Je fonce vers Alistair, paniquée, qui ne relève même pas la tête à mon arrivée, concentré à planter un piquet.

- Il faut qu'on se dépêche, lui dis-je discrètement pour que les figurants présents n'entendent pas. Accrochez le cheval ici, il en faut aussi un autre. Le troisième ira là-bas, lui montré-je. Et encore deux-là. Et le dernier, celui qui doit être avec Calum est en train de se rouler dans la boue. On fait quoi ?

Alistair finit de planter tranquillement le morceau de bois, enroule la corde, vérifie qu'elle tient bien, pendant que je trépigne d'impatience.

- Oh, vous êtes sourd, ou quoi ? On doit se dépêcher !
- Va chercher le deuxième cheval, ça ira plus vite, dit-il comme si je n'étais pas prête à exploser sous la pression.
- Mais... Non ! C'est votre travail, pas le mien ! Merde, je vais me faire jeter, allez, on active, s'il vous plaît !

Je ne sais pas si cet arrogant perçoit la détresse dans ma voix, ma peur – des chevaux et de perdre ma place sur ce tournage – mais il accélère ses gestes. Enfin ! Mais même s'il est plus rapide, la force tranquille qu'il dégage est toujours aussi présente. Et ses biceps se tendent à chaque

mouvement.

Je souffle, énervée de m'arrêter à ces détails, énervée de devoir être si stressée, énervée d'être énervée. Je lui pique son marteau, vais chercher un piquet, le plante près d'un couple qui discute, non sans manquer de me taper sur les doigts plusieurs fois. Je vérifie qu'Alistair arrive bien avec les chevaux, vais planter le dernier morceau de bois dans la terre, puis retourne vers le dernier cheval qui s'est relevé, fier de lui, alors que sa robe alezane est maculée de boue. Désespérée, je reste figée devant ce spectacle, sans savoir quoi faire. Et puis un picotement envahit ma nuque, faisant dresser le moindre petit poil qui recouvre ma peau. Je me retourne, Alistair est juste derrière moi et contemple avec un petit sourire les frasques de son cheval.

– Ce n'est pas drôle, soufflé-je, exaspérée. On fait quoi ?

– Le mieux serait une bonne douche. Mais je vais opter pour le remplacement. Il reste un cheval dans l'enclos, il a la même couleur, ça devrait aller.

– Super, allez go ! l'encouragé-je à s'activer.

Je préviens Alan qu'on sera prêts dans deux minutes. Le temps de seller l'autre cheval.

– C'est bon, on fait la première scène sans. On a assez attendu comme ça ! m'informe le réalisateur.

– Amy, il faudrait être un peu plus réactive, à l'avenir, assène Stuart d'un ton sans appel. Nous ne sommes pas dans une colonie de vacances !

9. Il ne faut jamais dire jamais...

La journée a été harassante. Peut-être que si j'avais dormi quelques heures de plus – et moins bu d'alcool, surtout – cela se serait mieux passé. Quoique, j'en doute. Je n'ai pas eu une minute à moi. J'ai navigué entre les demandes d'Alan, les remarques désagréables de Stuart, un Chouchou surexcité – et son soupirant d'équidé – le silence et l'indifférence de Bonnie, la présence entêtante d'Alistair, qui n'a pas fait étalage de son humour après ma phrase hyper philosophique sur l'amour.

Pas que j'apprécie ses blagues, non, loin de là, mais il s'est fermé quand j'ai fait cette remarque – censée être drôle – et ne s'est pas rouvert par la suite. Je ne sais pas ce que j'ai dit de mal, mais j'ai bien senti son changement d'humeur. Je ne devrais pas m'en inquiéter. Ça ne devrait rien me faire. Pas me perturber. Et pourtant, c'est bel et bien le cas.

Si tout le monde se met à me faire la gueule, ça va être génial...

Heureusement, les figurants sont – à peu près – restés tranquilles. Et Carolyn, elle, a été ravie de me voir à chaque fois que l'on s'est croisé. D'ailleurs, je la cherche. Elle était là il y a une minute, mais je ne la trouve plus. Il faut qu'elle me dépose au bar afin que je récupère ma voiture. Je ne peux pas y aller à pied, c'est loin, et je suis fatiguée. J'ai envie d'un bain, d'un livre, ou d'un peu de musique. Voire de silence. De tranquillité, quoi. Sans un petit chien qu'il faut surveiller comme le lait sur le feu, parce qu'il s'est épris d'un cheval. N'importe quoi ! On ne craque pas pour son parfait opposé, c'est totalement stupide, non ?

Je cherche tous les endroits où elle serait susceptible d'être : la tente où est stockée la nourriture – je crois que c'est son endroit préféré – les loges, la pièce où on pose nos micros pour les recharger, et même les toilettes ! Mais non, Carolyn est aux abonnés absentes. J'attrape mon téléphone portable, l'appelle : pas de réponse. Je retourne donc à l'extérieur, en espérant trouver quelqu'un qui pourrait me ramener. Mais le plateau est quasi désert, les deux seules personnes qui restent sont : Stuart, à qui je ne demanderais rien même s'il ne restait que cette personne vivante sur une terre dévastée par un astéroïde, et... Alistair.

Alistair, en jean brut et tee-shirt noir à manches longues près du corps. Encore plus sexy que dans sa tenue d'époque. Il est de dos, et regarde un van s'éloigner. J'hésite quelques secondes – je n'ai pas vraiment envie de lui demander un service – mais mon corps me rappelle vivement à quel point il a besoin d'aller se reposer. Alors, je fais un pas vers lui pendant que Stuart lui fait un signe de la main tout en montant dans une grosse berline noire.

– Amy, se retourne-t-il tout à coup, comme s'il avait perçu ma présence. On fait des heures sup ?

– Très drôle, marmonné-je. Mon amie devait me ramener au bar d'Elgol, mais je ne la trouve pas. Ça vous embêterait de me déposer ?

Et là, je vois tout son visage s'illuminer. Bon, ce n'est pas aussi flagrant, j'exagère un peu, mais je vois clairement quelque chose changer, sur ses traits et dans ses yeux. L'éclat ensorcelant revient, cette lueur incroyable que je ne pourrais pas définir, et un petit sourire en coin étire ses lèvres charnues, si sensuelles, qui me fait sourire aussi. Sauf que c'est louche. Je ne sais pas pourquoi, mais je jurerais qu'il y a anguille sous roche. Soit il a une idée derrière la tête, soit quelque chose cloche.

– Avec plaisir, me dit-il en élargissant son sourire. Au Cavern, c'est ça ?

– Oui, réponds-je hésitante.

– Bien. Attends-moi deux minutes, j'arrive.

Je ne peux m'empêcher de me ronger les ongles en l'attendant. Et de faire mille suppositions. Vaut-il me laisser là, à attendre trois plombes ? OK, je suis un peu parano, ce soir. Ça doit être la fatigue. Est-il venu à vélo ? En tandem ? Compte-t-il encore me faire une blague ? Je ne sais pas pourquoi je me pose toutes ces questions, c'est une sensation vague, une intuition, mais son attitude, ou plutôt son changement d'attitude me paraît vraiment étrange. Comme s'il préparait un mauvais coup.

Puis, j'entends des bruits de sabots résonner sur l'herbe. Un bruit très léger mais qui ne laisse aucune place au doute.

L'enfoiré...

Il sait ! Il sait que j'ai une trouille bleue des chevaux. Il l'a forcément constaté. Toute personne aimant bien ces bêtes énormes les a approchées, les a câlinées, s'est extasiée sur leur beauté. Sauf moi. Moi, je les ai évitées. Enfin, sauf lorsque je n'avais pas d'autre choix...

Je me retourne, au ralenti, le cœur au galop. Pour voir Alistair-le-traître et sa monture. La même qui a voulu nous avaler tout à l'heure avec ce pauvre Chouchou...

– Euh... C'est quoi, ça ? demandé-je.

– Notre moyen de locomotion. Les autres sont repartis en van, et je pensais ramener celui-ci au ranch en faisant une balade. Tu vas venir avec nous !

– Je ne crois pas, non, ricané-je. C'est encore une de vos blagues ?

– Absolument pas, dit-il de sa voix implacable.

– On ne va pas rentrer à cheval ? m'étouffé-je.

– C'est comme tu veux, mademoiselle Tout Court. Si tu préfères rentrer à pied...

Je le déteste ! Vraiment, je le déteste ! De tout mon corps, de tout mon cœur, de toute mon âme ! Et jamais, jamais, je ne monterai sur ce truc ! Hors de question !

– Oui, merci, ça va aller, je vais y aller à pied. J'ai envie de marcher, finalement, dis-je en mentant piteusement.

Son rire, plus si enchanteur que ça, retentit. Nos regards s'aimantent un instant, se défient. Et sa voix chaude et amusée s'élève.

– Cinq kilomètres dans la nuit, tu as raison, c’est vite fait.

Il n’a pas tort. Pour la nuit. Elle est en train de tomber sur le paysage, l’engloutissant rapidement. Je ne vois déjà plus les montagnes au loin, la brume a pris une teinte bleutée, magnifique, créant une aura féerique au-dessus de l’océan.

– Mon portable fait lampe de poche, dis-je en le brandissant comme un trophée.

Et en constatant qu’il ne me reste que deux pour cent de batterie !

Je relâche mes épaules, fourre rageusement mon téléphone dans ma poche, réfléchis à cent à l’heure pour tenter de trouver une autre solution. Mais aucune ne me vient à l’esprit. Parce qu’à part effectuer le trajet à pied, je ne vois pas comment faire. Du stop ? La ferme où nous tournons est paumée au sommet d’une colline. Un taxi ? Mon téléphone va me lâcher avant même avoir pu prononcer un mot. Dormir ici ? Pitié, je veux mon lit !

– Bien, dit Alistair d’un ton nonchalant. Bonne soirée, Amy, à demain.

Sur ce, il pose une main sur l’encolure de la grosse bête noire, l’autre sur son dos, s’élance, saute sur son Clydesdale même pas sellé, et s’installe. Tout ça sans effort. À l’intérieur de moi, c’est la panique. Je n’ai aucune envie de rentrer dans la nuit noire toute seule. Mais je n’ai aucune envie de monter – à cru, en plus ! – sur ce cheval qui doit faire deux mètres !

– Non ! Attendez ! Je... euh...

L’arrogant me regarde de toute sa hauteur. Beau, sexy en diable, fier. Terriblement séduisant. Terriblement énervant. Il hausse un sourcil, sourit encore en coin.

– Je ne suis jamais montée sur un cheval, avoué-je finalement, vaincue.

L’étonnement se lit sur ses traits. L’agacement augmente sur les miens.

– Vraiment ?

– Oui, bon, ce n’est pas la peine d’en rajouter, réponds-je, blasée. Je ne dois pas être la seule fille au monde dans ce cas !

– Pas de problème, dit-il en sautant lestement de son cheval. Viens, je vais t’aider.

Ah oui ? Comme ça, sans moquerie ?

Alistair se tient devant moi, la main tendue. Son visage n’exprime aucune ironie. Il est là, force brute et tranquille, attendant que je fasse un geste pour qu’il me hisse sur ce satané canasson. Mon pouls s’accélère, mon cœur aussi, ma température corporelle augmente de quelques degrés. Un geste. Dans sa direction. Ce n’est pas grand-chose. Presque rien, même. En tout cas, rien d’extraordinaire. Juste poser ma main dans la sienne, et me laisser guider. Moi, « la fille de », qui se bat pour ne plus l’être, qui se cache de la célèbre identité de sa mère, qui a vécu des années sans savoir l’identité de

son père, je dois seulement accepter l'aide qu'il me propose. Mon indépendance sacrée n'est pas mise en jeu. Ma dignité, peut-être un peu. Mais c'est un détail. Alors, pourquoi j'hésite ? Pourquoi je cherche encore s'il n'y a pas une autre solution ? La peur ? Foutaise ! Près de lui, je n'ai peur de rien. Et ça non plus, je ne me l'explique pas. Comme si ce qu'il dégagait, cette prestance à toute épreuve, ce magnétisme rare des gagnants, de ceux qui ne reculent devant rien, était contagieux.

– Amy ? m'interroge sa voix de velours.

– Oui, oui, j'arrive, murmuré-je.

La nuit est là. Épaisse, sombre, comme un rideau massif sur cette journée de folie. Et Alistair m'attend. Il ne me presse pas. Il ne m'oblige pas.

– OK, soufflé-je. On y va.

Je glisse ma main dans la sienne. Frissonne. Oublie de respirer. Alistair, délicatement, pose sa main sur le flanc de la bête pour m'inviter à la caresser. À l'apprivoiser, peut-être. À me rassurer, en tout cas. Le poil de Mister Swing est doux. Chaud. Mon cœur cogne intempestivement dans ma poitrine, mais je gère. J'essaie. Je ne me défile pas, déjà. Quand Alistair estime que je suis un peu plus à l'aise, il m'attrape par la taille me hisse sur le cheval qui ne bouge pas d'un millimètre. Sentir la musculature massive de l'animal qui m'effraie tant sous mes jambes est étrange. Nouveau. Pas si désagréable, finalement. Et la vue d'en haut n'est pas si mal, même si je n'irais pas jusqu'à dire que j'apprécie. Pas encore... Je ferme les yeux lorsqu'Alistair grimpe à son tour. Retient un hoquet quand son corps brûlant se colle contre le mien. Son torse et mon dos, imbriqués. Toutes mes inquiétudes, volatilisées. Et sa voix s'infiltré dans tous les pores de ma peau.

– Tiens-toi à sa crinière. Ça ne lui fera pas mal, il est habitué. Tes jambes doivent être fermes mais ne pas trop le serrer non plus. Et évite les coups de talons, sinon il partira au trot. Laisse ton corps suivre le mouvement. Si ça ne va pas, tu me le dis, d'accord ? Mais ne t'inquiète pas, tout va bien.

Suis pas aussi sûre que ça, moi...

Je ne saurais dire ce qui est le plus flippant. Le cheval qui avance ou la présence d'Alistair derrière moi. Le vertige qui me saisit, même s'il n'y a pas vraiment un gros vide sous moi. Non, le vertige est intérieur. Montagnes russes de sensations. Sa chaleur, sa voix, son souffle contre mes cheveux, ses bras autour de moi. Son odeur. Celle qui m'envahit au-delà de celle du cheval, j'entends. Mélange de bois, peut-être, avec une touche d'acidité. Fruitée ? Je ne saurais dire. Piquante, ça oui, sans hésiter...

Je n'arrive pas à me détendre. D'une, c'est la première fois que je monte sur un animal pareil. Même un poney, je n'ai jamais essayé. Ma mère en avait loué pour l'un de mes anniversaires, petite, et j'avais fait un esclandre, parce que j'étais déjà terrorisée. J'avais ruiné ma fête, alors qu'elle s'était donné du mal pour être originale et présente dans son emploi du temps surchargé. Mes copines – et leurs mères – m'avaient sans doute prise pour une enfant gâtée. C'est après qu'elle a voulu me

donner des cours d'équitation. Que j'ai toujours refusés.

La main d'Alistair glisse sur ma hanche. Mon cœur suit le mouvement, en apnée. Il se loge là où ses doigts posés me brûlent. Je m'accroche comme si ma vie en dépendait – ce qui n'est pas tout à fait faux – à la crinière. Sous mes fesses, les muscles de l'équidé roulent tranquillement. Derrière mon dos, le torse ferme d'Alistair, rassurant, qui me tient et me protège. Je ne risque rien, a priori. Mais je ne me suis jamais sentie aussi vulnérable qu'aujourd'hui. Prise au piège. À sa merci. À la merci d'un homme qui joue, rit, comme un adolescent et fuit la minute d'après, se ferme tel un coquillage sentant le danger. D'un homme qui m'attire autant qu'il m'exaspère.

- Tout va bien, *BlueBird* ? susurre sa voix douce contre mon cou.
- Arrête de m'appeler comme ça ! riposté-je.
- Tiens, tu me tutoies, maintenant. Rien de tel que la proximité.
- J'ai oublié, dis-je pour justifier pourquoi je ne le vouvoie plus.
- Oublié quoi ?
- Rien.

Oublié de garder la distance que je souhaite mettre entre nous. Parce que je suis censée le diriger sur les scènes, parce que je ne le connais pas, parce que je n'arrive pas à le cerner. Parce que cet homme est un mystère à lui tout seul, tête brûlée selon les rumeurs, talentueux selon les professionnels, énervant selon moi. Mais surtout, surtout, cet homme fait naître en moi tout un tas d'émotions et de sensations dont j'ignorais jusqu'à l'existence...

Alistair lâche ma hanche et pose sa main sur les rênes. Ses bras m'entourent, comme une barrière protectrice. Le vent s'engouffre dans mes cheveux, les fait virevolter, et mes mèches courtes teintées en bleu se collent devant mes yeux. Je ne peux pas lâcher la crinière du cheval, malgré la pression du corps masculin qui me maintient fermement. Alors, j'abaisse mes paupières. Juste quelques instants. Quelques secondes. Quelques secondes volées à la vie, au temps, à la pression que je m'inflige afin d'obtenir une place dans le cinéma, au stress qui me motive autant qu'il m'épuise. Quelques secondes où j'ai l'impression de vivre pleinement, sans chercher à cacher quelque chose, à me démarquer, à faire oublier qui je suis. Et c'est bon. Enivrant. Excitant.

Jusqu'à ce qu'Alistair lâche, joueur :

- On peut aller au galop maintenant ?

10. Lâcher prise...

– Euh... je ne suis pas sûre, non.

La quiétude a été de courte durée. J'ai à peine eu le temps de m'habituer à la marche au pas qu'il veut déjà aller plus vite ! J'ai juste pu savourer de ne plus avoir peur qu'il veut passer à la vitesse supérieure. Je reconnais bien là le caractère de cet homme décrit par ses fans, l'homme qui n'en a jamais assez, qui a besoin de tester ses limites, de défrayer les chroniques, de battre des records. Mais là, on parle de mes limites à moi. Et je les ai déjà bien dépassées, aujourd'hui, en montant sur ce cheval.

– Tu ne risques rien, m'assure Alistair d'une voix posée.

– Non, vraiment, je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dis-je en tremblant d'avance.

– Tu as toujours peur ? me demande-t-il d'un ton doux, prévenant.

– Là, non. Mais, si on va plus vite...

Alistair ne dit plus rien. Je peux presque l'entendre réfléchir. Sa respiration est calée à la mienne, comme un seul et même souffle. Sauf que la mienne aurait tendance à s'accélérer. Je lutte pour la garder lente et profonde.

– Et si je te promets que tu ne risques rien ?

Mouais. Les promesses, je n'y crois pas trop. Avec Bonnie, nous nous étions promis *à la vie, à la mort*. Et pourtant...

Je ne réponds donc pas. Je ne peux pas. J'ai l'impression d'être devant un choix cornélien à faire. Ce qui est stupide. Alistair me demande juste si je veux tenter le galop, pas si je veux sauter une falaise de soixante mètres avec lui ! Je n'ai qu'à dire « non ». C'est tellement simple. Un seul mot, trois lettres, une syllabe. Pourtant, c'est le chaos dans mes pensées.

– Amy, continue-t-il, comme s'il sentait le dilemme qui se joue dans ma tête. Tout va bien. Je te tiens, tu n'as rien à craindre.

Sur ce dernier mot, sa main gauche se pose sur mon ventre, me calant encore plus contre lui, tandis que l'autre tient toujours fermement ma hanche. Ses cuisses musclées encerclent les miennes, ses abdominaux tiennent mes reins, ses épaules réchauffent mes omoplates. *Plus qu'un*, c'est tout ce qui me vient. Une seule et même entité, un seul et même mouvement, synchronisé à celui du cheval, un seul et même corps. Les frissons refont leur apparition, un étrange chatouillis s'installe au creux de mon ventre, juste sous ses doigts, semblable à des bulles microscopiques qui éclatent de joie, des papillons s'ébrouent dans ma poitrine, indisciplinés et nombreux.

– Respire, me chuchote-t-il, tout en donnant un léger coup de talon à notre monture. Et fais-moi

confiance.

Tous mes muscles se tendent quand le cheval passe du pas au trot. Puis, un autre coup de talon fait galoper l'animal. Alistair me tient fermement, tout en me suggérant de juste suivre le mouvement, comme il me l'a déjà conseillé auparavant. N'ayant plus d'autre choix que de l'écouter, je laisse mon corps – et le sien – me diriger. Je m'accroche bien évidemment à la crinière, mais me rends compte qu'Alistair est un superbe rempart contre mes craintes. La bête massive a pris de la vitesse, mes cheveux s'emmêlent de plus belle, le vent me coupe le souffle, mon cœur est un peu malmené, mais les sensations sont étourdissantes. Je surplombe le paysage, vois de plus haut l'océan et son eau agitée, me sens proche des oiseaux qui tournoient en criant une dernière fois avant d'aller se coucher. Les sabots du Clydesdale tapent contre le sol, et je me sens presque l'âme d'une guerrière, fière d'avoir pu dépasser ma peur panique, au moins pour une fois. C'est grisant. Inattendu. J'ai vraiment l'impression de faire corps avec ce cheval, la nature, les éléments tout autour de moi, les arbres qui défilent, les étoiles qui apparaissent, la lune qui se lève et joue à cache-cache avec les nuages. Sans parler du corps d'Alistair...

Et il ne mentait pas, je ne risque rien, dans ses bras

Être dans les bras d'Alistair, sentir sa présence rassurante, m'en remettre entièrement à quelqu'un en ce qui concerne ma sécurité, même le temps de quelques minutes, même si je ne risque pas ma vie (enfin, je ne crois pas) et surtout, surtout, entendre ce mot que j'avais relégué au fin fond de mes souvenirs... *confiance*... me remue énormément.

Alistair ralentit quand nous apercevons le Cavern. Je me retourne, prête à lui demander de revenir au pas maintenant. Mais je n'en ai pas le temps.

– Tu sais comment montaient les femmes à l'époque du tournage de la série ? me demande-t-il, de l'amusement dans la voix.

– Oui, réponds-je hésitante. Pourquoi ?

– Comme ça... Je ne disais juste que tu pourrais essayer, maintenant que tu es à l'aise.

– Oh, je n'irai pas jusqu'à dire que je suis à l'aise ! objecté-je très vite.

– Je te tiens, promis.

Et voilà... Encore une fois, il fait ce qu'il veut de moi. Enfin, de ma volonté...

Alistair rit, et son rire enchanteur achève de me convaincre. D'un geste habile, il me fait pivoter. Assise sur le dos de Mister Swing, mon visage tout près de celui d'Alistair, je me laisse envahir par son odeur masculine, par la chaleur qui se dégage de son corps, par la sensation cuisante de sa main sur mon ventre et de son bras autour de mon épaule. Je suis calée contre son torse. Lovée, même. Nous avançons tranquillement, au pas. Je sens ses muscles se tendre autant que ceux du cheval qui roulent sous mes fesses. Cette proximité est aussi troublante que de le sentir derrière moi. Son souffle effleure ma joue. Frissons. Sa voix caresse mon âme. Exaltation. Je tourne lentement la tête, je n'ai pas entendu ce qu'il m'a dit. L'atmosphère se charge d'une étrange électricité. Opaque, épaisse, sensuelle. Ses lèvres sont si proches des miennes. Si tentantes. Si...

Et puis, tout à coup, je glisse. Littéralement. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, je n'en ai pas le temps mais mes pieds rebondissent sur le sol gravillonné du parking du bar pendant que je crie de surprise. Alistair saute du cheval tout en lui intimant de s'arrêter. Je plonge mes yeux dans les siens, rouge de honte, heureusement atténué par la nuit. Mais je peux quand même y lire une nouvelle teinte. Sombre, flamboyante, hypnotisante.

Du désir...

Je détourne vite le regard, balbutie une excuse pour ma chute, le remercie de m'avoir ramenée, lui souhaite une bonne soirée et me rue jusqu'à la voiture, où je m'enferme sans oser observer sa réaction puis me dépêche de démarrer... Je suis obligée de m'y reprendre à deux fois. Mon cœur est toujours au galop, ma gorge, asséchée, moi, totalement troublée...

Et ma dignité, envolée...

11. Envie d'un cocon de douceur...

J'ai déjà des courbatures dans les jambes. Alors que les courbatures, ça n'arrive que le lendemain, non ? Mais ça, ce n'est rien, comparé à la honte que je me suis tapée !

Je serre mon volant à m'en décrocher les doigts. Je n'arrête pas de me fustiger intérieurement. Enfin, et à voix haute, aussi. Je me traite de tous les noms d'oiseaux possibles et imaginables.

Je me suis tellement sentie mal que je crois que je n'oserai plus jamais le regarder dans les yeux. Parce qu'il l'a senti, ce truc entre nous. Impossible à ignorer. C'était tellement fort, tellement palpable, tellement troublant.

Il faut que je dorme ! Que j'oublie cette avalanche d'émotions qui m'a submergée, aujourd'hui. Mais j'ai envie de parler à quelqu'un de ma famille. D'entendre une voix familière, de me plonger dans un cocon de douceur, de sérénité. Ma mère est en tournée, je sais que je ne pourrai pas la joindre si facilement. Et elle devinerait de suite que quelque chose me tracasse, que mon cœur laisse échapper des battements qu'il ne connaît pas, et qu'un homme est à l'origine de mes tourments...

Ma vie a été violemment mise à mal il y a quatre ans, suite à la découverte de l'identité de mon père – surtout à cause de cet énorme secret que ma mère m'a caché pendant dix-huit ans – cette histoire m'a dévoilé un frère. Un frère beau comme un dieu (nous avons les mêmes yeux) (comment ça, je me vante ?), doux comme un ruban satiné, protecteur comme peut l'être un grand frère aimant. Pourtant, nos débuts ont été houleux. Je suis arrivée dans sa vie avec toute la fougue de mes 18 ans, en colère. Tellement en colère... Je voulais qu'il me reconnaisse immédiatement, qu'il m'accepte, qu'il m'aime. Qu'il me dise qu'il m'avait attendue toute sa vie, que même s'il ne me connaissait pas, ma présence lui avait manqué, parce qu'il savait que j'étais là, quelque part, et que nous finirions par nous trouver. Je crois que je voulais tout. Tout et tout de suite. Faire partie de sa vie, de ses pensées, connaître ses amis, ses goûts, ses habitudes. Rattraper toutes ces années perdues où nous ignorions l'existence l'un de l'autre. Parce que, si je n'avais manqué de rien, pendant mon enfance, j'avais toujours chéri l'idée d'avoir un grand frère, en secret...

Bien évidemment, ça n'a pas été aussi simple. Il m'a rejetée. Purement et simplement. Je ne lui en veux pas, j'aurais sûrement fait pareil. Je souris en repensant à mon comportement, tout en surveillant du coin de l'œil qu'un troupeau de moutons ne traverse pas la route. Le tact ne faisait pas partie de mes qualités (je fais des efforts, maintenant). La discrétion, non plus (sans commentaires) et je n'avais même pas imaginé qu'il pourrait refuser de me parler (Amy élevée dans un monde de Bisounours, habituée à être le centre du monde...). Au lieu de lui laisser le temps d'intégrer cette révélation, faute d'avoir préparé un plan, aussi, j'ai rué dans les brancards en lui envoyant au visage toute la colère qui me submergeait.

Heureusement, tout s'est rapidement arrangé. Lukas Stetson, mon frère, m'a ouvert grand les bras.

Le cœur. Il m'a laissé entrer dans sa vie.

Je gare la petite Clio blanche devant la cabane de bois que me loue la production, dont la vue donne sur l'océan, espérant vivement que Duncan, mon logeur acariâtre, ne sortira pas de sa maison non loin. J'ai eu ma dose de sensations fortes pour la journée, je refuse qu'il vienne ajouter sa mauvaise humeur (le mot est faible) à cette fin de journée.

Dès que j'entre dans ma cabane, je lance l'appel vocal avec Lukas.

– Salut petite sœur, retentit la voix de mon frère sur mon écran.

Son visage passe rapidement, suivi de la vue du mur de sa chambre, puis d'un fauteuil où est déposé un costume gris.

– Tu me fais visiter ton appart ? plaisanté-je.

Son rire résonne, puis son visage réapparaît à nouveau. Ses grands yeux bleu clair, semblables aux miens, ses traits si adorés, et son grand sourire.

– J'ai un rendez-vous, explique-t-il. Mais je ne voulais avoir de tes nouvelles quand même.

– Je vais bien, dis-je de mon ton le plus neutre possible. Je te rappellerai, si tu veux.

– Tout se passe comme tu le souhaites, sur le tournage ? demande-t-il quand même tout en s'affairant.

– Oui, c'est speed, mais exaltant. Je te raconterai une autre fois. Eva va bien ?

– Oui ! Elle est chez Sahelle. Tu peux la joindre sur son portable, elle attend de te parler avec impatience ! Elle n'arrête pas de me demander si je t'ai contactée, depuis que tu es partie.

– Oh, je vais l'appeler de ce pas, alors. On se voit bientôt, de toute façon. Bisous, Lukas !

– Je t'embrasse, Amy. Prends soin de toi.

Je raccroche, le sourire aux lèvres. Puis, compose aussitôt le numéro d'Eva, sa femme, qui est devenue mon amie, en plus d'être ma belle-sœur.

– Amyyy ! s'écrie-t-elle dès qu'elle décroche. Alors, raconte-moi tout !

J'entends un brouhaha derrière elle, reconnaît la voix de Sahelle, son ancienne logeuse – qui a été la mienne pendant une année également.

– Bonsoir Sahelle ! la salué-je quand Eva tourne l'écran.

Sahelle est fidèle à elle-même. Fantastique. Habillée d'une robe pourpre, épaisse, qui jure presque avec son maquillage. Sauf qu'elle ne dépasse jamais la limite du *too much*. Elle joue avec son apparence, pourrait sembler démodée, mélange les genres, et ça lui réussit. Elle garde le code vestimentaire qui a été son succès lorsqu'elle était chanteuse d'opéra. Un peu comme si elle ne voulait pas vieillir, pas oublier qui elle était, préserver un peu de sa maigre célébrité en s'habillant comme si elle allait donner une représentation. Au début, c'est surprenant. Drôle, même. Bien loin de

la mode, au-dessus du jugement, en décalage avec la façon de se vêtir des femmes de son âge. Et quand on la connaît, ça lui va à merveille.

– Amy, ça y est, tu es devenue une star ? demande Sahelle en me faisant un coucou avec sa main.

– Je ne suis pas actrice, Sahelle, je veux être réalisatrice.

– Tu as raison, jeune fille ! s'écrie-t-elle comme si, à travers le téléphone, j'étais trop loin pour l'entendre. Réalise, réalise, laisse une trace de ton passage sur terre. Mais tu pourrais aussi être actrice, jolie comme tu es !

– Merci, Sahelle, réponds-je, touchée. Vous jouez aux cartes ?

Le visage d'Eva réapparaît à l'écran. Sa moue m'indique que oui. Je ris, et les souvenirs des parties de cartes avec Sahelle me reviennent en mémoire. Comment les oublier ? Sahelle est la pire joueuse qui soit ! Tricheuse, de mauvaise foi, mauvaise perdante. Si bien qu'il m'est arrivé maintes fois de la laisser gagner. Sauf qu'elle est observatrice. Alors, elle le remarquait. Et elle se vexait encore plus.

– Raconte, m'encourage Eva. Comment ça se passe ?

– Speed. Motivant. Intéressant. Fatigant. Je cours partout, mais je m'éclate !

– Ça a l'air vraiment passionnant, Amy ! résonne la voix de Sahelle.

Je souris. Omets volontairement les épisodes « Stuart le mal léché, Bonnie ma meilleure amie qui ne l'est plus, Alistair l'énigmatique ». Mais Eva n'est pas dupe, elle doit voir une ombre passer dans mon regard, ses yeux se plissent et je sens la question arriver. Eva, qui nage dans le bonheur avec mon frère, met un point d'honneur à caser les personnes qu'elle aime. Pour elle, l'amour est le plus beau des cadeaux, primordial dans la vie, et elle veut absolument trouver « chaussure à nos pieds ». Mais je n'ai pas envie de raconter quoi que ce soit ce soir, par téléphone.

Surtout qu'il n'y a rien à raconter...

– Je ne reste pas longtemps, nous avons fait un apéro hier et j'ai des heures de sommeil à rattraper, dis-je très vite, sans lui laisser le temps de parler. Demain, je me lève tôt, je voulais juste prendre des nouvelles. J'ai eu Lukas au téléphone, mais il était pressé.

Son visage prend une teinte tout autre, ses yeux se perdent dans le vague. Ça, c'est l'effet Lukas Stetson. Dès que je parle de lui, elle se transforme en une petite chose toute molle. Je pourrais presque voir des cœurs roses dans ses yeux et des licornes partout autour d'elle.

– Bon, rappelle dès que tu as un moment, on discutera ! dit-elle.

– Promis ! Je vous embrasse !

Je raccroche, le cœur un peu plus léger. J'ai eu ma dose de douceur. Mon cocon de bien-être. Pile ce dont j'avais besoin. Même s'ils me manquent. J'ai passé pratiquement quatre ans avec eux, à les voir régulièrement, à rire et échanger autour d'un verre, d'un repas, d'une balade. Et là, me retrouver seule dans un pays inconnu, entourée de gens tout aussi inconnus, est un véritable défi.

Mais on ne s'affranchit pas de l'étiquette « la fille de » sans effort.

Ni quelques sacrifices...

12. Il y a des jours où rester au lit aurait été la meilleure option...

Ma guitare, posée sagement contre le mur de bois, me fait de l'œil à mon réveil. Je n'ai pas pris le temps de jouer une seule note depuis que je suis ici. Pourtant, l'endroit s'y prête vraiment. La vue, déjà, avec sa chaîne de montagnes au loin, d'où monte la brume matinale avant d'aller se perdre dans le ciel nuageux. L'océan, plus bas, qui balance ses vagues contre les rochers, inlassablement. La décoration de cette cabane, minimaliste mais très chaleureuse, fait que je me croirais perchée au sommet d'un arbre. En bois et pierre brute, la maison de Duncan-le-grincheux est construite tout au bout d'un chemin caillouteux, seule au monde, à la merci du vent qui vient souvent terminer sa course folle ici. Solitaire, perdue, parfaite pour motiver mon inspiration.

Je regarde ma guitare, m'excusant silencieusement de la délaisser. Parce que, si j'ai bien envie d'en jouer, les chiffres sur la grosse horloge murale me disent que ce n'est vraiment pas le moment. Il est l'heure de se lever !

Le soleil n'a pas daigné se lever, lui, par contre. Il est caché derrière sa couverture de nuages. Je sors, inspire l'air, éternue, retourne chercher une veste plus épaisse et un foulard. J'aperçois Duncan, en peignoir – comme tous les matins – qui sirote un café en appréciant le paysage. Enfin, j'imagine. Même si je ne sais pas si cet homme est capable d'apprécier quoi que ce soit... Je ne lui ai jamais vu un sourire sur le visage, un air joyeux, entendu une parole positive venant de lui. Je lui fais un petit signe de la main pour le saluer mais il ne me voit même pas.

Je me dépêche de rejoindre ma voiture, garée au-dessus de ma maisonnette de bois quand quelque chose me semble bizarre. Je m'arrête, regarde mieux et, en effet, l'avant de mon véhicule paraît plus bas que l'arrière. Je recule, encore un peu trop endormie pour comprendre quoi que ce soit quand je me rends compte qu'un pneu est crevé. Je m'approche, stupéfaite. Et paniquée. Comment vais-je faire pour me rendre sur le plateau ? Je fouille dans mon sac pour en extirper mon téléphone, appelle Carolyn, priant pour qu'elle réponde. Mais aucune sonnerie ne retentit, je tombe directement sur son répondeur.

Mon cerveau mouline à toute vitesse pour trouver une solution. Changer un pneu, de bon matin ? La bonne blague... Je file tout de même en direction du coffre, l'ouvre, cherche où pourrait se trouver la roue de secours. Aucune idée. Et l'heure tourne. Les minutes défilent, comme si quelqu'un s'amuse à faire avancer le temps plus rapidement. C'est toujours un peu ainsi, lorsqu'on est pressé, non ? Je fais le tour de la voiture, regarde dessous – on ne sait jamais... – et remarque qu'un deuxième pneu est crevé. Les deux de devant, en fait. Je vérifie que ceux à l'arrière vont bien. Des milliers de questions me traversent l'esprit. En même temps. Comment ai-je bien pu faire pour crever deux pneus ? Pourquoi je ne l'ai pas senti, hier soir ? Je fais comment, maintenant ? C'est un mauvais rêve et je vais me réveiller, c'est ça ?

Non. C'est la réalité.

Finally, le cheval, comme moyen de locomotion, est peut-être plus fiable qu'une voiture...

J'essaie de nouveau de joindre Carolyn, sans succès. Quand j'aperçois la silhouette de Duncan qui approche, je ne réfléchis pas. Je me rue sur lui. C'est mon seul espoir.

– Bonjour, dis-je très vite, m'armant de mon plus beau sourire. J'ai un gros problème, deux pneus de ma voiture sont crevés et je dois absolument être sur le tournage d'ici quelques minutes. Est-ce que vous pourriez m'emmener, s'il vous plaît ? Je vous paie le prix d'une course de taxi, si vous voulez. J'ai bien pensé à en appeler un, mais le temps qu'il arrive, je vais vraiment être en retard.

Duncan me regarde de haut en bas, de ses yeux sans lueur. Je peux deviner ses pensées. Ma tenue, un peu voyante, avec mon pantalon rouge et ma doudoune bordeaux. Ou alors mes cheveux, qui doivent dénoter avec les couleurs de mes vêtements. Mon sac, un sublime Gorjuss qui représente une petite fille sur une pile de livres, bleu et rose. La barrette argentée qui tient ma frange, peut-être, parce que je n'ai pas réussi à la discipliner, ce matin ?

Réponds, bordel !

Et oui, de préférence...

S'il me conduit rapidement au travail, je jure que plus jamais, jamais je ne dirai une parole méchante sur lui. Juré, craché. Plus de critique, plus de jugement, plus de moquerie.

– Deux pneus, vraiment ? lâche-t-il d'une voix suspicieuse.

Genre, non, non, c'est une plaisanterie, j'adore faire des blagues de bon matin ! (Oups, pardon, j'ai dit que je ne penserais plus du mal de lui...) (Enfin, il n'a pas encore accepté...)

– Oui. J'ai dû rouler sur un truc pointu, je ne sais pas. Ou alors, les pneus étaient usés, débité-je sans pouvoir m'arrêter. Enfin, bref, il faut vraiment que vous m'aidiez, là. S'il vous plaît !

Duncan va vérifier que je dis vrai. Je trépigne, lance encore un appel à Carolyn mais c'est toujours le répondeur. Je hais les répondeurs ! Je hais les voitures !

– S'il vous plaît, supplié-je presque. Je vais me faire virer si je n'arrive pas à l'heure ! Le réalisateur déteste les retards ! Et je suis nouvelle, je ne peux pas faire d'erreurs ! Dites-moi votre prix, et il sera le mien ! Mais j'ai...

– C'est bon, c'est bon, me coupe-t-il, probablement agacé par le ton de ma voix strident. Attendez-moi là, je vais chercher les clefs !

Je lâche un gros soupir, reconnaissante. Soulagée. Je jette un œil sur l'écran de mon téléphone, je dois être dans cinq minutes sur le tournage. Ça peut le faire. À moins que Duncan ne roule comme un escargot. Ou qu'il décide de prendre sa douche avant de m'emmener. Ou...

Il est là, tenant dans ses mains ridées une clef.

– Allez, dépêchez-vous de monter, à cause de vous, toute mon organisation de la journée est décalée, dit-il en me faisant signe de le suivre.

Je souris en guise de remerciement, me hâte de lui obéir. Duncan ouvre un garage, et je découvre un vieux quatre-quatre, datant probablement de l'avant-guerre. Kaki, ouvert de tous côtés, à l'allure ancestrale. Mais je ne m'arrête pas sur ces détails, je suis bien trop contente d'avoir trouvé une solution.

Et j'ai dit que je ne le critiquerai plus...

Enfin, là, c'est son véhicule, ce n'est pas pareil, si ?

– Il y a un garage par ici ? demandé-je dès que Duncan s'assied. Il faut que je fasse dépanner la Clio.

Duncan ne répond pas. Il regarde sa clef, prend le temps de l'insérer dans le contact. Avec une lenteur presque exagérée, il vérifie que la boîte de vitesse est bien au point mort. Que son siège est bien réglé. Tire sur sa ceinture de sécurité et l'attache. Moi, je bous d'impatience, entendant les secondes défiler dans mon esprit comme un sablier égrène son sable. Le moteur démarre enfin. Je respire de nouveau.

– Comment ai-je pu crever deux pneus en même temps ? marmonné-je presque pour moi-même.

– Si vous étiez mieux garée, aussi, grogne Duncan, sans quitter la route des yeux.

– Ah bon ? Je suis mal garée ? Vous voulez que je mette la voiture où ? demandé-je, pour ne pas le froisser.

– Et vous conduisez trop vite... ajoute-t-il, sans daigner répondre à ma question. Nous sommes en Écosse, ici, pas aux États-Unis.

Je le regarde, surprise. Et suspicieuse. D'une, je n'étais pas mal garée. De deux, je ne conduis pas vite (et je ne vois pas le rapport avec les États-Unis).

– Les femmes au volant, franchement...retentit encore sa voix...

Mon retard – encore – est passé inaperçu. Bon, ce n'était que cinq petites minutes, finalement, ce qui est aisément dissimulable. Après avoir bu un café, reproché en plaisantant à Carolyn de ne pas allumer son portable le matin et écouté les directives d'Alan, je m'isole quelques secondes pour téléphoner à un dépanneur. Duncan, mon sauveur, n'a pas été jusqu'à me donner le nom du garage le plus proche, mais j'ai trouvé. Vive Google.

Je décide d'aller à l'arrière de la ferme. Pas très loin de l'enclos, d'ailleurs. Je jette un œil sur le morceau de pré. Désert. Pas de chevaux. Pas d'Alistair. Tant mieux.

Enfin, je crois...

Je m'assieds sur un vieux banc en bois pour cliquer sur le numéro quand j'entends une porte grincer. Curieuse, je tourne les yeux... pour découvrir Bonnie, enveloppée dans une épaisse veste noire sur son costume du jour. Toujours aussi jolie. Mon cœur s'accélère.

C'est le moment de tenter de lui reparler...

Je me lève d'un bond, essaie de calmer le stress qui m'a envahi depuis que je l'ai vu, et m'approche d'elle.

– Salut, dis-je, hésitante. Je peux te parler deux minutes ?

– Non.

Le mot tombe comme un couperet. Brutal. Ferme. Blessant.

Note : Ne jamais demander à quelqu'un si on peut lui parler quand on sait pertinemment que cette personne ne veut pas...

– Bonnie, je suis désolée, insisté-je quand même. Écoute, je comprends que tu m'en veuilles, mais s'il te plaît, écoute-moi quand même.

– Amy, dégage, je suis là pour me concentrer, crache-t-elle d'une voix glaciale.

– Je sais, je sais, oui, dis-je, me forçant à rire, dans l'espoir qu'elle se remémore combien nous étions joyeuses, ensemble. Je me souviens bien que tu as besoin de t'isoler avant de faire une scène. Je voudrais juste que tu m'écoutes. Ça fait des années maintenant, on peut peut-être...

– Amy, me coupe-t-elle. Tu ne fais plus partie de ma vie. Tu as tout détruit. Tout. Ma famille, notre amitié, nos souvenirs, et moi avec. Alors dégage d'ici avant que je ne dise à tout le monde ta nature secrète !

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

– Tout ça à cause d'un mec, en plus, s'énerve-t-elle. Tu te rends compte ? Tu te rends compte du bordel que tu as mis dans ma vie à cause de ta jalousie ? Je m'en foutais, de ce Chris, moi ! Mais toi, non, hein. Avoir une vie de rêve ne te suffisait pas, tu étais tellement jalouse, tellement seule qu'il t'a fallu prendre plus ! C'est quoi ton problème, franchement ? Tu veux ce que les autres ont ? Et si tu n'y arrives pas, tu ne peux t'empêcher de détruire, alors ? Ou quoi, tu as voulu te venger, c'est ça ? Parce que tu étais amoureuse de lui, peut-être ? Mais Amy, tu veux que je te dise un secret ? Tu n'es pas capable d'aimer. Tu ne sais pas ce que ce mot veut dire. Tu as toujours tout eu. Tout. Et ça ne t'allait jamais ! Oh, la pauvre petite fille malheureuse entourée de tout ce que les autres tueraient pour posséder.

Ses joues sont rouges, faisant ressortir ses taches de rousseur que je m'étais, un jour, amusée à compter. Sans y parvenir. Son regard est froid comme jamais, rempli de haine. Ça me vrille les entrailles. Le cœur. Comme si une main de géant le tenait entre ses doigts et en faisait un minuscule morceau de papier mâché. La douleur que je ressens est immense. Intense. Tellement brutale que les larmes me montent aux yeux.

Je m'apprête à répondre quelque chose, à lui demander des explications parce qu'il y a quelque chose qui m'échappe, là. Mais elle ne m'en laisse pas le temps.

– C'est la dernière fois que je te mets en garde, Amy. Si tu m'approches encore, je balance tout !

Elle tourne les talons et me laisse seule dans le silence brumeux de cette journée si triste. Seule avec mes questions, mon incompréhension, la douleur qui me provoque une migraine. Je me masse les tempes, refoule mes larmes, range le téléphone dans ma poche, sonnée. Dépassée. Dévastée.

13. Accalmie dans la tempête de mes pensées

Alistair est arrivé en début d'après-midi sur le tournage, assis sur sa monture, tel un cavalier bravant le froid. OK, j'exagère, il est venu en voiture, j'ai entendu des figurantes parler de lui.

Et de son gros pick-up...

J'ai bien lu de l'amusement dans son regard, ces petites étincelles qui rendent ses iris si particuliers, mais une chose de plus était présente, cette fois.

La douceur.

Sa présence m'a réchauffée. A déposé un baume sur les cicatrices qui se sont rouvertes. Je doute même qu'elles se soient fermées un jour. Quand j'ai pu, j'ai observé Bonnie jouer et j'ai pu constater qu'elle n'était pas très à l'aise non plus. Alan l'a reprise de nombreuses fois, et je n'ai pas pu m'empêcher de culpabiliser. Si elle est aussi déconcentrée, c'est à cause de moi. Ma faute. Comme tout ce qu'elle me reproche. Je ne comprends toujours pas qu'elle refuse de s'expliquer...

Alors je préfère garder mon attention sur Alistair. Sa scène est plus compliquée que la dernière fois, il doit sauter un obstacle et rouler sur le sol.

Hum, hum, ça me rappelle drôlement quelque chose...

Scène qu'il effectue remarquablement bien, évidemment. Dès qu'il s'élance dans le pré, fier sur sa magnifique monture, je retiens ma respiration. Comme tout le monde, je crois. Le silence règne pour admirer la prestance, le magnétisme fou, la beauté insolente de cet homme qui fait battre le cœur de toutes les femmes qu'il croise. Enfin, selon ce que j'en ai entendu, pas que j'ai creusé le sujet, hein... Bref.

Alistair saute par-dessus l'amas de troncs d'arbres qui jonchent le sol, cheveux au vent, le corps tendu par cette course, puis il chute, les coudes en avant, et effectue des roulés-boulés sur l'herbe trempée à cause de la petite pluie désagréable qui tombe depuis une bonne heure. L'ambiance de la scène est encore plus intense avec cette luminosité pâle, floutée par les gouttes d'eau éparées. Le cascadeur reste quelques minutes allongé sur le sol, j'entends des murmures, des *oh, ah*, des commentaires, des inquiétudes.

Mais Alan sonne le clap et Alistair se relève, époussette ses vêtements, tout sourire. Puis recommence. En seulement deux prises, le réalisateur est satisfait. Je laisse un moment mes figurants pour rejoindre l'équipe sous la tente afin de voir avec eux ce que donne la prestation d'Alistair. À cause du temps, les caméras ont été positionnées des deux côtés. Une vue d'ensemble avec Alistair de dos, une prise d'un peu plus près avec sa chute. Les caméras ont bien sûr été posées afin qu'on ne les voie pas, c'est extrêmement rare que deux prises se fassent ensemble, mais cela nous permet de

gagner de précieuses minutes, la météo est incertaine. Et cela n'a pas l'air de vouloir s'arranger, la pluie s'intensifie.

– Fais partir les figurants, Amy, me dit Stuart sans même me regarder. Nous n'avons plus besoin d'eux.

Sur l'un des écrans, le visage d'Alistair apparaît. Presque plus beau qu'en vrai. Enfin, aussi beau, en tout cas. Son air concentré, le léger sourire qui ourle ses lèvres, ses yeux plissés, regardant au loin.

– Putain, ce qu'il est canon, me souffle Carolyn, derrière mon dos.

Sa phrase me permet de reprendre mes esprits. Les figurants ! Je m'écarte de la tente, mais pas assez vite car j'entends la voix d'Alan émettre, comme une vérité :

– Il devrait être acteur, ce type. C'est un gâchis de n'avoir que son dos à l'écran !

Je me hâte d'accompagner les figurants se mettre à l'abri dans une pièce et signer leur fiche de présence. Au moment où j'en ressors, j'aperçois Alistair faire monter son cheval dans un van, accompagné d'un vieil homme. Puis un grondement sourd retentit.

– L'orage arrive ! crie quelqu'un. On range, vite !

– Fin de journée ! ajoute Alan.

Sans réfléchir, la pluie nous trempant lamentablement, nous courons dans tous les sens pour ranger le matériel qui reste encore à l'extérieur. Les caméras sont déjà en sécurité mais le reste ne peut pas passer la nuit dehors. Les gouttes épaisses s'infiltrant sous ma doudoune, coulent le long de mon dos et je n'ose même pas imaginer ma tête.

Ni ma coiffure...

L'équipe ne demande pas son reste. Dès que tout est rangé, tous se dépêchent de partir. Même Carolyn, qui m'envoie un baiser de la main en me disant qu'elle m'expliquera. Je fronce les sourcils afin qu'elle ait pitié de moi et me donne des détails, mais elle est déjà loin.

OK, je repasserai pour les explications...

Mais je me demande si un certain Highlander macho ne serait pas là-dessous ?

Je file me mettre l'abri derrière le bâtiment – c'est le seul endroit où le réseau capte bien – et appelle le garage pour savoir si ma voiture est prête. Entre deux prises, j'ai pu avoir le responsable au téléphone et il est allé remorquer ma voiture après être venu aimablement chercher les clefs sur le plateau... Il m'a assuré que les pneus seraient changés dans la journée et qu'il me ramènerait la voiture ici. Je suis trempée, j'ai froid, j'ai hâte de me mettre au chaud, chez moi. Malheureusement, je déchant vite : il n'avait pas les pneus en stock !

Et je suis là, comme une conne, mouillée de la tête aux pieds.

Et seule...

Je fais le tour du bâtiment, espère trouver une âme généreuse, mais le plateau est désert.

Impression de déjà-vu.

Encore.

Tout à coup, j'entends une portière claquer. Je me précipite vers le parking, caché par des bosquets, prête à supplier la personne de me ramener. Même si c'est Stuart. La pluie tombe en rideau épais, la boue formée par l'eau et la terre colle sous mes pieds, le terrain est glissant mais je cours quand même – je ne veux pas laisser passer ma chance – quand je me retrouve nez à nez avec un torse musclé. Littéralement. Mon visage est pratiquement collé contre le paquet de muscles qui apparaît sous une chemise blanche transparente, me narguant, là, juste devant mes yeux. Lentement, je lève mon regard même si je sais déjà qui est en face de moi.

Picotements dans la nuque.

Frisson.

Chaleur.

Tout ça en même temps, oui...

– Amy... m'effleure sa voix de velours.

– Salut, dis-je, gênée. Je... Euh, cherchais quelqu'un pour me raccompagner. Ma voiture a eu un petit souci, elle est au garage. Elle devait être prête pour ce soir, mais finalement, non. Et tout le monde est parti. Et il pleut.

Et je ne suis pas obligée de lui raconter ma vie...

Je ne peux m'empêcher de parler vite. De bafouiller. J'essaie d'éviter son regard, caressant, chaud, troublant, sans succès. Ses yeux m'aimantent, m'hypnotisent, augmentent ma température corporelle. Lui, semble à l'aise, comme s'il ne s'était rien passé hier soir, comme si nous n'avions pas failli nous embrasser. Je me dis que j'ai rêvé, peut-être, fantasmé, imaginé. Puis l'orage reprend de plus belle. Une lueur zèbre le ciel, un son sec claque aussitôt après, Alistair sursaute, m'attrape par le bras.

– Fais chier, peste-t-il. Viens, allons à l'abri !

Il tremble, je crois. À moins que ce ne soit moi ? Ou les deux ensemble. Je ne cherche pas à comprendre et le suis à l'intérieur du bâtiment, dans sa loge. Il ne dit rien, mais son visage est crispé, tout comme son corps. Un deuxième éclair illumine la pièce, Alistair ferme les yeux, les lèvres

serrées, les sourcils froncés. Lorsqu'il les ouvre, après le claquement flippant, son regard est empreint d'ombres, ses traits sont tirés et je sens que quelque chose ne va pas.

– On peut courir jusqu'à la voiture ? suggéré-je. On est déjà trempés, de toute façon.

Pas que j'ai froid. Mais quand même.

Surtout, l'atmosphère dans cette pièce est irrespirable. Être là, seule avec lui dans cet espace confiné me stresse et me plaît tout autant. L'air est chargé d'électricité – et pas uniquement à cause de l'orage – le corps d'Alistair est tout près du mien, son regard, lointain, me donne envie de me coller contre lui et de ramener les étoiles dans ses yeux. Son odeur est omniprésente, entêtante, comme si elle s'était déjà incrustée dans les murs.

– Non, affirme-t-il d'une voix sèche. Attendons que ça se calme.

J'ai envie de le questionner, de lui demander pourquoi, et de quoi il a peur, lui, l'homme sans limites, qui défie l'apesanteur et les éléments, qui dresse des chevaux, qui fait battre mon cœur – oui, je m'égare, encore – mais je ne dis rien, le ton de sa voix m'en dissuade. Je m'écarte de lui, me rapproche de la petite fenêtre qui donne sur le plateau, regarde le temps se déchaîner à l'extérieur.

– J'adore l'orage, dis-je au bout d'un moment pour combler le silence oppressant. Le vent, la pluie, le tonnerre...

Je stoppe mon débit de paroles, me retourne. Et vois ce que j'ai bien cru comprendre. Alistair, de dos, est en train de retirer sa chemise trempée. OK. Il faut que je respire. Que je me détourne. Que mes yeux se posent sur autre chose que son dos qui apparaît sous mes yeux. Sa peau hâlée. Les muscles qui suivent ses mouvements. Un tatouage qui se révèle sur son omoplate droite. Quatre oiseaux. Trois oiseaux en plein vol, ombrés, sombres mais lumineux, et un, plus bas, posé sur une branche d'arbre qui regarde les autres. Magnifique. Du grand art. Bien sûr, j'ai envie de lui demander quelle est la signification de ce tatouage, quand il l'a fait, mais à la place, je retourne à la contemplation du paysage. Beaucoup moins intéressant, maintenant. J'ai trop chaud. La gorge sèche. Je l'entends finir de se changer. J'attends qu'il soit convenablement habillé pour parler mais je ne suis pas sûre d'y parvenir maintenant. Enfin, si, parler c'est facile, je maîtrise à la perfection mais dire quelque chose de cohérent va être une autre histoire.

– Tu as des vêtements de rechange ? me demande-t-il au bout de quelques minutes pendant lesquelles je tente – désespérément – de faire taire mon cœur qui bat beaucoup trop fort.

– Euh... non, réponds-je, les joues rouges.

À cause de la chaleur, hein...

– Viens, on devrait bien trouver quelque chose par ici.

Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée que je me rapproche de lui. Dehors, l'orage s'est un peu calmé mais la pluie continue de tomber, bruyante, terminant sa course contre les vitres de la loge,

cognant contre les carreaux, amenuisant la lumière de la pièce, déjà bien faible. Comme mes jambes.

– Ça va aller, dis-je. Je vais attendre d’être rentrée.

– Tu es trempée, Amy, affirme-t-il d’une voix qui ne tolérera aucun refus. Et tu trembles. Regarde, j’ai un tee-shirt propre déjà.

Il sort un tee-shirt d’un sac à dos, me le montre.

– J’ai une serviette propre aussi. On peut aller voir dans la salle des costumes, il y aura bien une tenue neuve que tu pourras emprunter, continue-t-il d’une voix chaude, la lueur amusée de retour dans ses yeux.

Je ne comprends toujours pas pourquoi il ne veut pas rentrer maintenant. J’attrape le tee-shirt noir avec une inscription jaune fluo dessus « Neither God nor Master » en souriant.

– Il date de la fin de mon adolescence, se justifie Alistair en voyant l’air étonné que j’affiche.

– Oh. Oui. Je... C’est très bien, merci.

– Sèche-toi, je vais voir si la salle des costumes est ouverte.

Je me sèche, donc. Sniffe son tee-shirt comme une camée en manque. Discrètement, mais longuement. Il sent *lui*. Bois, fruit. Et la lessive, aussi. Je ne peux pas remettre mon soutien-gorge sinon tout ça n’aura servi à rien alors je le pose avec mes autres habits trempés sur une petite chaise. Puis j’attends qu’il revienne. Mais il ne revient pas. Je sors de la pièce et visite le studio intérieur. Nous avons tourné dehors tous les jours, je n’ai pas encore pris le temps de voir comment était aménagé le bâtiment pour recréer la maison d’Anna, l’héroïne. Je tourne la poignée d’une première porte : fermée. Une deuxième : idem.

La visite va être rapide, finalement...

J’appelle Alistair, mais c’est mon écho qui me répond. Il fait de plus en plus nuit. J’entends fureter un peu plus loin, je m’approche et vois Alistair debout devant la reconstitution d’une chambre d’époque, très belle. Lit à baldaquin, cheminée, bougeoirs, tableaux. À mon approche, Alistair se retourne, comme s’il avait perçu ma présence (ou alors, je ne suis pas vraiment discrète), un jupon rose poudré dans la main.

– J’ai trouvé ça. Ça devrait t’aller. Quoique peut-être un peu long, finalement, ajoute-t-il avec un sourire espiègle.

Ses yeux se posent sur le tee-shirt que je porte, le sien (que je ne suis pas certaine de lui rendre) (ni de laver), et son souffle semble s’accélérer quand il parcourt du regard ma poitrine libérée de l’entrave de mon soutien-gorge.

Je m’approche de lui pour saisir le bout de tissu quand le son du tonnerre retentit, bien plus violent que les autres, faisant trembler les murs du bâtiment.

– Putain ! m'exclamé-je, en sursautant.

Et ensuite. Ensuite... Je ne maîtrise plus rien...

Je me retrouve collée contre son torse, ses bras m'entourant, comme une protection contre la peur que j'ai eue à cause de l'orage. Je me sens bien. Je crois. Fébrile, mais apaisée. Sereine, mais paniquée. Là, mais pas vraiment. Pas totalement. Le corps d'Alistair est chaud. Sa respiration, saccadée. La mienne ? Impossible à gérer.

Je relève les yeux vers son visage, plonge mon regard dans le sien. Ses yeux ont une nouvelle teinte, que je ne lui ai jamais vue. Ou très peu. Une fois, en fait. Hier. Hier soir, quand nous avons failli nous embrasser. Une teinte brûlante, enveloppante, percutante. Remplie de désir. Aussi sombre que la luminosité de la pièce, mais en mieux. En plus rassurante. Ou pas.

Je ne sais pas si je dois rester ainsi, dans ses bras, ou m'éloigner. Parler ou me taire. Rire ou pleurer. Je ne devrais pas être ici, en tout cas, ça, je le sais. Il est un peu sous mes ordres. Il est le genre d'homme que j'aurais tendance à fuir, à éviter. Mystérieux, insaisissable, agaçant.

Mais surtout, surtout, ce que je ressens pour lui me dépasse. Me fait peur. C'est inattendu, nouveau, et moi, j'aime maîtriser le cours des événements. Et encore plus celui de mes sentiments.

Un deuxième coup de tonnerre résonne dans la pièce. L'emprise d'Alistair se raffermi. Je sens son corps se tendre. Sans même comprendre pourquoi (*sans vouloir* comprendre pourquoi) je passe mes mains autour de lui. Me calfeutre dans ses bras, me noie dans son odeur boisée, ce parfum masculin enivrant, nos yeux toujours aimantés l'un à l'autre.

Je n'ai pas le temps de me demander si je dois esquisser un geste de recul, prendre mes distances, sa bouche fond sur la mienne. Presque brutalement. Urgemment, en tout cas. J'oublie mes questions. Mon pantalon qui me colle à la peau, mes bottes trempées, l'idée même de me changer et de rentrer chez moi. Les lèvres d'Alistair sont douces, mais exigeantes. Son baiser – notre baiser – est impérieux. Nos souffles se mêlent, nos langues se joignent et tout mon corps implose sous cette avalanche de sensations. Un mot me vient, en filigrane derrière ce que je ressens : enfin ! Comme si j'attendais ce moment depuis des années.

Ou depuis ma première rencontre avec lui...

Le désir, latent, que je bâillonnais jusque-là, surgit en force et forme un nœud au creux de mon ventre, comme une liane enroulée sur elle-même, qui n'attendait qu'un geste de la part d'Alistair pour se délier, et se répandre partout. Sur et sous ma peau, dans mes veines, dans toutes mes cellules, laissant une délicieuse traînée brûlante sur son passage. Je réprime un gémissement, et laisse mes mains me guider, animées de leur volonté propre. Sans attendre, elles glissent sous le tee-shirt d'Alistair, heureuses de se poser sur sa peau chaude et douce. Fiévreuses, elles parcourent la totalité de ce qui lui est accessible, effleurant, pétrissant, caressant son ventre ferme, qui se crispe sous mon contact, ses abdominaux que je sens dessinés à la perfection, puis montent lentement sur son torse, dévient sur ses omoplates, comme pour s'approprier le dessin tatoué dessus puis descendent sur ses

reins. Alistair grogne, et je sens un sourire se dessiner sur ses lèvres. Il s'écarte un peu, me dévisage, son regard d'une intensité renversante me bouleverse.

– Encore, murmuré-je.

Son sourire s'élargit. Ses yeux s'assombrissent encore, pas de cette ombre qui m'exclut de ses pensées, non, mais de son envie de moi. Où est-ce le mien, de désir, qui se reflète dans ses iris ? Peu m'importe, en réalité. Nous sommes là, seuls, dans un décor romantique, et mon cœur est prêt à exploser.

Les doigts d'Alistair se referment sur ma nuque, et ses lèvres reprennent possession des miennes. Elles me dévorent, me picorent, et je fonds comme une glace au soleil. Puis, ses mains osent soulever mon tee-shirt, un peu timidement d'abord, des petites caresses légères, et ma peau devient un brasier. Je veux le sentir partout. J'ai *besoin* de le sentir partout.

J'ai envie de lui. Terriblement.

Peut-être le perçoit-il parce qu'ensuite, tout s'accélère. Comme l'orage qui éclate à l'extérieur, de plus en plus violent. Ses mains courent sur ma peau, sous mon haut, pendant que les miennes l'imitent. Je ne sais même pas qui ôte le premier vêtement à l'autre. Mais je sais quand mes lèvres embrassent son torse, que j'aperçois par intermittence grâce aux éclairs. Je me délecte de cette vue, malgré la fièvre qui dirige mes gestes. Je me repais de tout ce que je peux voir, de tout ce que je ressens, comme un précieux trésor que je ne m'attendais pas à trouver. La bouche d'Alistair longe mon cou, se perd sur ma poitrine, sa langue titille la pointe de mes seins durs et dressés sous son ardeur et la boule grossit encore. Quand ses doigts effleurent mon ventre, s'arrêtent à la lisière de ma ceinture, Alistair relève les yeux vers moi, comme pour s'assurer que je suis toujours d'accord, comme pour me prévenir qu'il n'y aura plus de retour en arrière possible.

– Mon pantalon n'attend que ça depuis tout à l'heure, que tu le retires, murmuré-je, tremblante (et pas de froid), essoufflée, terriblement en attente.

Je n'ai jamais ressenti cette urgence. Je l'ai lue, je l'ai vue dans les films, je l'ai imaginée. Tellement de fois. Mais la vivre, réellement, jamais.

– C'est bien ce qu'il me semblait, répond-il, la voix rauque, la respiration saccadée.

– Tu n'aurais pas dû te rhabiller, en fait, plaisanté-je, peut-être pour faire baisser la tension qui obstrue la pièce, pourtant grande.

Peine perdue...

Son rire résonne. Un petit rire discret, un peu étouffé, qui va directement se loger dans mon cœur. Touchée, je darde sur lui un regard doux, puis pose mes mains sur son jean.

– Facile de remédier à ça, non ? lancé-je.

Mais je n'ai pas le temps de retirer son bas, Alistair me soulève, m'emporte comme si je ne pesais pas plus qu'une plume. Avec délicatesse, il me pose sur le lit impeccablement préparé pour le tournage, recouvert d'un édredon moelleux, puis son corps vient se plaquer contre le mien, nos poids faisant plier le matelas. Le sentir ainsi contre moi décuple cent fois mon désir, alors que je pensais déjà en avoir atteint le pic maximum. Comme si mon corps ne pouvait pas en ressentir plus. Je ne suis plus qu'un feu ardent, un brasier, un torrent de lave. Je l'enserme de mes bras, empoigne ses fesses, lui montrant par mes gestes combien je veux le sentir en moi, là, maintenant, tout de suite. J'ai envie d'explorer son corps, de prendre mon temps mais c'est tout bonnement mission impossible.

- J'ai envie de toi, Alistair, supplié-je.
- Si tu savais comme moi aussi !

Sans attendre, il défait les boutons de mon pantalon, qui colle un peu contre mes cuisses, me griffe la peau, fait cambrer mes reins. Mes chaussettes et mes bottes volent et atterrissent avec un bruit sourd sur le sol. Je me relève, en culotte, enlève son jean, pendant qu'il se débarrasse de ses chaussures, le balance par-dessus sa tête. Alistair, en caleçon, éclairé par intermittence est la plus belle photographie que je n'ai jamais vue. Une image diaboliquement sensuelle, incroyablement érotique, outrageusement sexy.

- Putain, vite... quémanté-je. Alistair, viens... Viens en moi, s'il te plaît !

Alistair étouffe mes paroles dans un baiser, malmenant mes lèvres avec ses dents, me mordant, me léchant, et retourne s'amuser avec mes seins. La boule lovée au creux de mon ventre grossit. Puis, il se redresse et va farfouiller je ne sais où pendant que je me consume de désir pour lui, que je me languis de sa chaleur, de ses lèvres sur les miennes, de sa voix feutrée, de sa respiration saccadée. Dès qu'il se repositionne au-dessus de moi, j'attrape l'élastique de son boxer pour le lui retirer. Son sexe m'apparaît, bouillant. Alistair grogne, fait glisser ses doigts sur ma culotte encore humide de la pluie, pourtant, elle aurait pu déjà sécher, vu la température hallucinante de la pièce. Et de mon corps. Une fois ce petit bout de tissu enfin enlevé, pendant que je me tortille, j'entends un bruit de plastique qu'on déchire.

- Préservatif ? demandé-je, même si je connais déjà la réponse.
- Préservatif, confirme-t-il.
- Alors viens, ordonné-je, fébrile. Tout de suite.

Les lèvres d'Alistair s'emparent encore des miennes. Je gémiss, grogne, plante mes ongles dans son dos, l'attire contre moi, enfin, encore plus qu'il ne l'est déjà. Je sens son membre là, si près de mon ventre, si près de l'endroit où toutes mes pensées sont tournées. Avec une lenteur calculée, il fait glisser son sexe à l'entrée du mien.

- Allez... supplié-je encore.

Nouveau rire. Léger, sincère, enchanteur. Qui va directement attraper mon âme, cette fois. Puis, Alistair entre en moi. Doucement. Précautionneusement. Je souffle. Il grogne. J'inspire pour ne pas

mourir d'apnée. Il émet un râle. Ses mains attrapent les miennes, les relèvent et les posent au-dessus de ma tête. Je suis à sa merci. Entièrement à sa merci. Moi, la fille indépendante, totalement offerte à un inconnu, un presque inconnu, et j'aime ça. J'adore ça. Ça me semble si évident, si naturel, si... essentiel.

Un premier coup de reins me fait hoqueter, renverser la tête en arrière. Je ne vois pas grand-chose, mais je sens le regard d'Alistair qui accroche le mien. Je sens mon cœur palpiter et s'extraire de ma poitrine pour aller s'enrouler autour du sien. Un même corps, un même cœur. Voilà ce que nous sommes en cet instant précis. Une seule et même entité, enivrée de ce désir brut, sauvage, primaire. Et c'est parfait. Un deuxième coup de reins, plus prononcé, et je laisse échapper un cri. Puis, Alistair augmente sa cadence, la boule dans mon ventre s'épaissit, prend toute la place, me coupe la respiration, me submerge. Nos peaux moites qui se collent et se décollent, nos mains qui s'agrippent, nos souffles qui se mélangent, nos râles, nos cris qui résonnent. Plus d'espace, plus de temps, plus d'orage, plus de limites ou d'interrogations. Plus rien. Lui. Et moi. Nous. Et l'explosion. Tant attendue. Un orgasme puissant. Dévastateur. Libérateur. Le premier de ma vie aussi intense. Aussi bouleversant. Aussi marquant.

14. Douche froide (le mot est faible...)

C'est le son de la pluie, tapant contre une vitre et sur le toit, qui me réveille. La pièce est complètement plongée dans le noir. J'ai chaud, mais j'ai froid. J'ai chaud parce que le corps d'Alistair est collé contre le mien, nos jambes emmêlées, sa main entourant mes hanches mais j'ai froid car il doit faire moins de quinze degrés. La vue du torse d'Alistair déclenche une volée de papillons dans mon ventre. D'oiseaux, même. Similaires à ceux que j'ai découverts un peu plus tôt, qui dessinent des ombres sur sa peau. Je souris, même si je suis un peu perdue. J'ai fait l'amour avec Alistair. Ce n'était pas prévu. Et je ne sais pas si c'était judicieux. Partagée entre la joie de ce qu'il s'est passé entre nous, toutes les sensations délicieuses qui m'assaillent et réveillent mon corps, et la crainte de devoir en payer les conséquences (coucher avec le cascadeur du film dans lequel je suis payée pour travailler, pas certaine que ce soit bien vu...), je me dégage de son étreinte, étire mes muscles, baille. J'ignore l'heure, mais je me doute que nous sommes au milieu de la nuit. Mes mouvements réveillent Alistair, qui sursaute.

– Merde ! Il est quelle heure ?

Wow ! Je ne m'attendais pas à cette réaction. L'intonation de sa voix déclenche un système d'alarme dans mon corps.

Il regrette déjà...

N'attendant pas forcément de réponse de ma part, il cherche son téléphone à tâtons, le trouve, allume l'écran et se lève d'un bond, comme monté sur ressort.

– Bordel ! s'écrie-t-il. Amy, lève-toi, vite, il faut qu'on rentre !

Une fêlure se grave sur mon cœur. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais je n'aime pas ça. Pas tout à fait réveillée, je m'exécute. Je me dépêche de trouver mes vêtements éparpillés sur le sol, enfile mon pantalon trempé, réprimant une grimace. C'est carrément désagréable ! Idem avec mes chaussettes et mes chaussures. En revanche, le tee-shirt d'Alistair est un baume sur ma peau. Doux, parfumé de son odeur craquante, et surtout... sec ! Un pur bonheur ! Je cherche mon sac, me souviens qu'il est dans la loge d'Alistair, lui demande de m'éclairer pour aller le chercher. Sans un mot, uniquement le stress d'Alistair comme accompagnateur, nous parvenons jusqu'à sa loge et récupérons mon sac.

Le trajet dans son quatre-quatre, un énorme pick-up parfaitement bien décrit par les figurantes hier, se fait aussi dans le silence le plus total. Enfin, presque. Alistair roule vite et peste tout du long. Je me sens vraiment mal à l'aise. Presque coupable. De trop, ça, c'est une évidence. Oubliées les belles paroles d'hier soir, les beaux sentiments, l'orgasme démentiel. Là, il ne reste plus rien que la mauvaise humeur d'Alistair et le paysage sombre et froid de ce milieu de nuit. Même le ciel n'a pas

daigné éclairer son ciel d'étoiles, la pluie a tout avalé.

Devant ma cabane, Alistair se gare, et en me regardant à peine, balbutie quelques excuses.

– Désolé, je ne pensais pas m'endormir. Il faut absolument que je rentre.

– Pas de problèmes, dis-je en mentant. Merci de m'avoir ramenée. À demain.

Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. J'ai pris une longue douche, réprimant des larmes que je refuse de voir couler et la sensation oppressante au fond de ma gorge. Je ne m'attarde pas sur les mille questions que je me suis posées tout au long de cette longue – mais courte – nuit.

La journée a été hyper speed, heureusement. J'ai à peine aperçu Alistair, arrivé à cheval, seulement pour une prestation en fin d'après-midi. Alan m'a confié Chouchou, et étant donné que lui et le canasson sont amoureux, ce qui est carrément ingérable, j'ai été chargée de diriger les figurants loin de lui et de son maître.

Ce qui m'a tout à fait convenu...

J'ai essayé tant bien que mal d'ignorer l'épine dans mon cœur, les souvenirs de cette nuit étourdissante, le flot des interminables questions qui me harcèlent. Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ? Pourquoi Alistair a été aussi froid, après ? Et aussi pressé ? Regrette-t-il déjà ? Pire, y a-t-il quelqu'un dans sa vie, en réalité ? Je crois y être un peu parvenue. Jusqu'à cet instant.

– Amy, tu veux bien me déposer, s'il te plaît ? résonne une voix que je ne désirais pas entendre. C'est moi qui suis à pied, aujourd'hui.

La main sur la portière de ma Clio – gentiment ramenée par le mécano qui m'a d'ailleurs dit avoir trouvé deux clous dans les pneus, ce qui m'a semblé vraiment bizarre... – je stoppe mon geste. Prends le temps de me faire à l'idée qu'Alistair est là, juste derrière moi. Ravale la colère qui me brûle la gorge. L'envie de lui dire d'aller se faire voir.

– Mister Swing n'est pas disponible ? ironisé-je.

– Déjà parti, se contente-t-il de répondre.

– OK, acquiescé-je, sans le regarder.

En même temps, comment refuser ? Il m'a ramenée deux fois...

Alistair va prendre place sur le siège passager tout en me remerciant. Je me retiens de grogner, de lui demander pourquoi ce changement de comportement, hier soir. Enfin, ce matin. Cette nuit. Je démarre, concentrée comme jamais sur la route. Sa présence envahit tout l'habitacle. Ses jambes prennent tout l'espace devant le siège passager, son genou touchant presque le levier de vitesse, là où je laisse toujours ma main quand je conduis. Je la retire, de peur qu'un frôlement ne me fasse hurler de frustration. J'ai besoin de savoir ce que signifie ce qu'on a partagé, le temps de quelques heures.

De savoir où on en est, tous les deux. Ou, au moins, s'il y a un *tous les deux* ?

Pas que j'attende quelque chose de notre étreinte, non. Mais... bon, je n'en sais rien, en fait. Tout ce que je sais, c'est que je me sens vraiment mal.

Il m'indique le chemin, d'une voix calme et impassible. Comme si nous étions des potes et que je n'étais pas en attente d'une explication. Nous arrivons devant un immense ranch à l'américaine, avec un gros écriteau au-dessus d'un portail de fer forgé. *Daisy Dream*, écrit en épaisses lettres blanches. Je stoppe la voiture, attends qu'il descende, ouvre la fenêtre parce que je n'arrive toujours pas à respirer, que j'ai trop chaud, trop envie de pleurer, trop envie de m'énerver contre lui. Je sais qu'il le sent, tout ça, en plus. Il le sait, c'est évident. Juste avant qu'il ne sorte de la voiture, j'entends :

– Écoute, Amy, pour hier soir, c'était... commence-t-il d'une voix hésitante.

– Oublié, le coupé-je d'une voix – un peu trop – cassante.

– Un très bon moment, rectifie-t-il avec un petit sourire.

– Mais ça ne se reproduira pas, le devancé-je.

– Je ne sais pas pour toi, mais moi, je ne cherche pas une histoire sérieuse, balance-t-il comme si c'était évident.

– Parfait ! enchaîné-je d'une voix stridente, le cœur à mille à l'heure. Moi non plus !

Il sort de la voiture nonchalamment, en fait le tour, s'arrête devant ma vitre ouverte.

– C'est cool que l'on soit sur la même longueur d'onde, alors.

Cool, oui. Tout à fait. Je n'aurais pas dit mieux...

La main sur le bouton pour remonter la vitre, afin de le faire taire, de mettre un terme à cette discussion, je m'arrête. Dans mon champ de vision, une adorable petite fille d'environ 5 ans court dans notre direction, suivie par une dame d'un certain âge, essoufflée.

– Attends-moi, Catriona ! s'écrie-t-elle en souriant.

– Papa ! Papa ! crie la petite tornade blonde, en robe blanche à froufrous. Viens vite, Tonnerre va avoir son bébé !

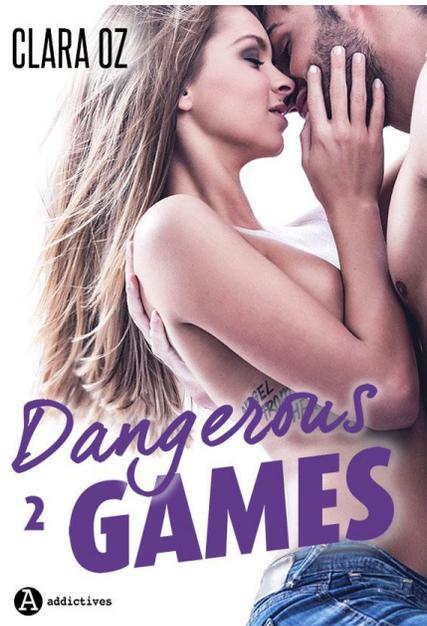
Papa ?!

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Dangerous Games - 2

Un tournage de série en Écosse, et la vie d'Amy bascule !
Gérer les acteurs, la météo et les imprévus, c'est son boulot. Mais elle n'avait pas envisagé Alistair !
Irrésistible, moqueur et charmeur, le cascadeur la trouble... Sauf qu'il est aussi absolument insupportable !
Alors, quand en plus le passé s'en mêle, rien ne va plus.
Entre secrets et passion, Amy n'est pas au bout de ses surprises !



Découvrez *Sexy Mistake* de Clara Oz

SEXY MISTAKE

Volume 1

ZCOM_001

1. Cœur brisé et liberté retrouvée

Jenny

– Vous voyez, Alexia et moi, c’est comme si... pshiiii ! lance Simon, l’œil nostalgique, la lèvre tremblante, sa main fourrageant dans ses cheveux blonds en bataille.

Sa détresse me peine, mais je dois avouer que j’admire ses talents d’imitateur. Oui, ce *pshiiii* ressemble farouchement à celui produit par un volcan en éruption. Un soir d’insomnie, juste après Le Fiasco (comme je nomme ma scandaleuse cérémonie de mariage), j’ai pleurniché devant un reportage sur *Geographic Channel*. Des tonnes et des tonnes de lave coulaient, à l’image de mon cœur qui saignait sans fin, à tel point que je me suis demandé si une hémorragie était possible. Et c’était ce même *pshiiii* ! Exactement le même ! Simon est doué. Et ça me peine qu’un garçon si doué soit si malheureux. Je meurs d’envie de balayer sa tristesse. Je le pourrais, et rapidement.

Surtout pas ! TAIS-TOI !

– Je comprends, murmuré-je doucement, en lui lançant un regard compatissant.

Il lève les yeux au ciel, soupire, baisse la tête, comme vaincu... avant de la relever dans un geste si brusque que j’entends deux os craquer.

Dieu des muscles, je t’en prie, n’ajoute pas un torticolis à son affliction !

– Non, c’est impossible, poursuit-il avec une grimace douloureuse, la voix brisée. PERSONNE ne peut saisir ce que nous avons, Alexia et moi. À chaque fois que nous nous retrouvons sous la couette, c’était si... pshaaaa !

Waouh ! Le pshaaaa est carrément plus efficace que le pshiiii !

– Nous deux, s’emballe-t-il, le visage écarlate, c’était comme un séisme, comme un tsunami, comme...

– Deux plaques tectoniques qui se rencontrent ? suggéré-je, contente de ma comparaison.

– Techniquement, pas vraiment, me reprend Simon en m’observant comme si j’étais une ignare finie. Quand deux plaques entrent en collision, il y a...

Il y a plein de trucs qui se passent, mais j’avoue que je décroche de son discours savant (quoique contredit par sa voix pâteuse et ses gestes incertains). Je n’ai jamais rien pigé à tous ces phénomènes et...

Malheur ! Il s’en aperçoit !

Il me dévisage d'un air sévère... puis déconfit... puis désespéré, avant de plonger le nez dans son quatrième whisky.

– Désolé... Je suis tellement confus de vous pourrir la soirée avec ça. Vous êtes si jolie, si gentille, si compréhensive. Regardez-vous avec cette petite robe noire qui souligne vos courbes à la perfection. Et moi, je ne cesse de parler de mon ex... Alexia... Vous savez que nous nous sommes rendus sur le Krakatoa ? Alexia en a pleuré de joie. C'est la seule fille au monde qui aimait les volcans autant que moi. Quelle était la probabilité que je rencontre mon âme sœur ? Et que je fasse tout foirer ? HEIN ?

Son corps est secoué d'un sanglot déchirant, et je me retiens de toutes mes forces de ne pas lui dire que la situation s'arrangera.

Ne le prends pas dans tes bras. Ne le rassure pas. Ce n'est pas ton rôle.

– Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi je l'ai quittée ? crie-t-il. Je ne suis qu'un âne ! Mon cœur n'est plus qu'une coulée de lave solidifiée. Sans elle, je n'ai plus le feu sacré. MERDE !

Je jette un coup d'œil discret autour de nous. Nous sommes juchés sur de hauts tabourets, près du comptoir ébène et laqué du Roof : là, à portée de main du ciel, on peut admirer New York tout entier, Manhattan en premier lieu. À cette heure-ci, l'ambiance est feutrée et le pauvre Simon dérange les clients qui sortent du bureau et souhaitent se détendre au son de la musique soul qui insuffle une atmosphère calme et sensuelle. Ici, tout respire l'harmonie : la vaste piscine et son eau parfaitement limpide, les confortables canapés en cuir noir et souple, légèrement tannés, les statues de Bouddha à chaque extrémité de la terrasse... Oui, Simon est bruyant. Il gêne. Et je ne veux pas ajouter de l'embarras à son malheur. Je lève donc le bras pour appeler la serveuse qui semble tout droit sortie des pages d'un magazine de mode. Postée à l'autre bout du comptoir, elle est en pleine préparation de cocktails, mais elle hoche la tête et je me détends.

– Respirez Simon, lancé-je d'une voix encourageante. Tout n'est peut-être pas perdu.

– Si, j'en suis sûr ! Elle ne voudra plus jamais de moi. JA-MAIS !

– Ne dites pas cela !

Et ne beuglez pas, par pitié !

OK, il faut qu'on se tire, et vite, avant d'être jetés à la porte. Vivement que la serveuse s'occupe de nous, que je règle et mette un terme à cette scène.

– Je devrais trouver son sosie, ou au moins une personne qui lui ressemble... marmonne Simon, alors que son nez commence à couler abondamment, au même rythme que ses yeux mouillés de larmes.

J'attrape un Kleenex dans mon sac et le lui tends. Il se mouche avec une telle ardeur qu'on dirait un hydravion lancé à pleine vitesse. Nos voisins, un couple copie conforme de George Clooney et de sa belle avocate (à moins que ce ne soit eux), nous adressent une moue écœurée. Je les défie du

regard.

Quoi ? Un homme a bien le droit de se vider le nez, tout de même !

Mais Simon a déjà fini, et il se redresse comme s'il avait eu une illumination :

– Vous ! dit-il en me dévisageant avec un espoir étrange. Vous n'aimez pas les volcans, par hasard ?

Oh non... C'est pas vrai ! Il a touché le fond !

Je secoue la tête, désolée, et hausse les épaules, alors que Simon lâche un gémissement déchirant.

– Je suis con. Et je suis un goujat avec vous. Vous demander si vous aimez les volcans pour vous transformer en pâle copie d'Alexia !

– Ce n'est rien, voyons ! le rassuré-je doucement.

– Heu... quand je dis pâle copie, se corrige-t-il, tout rouge, je ne veux pas vous vexer. Vous êtes très belle, avec votre petite coupe courte qui vous donne l'air d'une fée, et vos grands yeux bleus. Vous avez vraiment une peau parfaite, en plus... Merde, je suis TROP CON !

Je ne sais plus quoi répondre, mais la barmaid vient me tirer de ce mauvais pas, se matérialisant devant nous, poings posés sur les hanches, lèvres pincées.

– Pardon, mais je n'accepterai pas de vous servir, annonce-t-elle avec sévérité. Il me semble que ce monsieur a déjà trop bu et je ne peux pas vous permettre de troubler le calme de ce lieu.

– Je comprends, excusez-nous, nous nous en allons, dis-je d'un ton contrit en lui tendant deux billets.

– Je suis tellement désoléééééé ! s'exclame Simon dont la puissance sonore a encore augmenté.

La barmaid lève les yeux au ciel, empoche l'argent et s'éloigne alors que j'aide Simon à descendre de son tabouret. C'est périlleux, il manque de tomber et s'appuie de tout son poids sur moi. Je tiens bon, en évoquant la force et la ténacité du plus grand héros de tous les temps.

Rocky Balboa, donne-moi la force !

Couloir, ascenseur, marche laborieuse et... gagné ! Nous voilà au rez-de-chaussée, puis dehors, sur le trottoir, bousculés par les passants. J'hésite, Simon titube... Et je cède à mon inclination, même si j'outrepasse clairement mes fonctions :

– Voulez-vous que je vous appelle un taxi ? J'espère que vous ne conduisez pas dans cet état ?

– Non merci, répond-il, la mine sombre. Je vais rester là, immobile, seul parmi la foule, inconnu, cherchant son visage dans tous ceux que je croise...

– Ou rentrer chez vous, dormir pour vous requinquer et passer un coup de fil à votre ex dès la première heure pour lui faire la plus belle déclaration de sa vie ? suggéré-je en souriant.

– Et pourquoi pas ? rétorque-t-il après un moment d'hésitation, durant lequel une lueur d'espoir

illumine ses traits. Oui ! MAIS OUI ! Franchement, je crois que vous êtes la providence.

Peut-être pas, mais j'apprécie le compliment... au moins autant que l'instant où je réussis à le mettre dans un taxi.

– Vous êtes un ange que j'ai croisé par hasard et qui me montre la voie ! lance-t-il pour me saluer. Merci mon ange !

La dernière phrase est hurlée à travers la fenêtre, alors que le véhicule s'éloigne. Je ne peux m'empêcher de glousser. Moi, un ange ?

Et pourquoi pas ?

J'attrape aussitôt mon téléphone. Ce pauvre homme était désolé de m'avoir harcelée pendant une heure à propos de son ex mais s'il savait... J'en suis plus que ravie ! J'aime tellement lorsque ça se termine ainsi !

Happy end !

J'adore voir ceux des autres à défaut d'avoir eu le mien... Oh, je l'ai touché du doigt, au moment où je me suis fiancée avec Gus. Quoique... Étais-je vraiment heureuse ou cédaï-je seulement à la pression de folie de mes parents pour qui la vie n'en est pas une si on n'épouse pas un bon parti ?! Il se trouve que ce n'était pas le dentiste de mes rêves. Il m'a fait du charme, tel un paon de grande envergure... et s'est mué en vilain canard pervers juste après la cérémonie de mariage.

Culbuter une serveuse dans l'arrière-cuisine de la salle de réception ! Quand même ! Il aurait pu se contenir !

Quand je repense au fiasco qui a suivi ! *Le Fiasco*. La totalité des invités qui prend parti pour l'un, pour l'autre, et ces gens d'ordinaire si élégants qui ont fini par se lancer des verres (et même un plat d'écrevisses) au visage ! Heureusement que Lena, Isabella et Elly étaient là ! Et dire que ces vieilles copines de lycée, perdues de vue depuis longtemps et invitées par ma mère, sont devenues mes meilleures amies... Finalement, ce mariage catastrophique a été providentiel. Et puis, si Gus n'avait pas agi ainsi, notre union aurait tenu et nous aurions été un couple ennuyeux et terne. Alors qu'aujourd'hui, je suis peut-être seule, mais épanouie et libre.

Enfin... presque libre !

Chassant mon impatience et mon irritation en songeant à ce « presque », je décide de m'occuper de Simon et de son Alexia, mon couple volcanique du jour. Je déverrouille mon téléphone, puis compose le numéro pour annoncer la nouvelle tant attendue.

- Jenny Andrews à l'appareil. Comment allez-vous Alexia ?
- B... bien, balbutie une voix douce dans laquelle perce l'angoisse.
- J'ai rencontré Simon.

– Et ? Je vous en prie, dites-moi vite ! J’ai l’impression d’être un cratère prêt à exploser !

– Baissez le feu, tout va bien ! répliqué-je en riant. Vous manquez terriblement à Simon. Il n’a parlé que de vous. Il a trop bu, d’ailleurs, ce qui indiquait clairement son désespoir. Alexia, j’ai l’immense plaisir de vous annoncer qu’il regrette votre rupture et que vous devriez vous attendre à un coup de fil dès demain matin.

– Je n’y crois pas, je n’y crois pas, je n’y crois pas ! explose-t-elle. C’est VRAI ? VRAI de VRAI ?

– Je vous l’assure ! Vous aurez mon rapport dès ce soir par mail.

– Et vous ne lui avez rien dit, n’est-ce pas ?

– Absolument pas. Alexia, je suis votre conseillère et ce sont vos intérêts que je défends. Vous m’avez donné le nom du *rooftop* dans lequel il va souvent, je me suis assise à côté de lui au comptoir et nous avons parlé de tout et de rien. Enfin... seulement de vous.

– Merci, je vous suis tellement reconnaissante ! Vous m’avez fait tellement de bien. Votre patience, votre écoute, votre présence juste après cette horrible rupture... J’étais perdue et désespérée quand Simon m’a quittée et vous m’avez remise debout, Jenny !

– À cœurs perdus est là pour ça ! rétorqué-je, heureuse d’avoir rabiboché ces deux-là.

– Et c’est tellement formidable, ce que vous faites ! Au fait, je vous enverrai le dernier versement ce soir.

– Ne vous en faites pas pour cela.

Et c’est vrai. À cœurs perdus marche d’enfer. J’ai fondé cette société il y a quelques mois pour aider et conseiller les gens victimes de chagrins d’amour, afin qu’ils puissent s’exprimer, mais aussi savoir si leur relation a des chances de reprendre ou s’il faut au contraire qu’ils passent à autre chose. Il y a tellement de blessures d’amour à panser dans ce monde ! Tellement de gens qui ignorent s’ils peuvent refaire confiance en ceux qu’ils aiment. Je suis si fière de mon entreprise, d’être présente pour donner un coup de main à toutes ces personnes brisées, peinées, incertaines. Ce sentiment de leur permettre d’aller de l’avant ou de les aider à y voir clair me galvanise.

Mais ce qui te galvanisera moins, c’est la façon dont maman te trucidera si tu ne te pointes pas à l’heure !

La petite voix de la raison... a raison.

Heureuse de ce dénouement pour ma cliente, je raccroche après l’avoir chaleureusement saluée et m’active. Je sprinte jusqu’au métro, me jette dans celui qui est à deux doigts de partir (manquant de finir coupée en deux) et déboule comme une athlète de haut niveau dans mon quartier. Ce n’est que là que je ralentis et prête attention à ce qui m’entoure. Le vieux bonhomme du kiosque qui m’adresse un signe de la main. Des bruits de pas. L’épicier du numéro 10 qui analyse son étal de bananes, histoire de décider s’il balance les noircies ou tente de les revendre à petit prix. Des bruits de pas. L’immense vitrine H&M et ses couleurs vives. Des bruits de pas. Ce n’est qu’en passant devant le 24 que j’ai une vague impression, une sensation désagréable. Ces pas qui résonnent... ils suivent exactement le rythme des miens.

Le thriller dévoré hier soir te joue des tours, pauvre fille !

Mais je ne peux m'empêcher de me retourner. J'aperçois un jeune homme, casquette rouge vissée sur le crâne, juste derrière moi. Je stoppe net. Il me dépasse sans me prêter attention.

Pas de doute : je vire parano.

Peut-être que maman a raison d'affirmer que le célibat monte au cerveau.

Non, non, non ! Je poursuis résolument mon chemin et recroise Casquette Rouge tout au bout de l'allée, le nez levé vers la plaque dévoilant le nom de la rue. Il fouille sa poche et en sort un plan froissé.

Un simple touriste perdu et toi, tu le prends pour un harceleur de première ! Bravo !

Il faut dire que j'ai des circonstances atténuantes : il y a deux mois, une cliente mécontente m'a suivie et m'a jeté une tarte au citron-chantilly en plein visage (j'en avais même dans les narines). Depuis, je me méfie...

Je secoue la tête, oublie ce souvenir poisseux et sucré, pénètre dans mon immeuble puis longe l'étroit corridor aux murs crème, caressant au passage la fougère luxuriante que ma voisine, M^{me} Stevenson, a placée ici pour « oxygéner l'entrée et tenter d'attirer des libellules ». J'ouvre ensuite ma boîte aux lettres. Et je la vois. Elle est là. Juste là. La grande enveloppe brune. Celle que j'attends depuis des mois. Mon cœur s'accélère comme un lapin Duracell armé de piles neuves.

On y est ! ENFIN !

Je la déchire précipitamment et lis les premières lignes : « À l'attention de Madame Jenny Andrews. Vous pourrez trouver ci-joint les documents relatifs au divorce, signés par M. Gus Ferris. Merci de... ». Je lève le poing en l'air et ne peux m'empêcher de glousser de bonheur. C'est officiel. Je suis célibataire. Je ne suis plus *presque* libre ! Non ! Je suis *complètement* libre ! Encore plus que Kate Winslet qui hurle qu'elle vole en écartant les bras sur son *Titanic* de malheur, ou le mec de *Prison break* quand il s'enfuit incognito, ou le...

Merde ! Je n'ai plus d'idée, là !

Mais ça n'a aucune importance ! Car Je SUIS LIBRE !

2. Vocation inhabituelle et projets peinture

Jenny

Je pousse la porte de mon appartement, les documents du divorce serrés fort contre mon cœur. Ces derniers mois à les attendre m'ont paru plus longs que le règne de la reine Elizabeth.

Un an déjà !

Il faut dire que Gus n'y a pas mis du sien, en refusant de signer les papiers, ce que je trouve particulièrement gonflé, étant donné que c'est *lui* qui m'a trompée alors que j'étais toujours en robe blanche !

À peine ai-je pénétré dans l'immense pièce à vivre très lumineuse que Diego, mon chat, quitte le canapé à la vitesse de l'éclair et vient se frotter contre mes jambes en miaulant de contentement.

– Mais oui, je suis heureuse de te voir aussi ! lancé-je en me baissant pour le caresser.

Mon maine coon savoure notre petit câlin de retrouvailles puis recule pour effectuer un salto.

Diego est exceptionnel !

Quand je l'ai récupéré au refuge, on m'a raconté qu'il faisait partie d'un cirque. Malgré d'interminables heures de dressage, ses performances étaient si médiocres que ses maîtres l'ont abandonné sans état d'âme. « Vous comprenez, au lieu de sauter dans les cerceaux, il les griffe. Et il ne martyrise pas que les cerceaux, d'ailleurs ! Il a bondi sur les gradins et a mordu le nez d'une spectatrice » : voilà ce qu'a apparemment dit le dresseur exaspéré avant de se délester de sa boule de poils et de tourner les talons.

Ce mec était stupide. Diego est l'animal le plus intelligent, le plus doué, le plus intéressant et le plus beau du monde, malgré son léger embonpoint. Il exécute des saltos ! DES SALTOS ! Quand même !

– Et pour la peine, tu mérites une double ration de Sheba Royal, mon grand ! annoncé-je en me redressant pour me diriger vers la cuisine.

Je passe derrière le bar en pin et attrape sa pâtée dans le placard sous l'évier. Diego ronronne fortement et se frotte contre ma jambe quand je le sers.

Charmeur !

Je jette un œil à l'immense horloge rétro qui orne l'un des murs du salon, juste en face de mon

imposante bibliothèque garnie de romans de tous genres : il est vingt heures. Il ne me reste que trente minutes avant de rejoindre ma mère. Mais je m'accorde le loisir de m'asseoir quelques minutes sur le canapé. Je n'ai aucune envie d'aller au resto. À vrai dire, je préférerais cocooner ici. J'adore cet appartement que j'ai dégoté, acheté et retapé toute seule peu de temps après Le Fiasco. J'apprécie qu'il soit situé au cœur d'un quartier sans prétention, dans lequel on trouve encore de vraies épiceries. J'aime son parquet clair, brut, ses tapis couleur crème, très épais, jetés sur le sol, ses grandes baies vitrées sans rideaux, qui laissent entrer le soleil à flots. La cuisine est petite, mais Pizza Minute et Happy Chinoise étant mes meilleurs amis, ça ne me pose aucun problème. Et...

Et bouge-toi pour te préparer. Tu vas être en retard !

Je me lève en grognant et atteins ma chambre, épurée et lumineuse, à l'image du salon, puis ouvre mon dressing.

Robe ? Pantalon ?

Je tends résolument la main vers un jean. Rien de trop habillé, parce que je sais de quoi ma mère est capable et qu'il ne faut donc surtout pas que j'aie l'air séduisante. J'enfile mon Levi's le plus délavé et un top très simple, en soie noire, manches longues. Il couvre mon tatouage qui, je ne l'ignore pas, fait une drôle d'impression à ma mère. Dès qu'elle aperçoit ce colibri bleu, son regard change, devient lointain, triste...

On va éviter ça, ce soir !

Coup d'œil dans le miroir placé près de mon lit : pas de retouche maquillage. Je me contente d'ébouriffer ma coupe à la garçonne. Satisfaite de mon apparence, je me dirige vers la porte et attrape mes clefs. Diego lève le nez de son repas pour me lancer un regard accusateur.

– Désolée, mon grand. La reine mère m'a convoquée !

Pour toute réponse, il se tourne et me montre ses fesses. Vexé, le matou.

– Je me rachèterai, lui dis-je avant de filer.

Une demi-heure plus tard, me voilà devant Chez Fabien, le resto français que ma mère affectionne. Je suis en retard et entre donc sans attendre. Hervé, le majordome d'un âge vénérable qui m'offrait des sucettes en douce quand j'étais enfant, ouvre grand les bras.

– Bonsoir, ma petite Jenny !

Il pose ses mains sur mes épaules et me fait une bise 100 % *frenchy*. Je lui adresse un sourire chaleureux, je suis heureuse de le voir. Je l'ai toujours beaucoup aimé.

– Comment allez-vous, mon cher Hervé ?

– Moi ? Parfaitement bien ! Mais toi... Ça n'ira pas dans quelques minutes. Ta maman a

recommencé, répond-il, avec un air de conspirateur.

- Encore ? soupiré-je, agacée, même si je m’y étais préparée.
- Elle est têtue !
- Et je tiens d’elle ! Elle ne perd rien pour attendre ! m’exclamé-je farouchement.

Hervé rougit et se tord les mains :

- Pas de scandale, Jenny, n’est-ce pas ?
- Ne vous inquiétez pas, Hervé ! Jamais plus je ne bombarderai quelqu’un de petits pains.
- Je l’espère ! Elle est installée tout au fond, place habituelle, dans l’alcôve Fougère.
- Merci, dis-je avant de m’éloigner.

Je longe le bar en marbre, pénètre dans la salle à manger, me faufile entre les tables jusqu’au coin favori de ma mère et l’aperçois, aux côtés d’un homme d’une trentaine d’années : costume impeccable, chevelure brune abondante et coiffée au millimètre près, traits réguliers, yeux bleus à tomber à la renverse.

Maman fait dans le top model maintenant !

Elle varie les plaisirs. Normal. La dernière fois, le dîner avec l’entrepreneur geek milliardaire macho sur les bords n’a pas été un franc succès. C’est lui qui a fini bombardé de petits pains.

- Bonsoir, les salué-je en m’efforçant de me montrer aimable.

Ma mère m’adresse un grand sourire qui illumine son visage, juste avant de prendre une expression sévère, genre « *tu as intérêt à te tenir à carreaux* ». Ses yeux bleus, presque transparents, me vrillent, mais je ne suis pas le moins du monde impressionnée. Sous ses airs rigides, ma mère est douce et aimante, malgré son côté *très* envahissant et *très* irritant. L’homme se lève et me tend la main.

- Ma chérie ! dit ma mère d’un ton enjoué. Je me suis permis d’amener un invité. Brandon Sillow. Tu te souviens de Brandon Sillow, bien sûr ? Tu étais folle de lui quand tu étais petite. Tu lui avais fabriqué des cœurs en pâte à sel pour la Saint Valentin et...

– Et je les avais mangés, en croyant que c’était des gâteaux, complète ce dernier en me déshabillant du regard. Tu as bien grandi...

- Ah ! Brandon ! Oui, évidemment, répliqué-je, déjà agacée.

Je ne l’avais pas reconnu. Et il omet de raconter la suite : qu’il s’était moqué de mes créations auprès de tous nos petits copains !

Le coup de l’amoureux d’enfance. Bien tenté, maman. Ça change des hommes que tu profiles et sélectionnes sur ces sites de rencontre haut de gamme que je ne fréquenterais pour rien au monde. Mais ça ne marchera pas ! Il n’y aura pas de happy end à la sauce mariage !

Je serre la main de Brandon. Il la garde un peu trop longtemps dans la sienne... et...

Non ! Il me chatouille la paume avec son majeur. Si je me souviens bien de la signification de ce geste démodé, ça veut dire qu'il a envie de moi. Berk ! Quelle horreur, ce mec !

– Ta mère m'a dit que tu étais jolie, mais elle ne t'a pas rendu justice. Tu es magnifique !

Je le remercie, me détourne de lui (il a fait passer sa langue sur ses lèvres de manière tout à fait indécente), me dégage de sa poigne moite et me penche pour embrasser ma mère qui sent divinement bon. J'ai toujours aimé son parfum. Il est doux, enveloppant. Comme elle. En fait, j'adore ma mère. Si seulement elle comprenait que je n'ai pas besoin d'un homme pour être heureuse ! Mais elle est intenable...

À combien de rendez-vous arrangés en sommes-nous depuis Le Fiasco ? Dix ? Quinze ?

Vingt ! Au bas mot !

– J'ai pensé que vous auriez plein de choses à vous raconter... et plus si affinités ! s'exclame-t-elle avec un gloussement ravi. D'ailleurs, je ne resterai que pour le hors-d'œuvre. Je suis au régime, voyez-vous ! Je n'en peux plus de manger du surimi et je commence à en faire des cauchemars, mais je tiens bon !

– Allons Rayna ! Vous n'avez pas un gramme à perdre ! proteste Brandon.

Ma mère rosit de plaisir et je hoche la tête pour approuver. C'est vrai, elle est parfaite. De sa chevelure d'un blond très clair à sa paire d'escarpins Gucci, en passant par ses hanches particulièrement fines.

Si seulement elle me laissait tranquille !

– Rayna m'a raconté que tu es conseillère conjugale, en quelque sorte ? C'est fascinant, une femme aussi superbe que toi qui réussit si bien ! lance Brandon, alors que je sens son mollet frotter furieusement le mien.

OK. Il est temps que ça cesse. C'est déjà trop. Je refrène mon envie de lui balancer un coup de pied là où je pense, et me jette à l'eau.

Allez, hop ! On entre en scène !

– Merci. Oui, je suis conseillère. Enfin, j'étais. J'arrête tout, m'exclamé-je d'un ton grandiloquent, en reculant ma chaise afin d'échapper aux assauts de Monsieur-je-te-fais-du-pied-sous-la-table-ni-vu-ni-connu-même-s'il-y-a-ta-mère-à-côté.

– QUOI ? lâche cette dernière d'une voix aiguë.

– Je pensais que nous serions en tête-à-tête et je souhaitais te le dire ce soir...

– QUOI ? répète-t-elle, complètement affolée, tapotant nerveusement sa serviette de ses ongles manucurés.

– J'ai trouvé ma vocation, annoncé-je de manière solennelle. Ma vraie vocation. Voilà... J'entre dans les ordres. Je veux consacrer ma vie à Dieu.

Ma mère recrache la gorgée de gin qu'elle vient d'avaler. Brandon émet un hoquet, mais je poursuis sans faillir, le plus sérieusement du monde, alors que je n'ai qu'une envie : éclater de rire.

– Oui. J'ai saisi que l'échec de mon mariage avec Gus, mes errances depuis étaient liées à ça : je n'avais pas mis le doigt sur ma Voie, mon Chemin-avec-un-grand-C. J'ai rencontré sœur Marguerite dans le métro. Elle a illuminé ma vie, m'a ouvert l'esprit.

Les yeux de ma mère se rétrécissent. Son visage passe de la stupéfaction... à la méfiance... puis à l'exaspération.

Elle a compris...

– Tu n'as pas le droit de... proteste-t-elle en fronçant les sourcils si fort qu'elle doit en souffrir.

Brandon, sous le choc, nous regarde tour à tour.

– Je m'éclipse quelques minutes pour vous laisser en tête-à-tête, dit-il en se levant, blême.

Sûr que ça doit lui faire un drôle d'effet d'avoir tenté de tripoter une future religieuse !

Une fois qu'il est parti, ma mère se penche vers moi et m'attrape le bras. Elle est toute rouge. Une grosse, grosse veine bat sur son front. J'en suis presque contrite, mais après tout... elle l'a un peu cherché !

– ENCORE ? lâche-t-elle en me foudroyant du regard. Ça ne t'a pas suffi d'éconduire Andrew en lui jetant du pain comme à un vulgaire canard ?

– Il était macho, maman !

– Et John ? John était parfait ! Sur l'appli Tout feu, tout flamme, votre taux de compatibilité était de 98,8 %. Et tu lui as fait croire que tu étais allée en prison, que tu y avais rencontré l'amour de ta vie et que tu attendais sa sortie pour te marier.

– John ne me plaisait pas ! Il ressemblait à un hamster !

– Et Matthew ! Tu as prétendu être allergique à... lui ! À LUI ! Et maintenant, ça ! Tu n'as rien trouvé de mieux que de raconter que tu te fais bonne sœur ? Sérieusement ? Brandon est gentil, attentionné, PDG de Big NY Watch ! Tu te rends compte ?

– Je te promets que je me rends au couvent demain ! répliqué-je en riant.

– Ne me prends pas pour une imbécile ! explose-t-elle. Toi dans les ordres, c'est aussi probable que... que... moi déguisée en Teletubbies !

J'imagine le truc et je pouffe.

– Ce n'est PAS drôle ! Pourquoi tu me fais ça, Jenny ?

– Je te retourne la question !

– Je ne souhaite que ton bonheur, ma chérie. Je refuse que tu sois seule. Mon unique but est que tu réussisses ta vie, que tu sois choyée. Et j'avoue que je veux des petits-enfants !

Ses yeux deviennent humides. Malgré mon agacement, je ne peux m'empêcher d'avoir de la peine pour elle.

Ma petite maman qui ne me comprend pas mais qui m'aime tellement...

Je saisis sa main, la presse dans la mienne et m'adresse à elle d'un ton doux :

– Tu sais, ce n'est pas en cherchant à me caser avec n'importe qui que tu me rendras heureuse ! Et ce n'est pas nécessaire puisque je le suis déjà ! Et puis, je ne vis pas recluse ! J'ai mes copines, mon métier et Diego !

– Oui, d'accord. Tes amies en couple et ton chat obèse, ce n'est pas ce que j'appelle...

– Il n'est PAS obèse ! Il a le poil bouffant, nuance !

– Il n'est rien à côté de Brandon Sillow, le meilleur parti de New York !

Je lâche sa main et hausse les épaules :

– S'il est si parfait, alors prends-le pour amant !

Ma mère manque de s'étouffer.

– Moi ? Mon Dieu, Jenny ! Tu deviens de plus en plus...

– De plus en plus quoi, maman ? Indépendante ? Indifférente à vos attentes, à toi et papa ? À votre désir de faire de moi une parfaite petite épouse ?

Je lui souris pour atténuer la dureté de mes propos. Elle finit par me rendre mon sourire.

– J'aurais essayé ! murmure-t-elle en attrapant son verre pour en boire une gorgée. Et je n'ai pas dit mon dernier mot !

– Je n'en doute pas ! lancé-je avec un clin d'œil, avant de me lever. Je suis désolée, mais je ne peux pas rester et subir les assauts de Brandon. On mange ensemble dans la semaine, si tu veux ? Rien que nous deux ? J'ai plein de choses à te raconter : les papiers du divorce signés, ma cliente qui se remet avec son ex...

Elle acquiesce, pousse un soupir déchirant et finit par hocher la tête.

Échec et mat.

Je me faufile entre les tables et lorsque j'arrive devant le bar, je tombe sur Brandon.

– Tu t'en vas, Jenny ? demande-t-il, visiblement déçu.

J'acquiesce et me concentre pour avoir l'air d'une sainte.

– Oui. On m'appelle. *Il* m'appelle. Que Dieu te bénisse, cher ami du passé. Je prierai pour le salut de ton âme.

Je m'éloigne, mais avant de filer, je me retourne.

– Au fait, Brandon ?

– Quoi ?

– On ne fait plus du pied sous les tables. C'est complètement démodé depuis au moins 1999 !

Sur ce sage conseil, je m'éclipse et lorsque j'arrive dans la rue, je décide de rentrer à pied pour profiter de la douceur de cette soirée. Quand je pénètre dans le hall de mon immeuble, je suis accueillie par M^{me} Stevenson, ma chère voisine et confidente.

– Bonsoir, ma canette en sucre ! s'exclame-t-elle avec emphase en s'approchant de moi pour me serrer dans ses bras.

Son parfum de patchouli m'envahit et je savoure son étreinte. J'adore M^{me} Stevenson, ses 89 ans, sa modernité, son féminisme, ses cheveux vert pétard, ses salopettes et ses Stan Smith.

– Qu'est-ce que vous faites, avec ces pots de peinture ? demandé-je, intriguée.

– Je rénove mon salon. En jaune poussin ! J'ai tellement envie d'énergie. Cette couleur, c'est bon pour les chakras ! répond-elle avant de se baisser pour saisir ses deux énormes pots.

Je les lui prends des mains pour l'accompagner jusqu'à sa porte.

– Vous ne devriez pas...

Elle s'arrête net et se retourne avec une vivacité stupéfiante.

– Je ne devrais pas quoi ? Repeindre à mon âge parce que je pourrais claquer d'une minute à l'autre ? Allons...

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Vous ne devriez pas le faire seule. Vos plafonds sont hauts et...

– Ça ne me fait pas peur ! J'ai de l'équilibre. Dois-je te rappeler que j'étais championne de patinage artistique ? Tiens, d'ailleurs, est-ce que je t'ai montré ma collection de patins ?

– Oui, elle est très belle, lancé-je d'un ton admiratif, déterminée à la faire changer d'avis.

Elle cherche ses clés dans son grand sac tressé et les extirpe au bout de quelques minutes. Je pose ma main sur son bras si fragile et lui dis d'une voix qui ne souffre pas la contradiction :

– Je viendrai vous aider. Je me charge des hauteurs, vous des plinthes et de la partie inférieure des murs, ça vous va ? Et puis, j'en ai besoin...

Je laisse planer ma phrase, pour que mon argument ait plus de poids.

– Comment ça ? demande-t-elle en ouvrant la porte.

– Gus continue à m'envoyer de grandes déclarations par texto.

– Quelle buse, cet homme-là ! s'exclame M^{me} Stevenson en lançant ses clés sur la console

encombrée dans le petit couloir qui précède son salon.

– Je ne vous le fais pas dire ! Le dernier en date ? « *Vivre sans toi, c'est comme une carie : noir et triste.* »

– Mais c'est qu'il devient poète avec le temps ! commente-t-elle en riant.

– Le Poète-Dentiste ! Comme si j'avais envie de ça ! Enfin, au moins, il a signé les papiers du divorce ! Mais ma mère tente toujours de me refourguer des prétendants et... j'ai besoin de me défouler, madame Stevenson. La peinture, ça défoule. S'il vous plaît, laissez-moi colorer vos murs en jaune poussin !

Je prends une mine implorante. M^{me} Stevenson, qui déteste se faire aider, me fixe un moment avant qu'un sourire étire ses lèvres.

Elle cède, elle cède...

– D'accord. Mais j'en ferai plus que toi !

– Vendu ! m'écrié-je en lui tendant le poing pour notre *check* habituel. Bon, je vous laisse, je suis crevée !

– Repose-toi bien, jeune fille.

Je fais volte-face, mais au moment de sortir, M^{me} Stevenson me rappelle :

– Au fait Jenny ! Si tu veux que j'aie cassé le genou de ce Gus, tu me le dis. Mes patins ont encore de très belles lames. Et ça, dans une articulation, ça peut causer des dégâts irréversibles.

Je me retourne et l'observe.

Elle est sérieuse.

J'éclate de rire et secoue la tête.

– Je ne crois pas que ce sera nécessaire, madame Stevenson, mais merci pour votre offre généreuse !

– De rien, mon chou à la chantilly, rétorque-t-elle en plantant ses poings sur ses hanches.

Ça, c'est une femme, une vraie ! Quand j'aurai 89 ans, j'espère ressembler à M^{me} Stevenson !

3. Fluo-cocktails et effeuillage coquin...

Jenny

Vendredi soir

En retard, en retard...

Complètement essoufflée, j'arrive devant le Starlight pink. C'est Lena qui a tout orchestré pour ce soir, mais elle nous a donné le programme, à Elly et moi : ça s'annonce mouvementé, délirant... et ça commence juste ici.

Et dire que nous fêtons l'enterrement de vie de jeune fille d'Isabella !

Un sourire étire mes lèvres et mon cœur s'accélère : je suis tellement ravie que Le Fiasco ait donné naissance à de belles histoires d'amour : Xander et Isabella... Ashton et Elly... Sans oublier Oz et Lena !

Ma mère, qui avait planifié mon mariage à Las Vegas jusque dans le moindre détail, avait convié absolument toutes les personnes que je connaissais, depuis l'école primaire. Elle avait donc invité Elly, Lena et Isabella, que je n'avais pas revues depuis le collège. Et le hasard a voulu que, sans le savoir, je me prépare à épouser l'ex d'Elly... Pour oublier cela, la veille du mariage, les filles ont écumé les bars de la ville en compagnie de trois hommes rencontrés par hasard : Ashton, Oz et Xander, frères et amis. Dans les vapeurs de l'alcool, Elly et Ashton se sont mariés. C'est un prêtre déguisé en Elvis qui a célébré leur union... Et si le lendemain, ils ont regretté leur monumentale connerie, ils sont finalement tombés amoureux et forment un couple épanoui et complice. L'explosive Lena a succombé aux charmes d'Oz il y a quelques mois : leur vie à deux est une succession de chamailleries et de réconciliations torrides. Enfin, Isabella, la plus douce et la plus discrète de toutes, se marie ce week-end avec le sage Xander... Je suis si heureuse pour elles !

Mais tu ne les envies pas !

Oh non, être en couple ne me fait pas rêver, pour le moment ! Fraîchement divorcée, je suis bien décidée à en profiter !

Et ça commence maintenant ! Je pousse la porte du bar et découvre les filles installées à une grande table en forme de cœur, surélevée et au centre de la salle.

Discrétion absolue ! Du Lena tout craché !

De nombreux verres contenant d'étranges liquides fluorescents sont posés devant elles. Lena, Elly et Isabella sont en train de rire et ne s'aperçoivent pas tout de suite de mon arrivée. Je prends donc un

instant pour observer ces vagues connaissances devenues mes amies les plus proches. Isabella, la reine de la soirée, est superbe : elle porte une robe très fluide, crème, qui dénude ses épaules graciles. Sa chevelure blonde est ramenée sur le haut de son crâne en un épais chignon. Elle rit discrètement, sa main fine devant sa bouche, mais c'est évident : elle resplendit de bonheur. Elly rejette sa tête en arrière en pouffant : ses boucles brunes et folles tourbillonnent autour de son visage au charme incroyable. Plus petite qu'Isabella, elle est tout aussi irrésistible. Lena est celle dont le rire puissant résonne dans le bar. Elle attire tous les regards, avec ses mèches rousses et sa robe rouge très courte, qui épouse chaque courbe de son corps parfait.

Je m'approche en souriant et c'est elle qui me remarque la première. Aussitôt, elle se lève et bondit vers moi pour m'enlacer. Elle sent la vanille... et l'alcool ! D'ailleurs, quand elle se tourne en saisissant ma main pour me mener à la table, elle vacille un peu sur ses talons vertigineux.

Lena, sa fougue, sa beauté, son énergie communicative !

C'est avec enthousiasme que je salue les filles :

- Je suis en retard, je sais, mais bien là, maintenant, et prête pour...
- Une nuit de folie ! complètent-elles en chœur.

Nous éclatons de rire et je les embrasse avant de m'asseoir.

- C'est quoi, ces trucs ? demandé-je en tendant le doigt vers les liquides fluo. Du formol ?
- Des fluo-cocktails ! Conçus par votre fidèle amie ! rétorque Lena en bombant fièrement la poitrine. Goûte ! C'est délicieux ! Et toi aussi, Elly ! Tu n'en as toujours pas pris !
- Heu... je vais éviter et me réserver pour la suite ! lance cette dernière, d'un air prudent.

J'échange un regard avec Isabella. Elle hoche la tête :

- Tu peux tester, Jenny ! Je valide ! C'est super bon, même si je n'ai aucune idée de ce que je bois !
- Alors, c'est parti ! conclus-je en attrapant un cocktail bleu phosphorescent.

De la framboise, du rhum, de la cannelle et... plein de trucs que je n'identifie pas. Mais c'est bon ! Délicieux, même !

- Bravo, Lena ! m'écrié-je après avoir bu quelques gorgées.

Elle esquisse une petite révérence, le regard fier, puis frappe dans ses mains et se hisse sur la banquette. Debout sur les coussins molletonnés, elle titube un peu, mais finit par prendre appui sur le dossier pour contempler la salle.

- Hey ! Tout le monde ! Ce soir, c'est l'enterrement de vie de jeune fille de ma grande amie Isabella ! Un tonnerre d'applaudissements pour elle !

Tous les clients, femmes et hommes, pendus aux lèvres de Lena, s'exécutent avec un enthousiasme délirant. Lena est soigneuse dans un zoo, mais elle pourrait aussi bien se reconverter en gourou.

Le monde entier la suivrait !

Alors qu'elle se met à danser au son de la musique qui reprend de plus belle, je me penche vers Isabella :

- Alors ? Comment tu te sens ? Heureuse ? Stressée ?
- Gênée, surtout ! rétorque Isabella en pointant du doigt Lena.

J'étire mon bras et attrape son mollet pour la faire chuter. Elle atterrit lourdement à mes côtés et me tire la langue.

– Jenny chérie ! Je suis contente de te voir ! Je t'ai dit que j'étais contente de te voir ?

– Lena est bien partie ! lance Elly, dont le regard bleu azur pétille. Elle doit en être à son cinquième cocktail !

– Je bois pour célébrer cette soirée, s'écrie Lena après avoir déposé un baiser sur la joue d'Isabella. Pour le mariage de demain, et aussi pour oublier Oz, qui m'a carrément horripilée ce matin !

– Vous vous êtes encore disputés ? demande Elly en pouffant.

– Oui, confirme Lena, alors qu'un éclair de colère passe sur son beau visage. Et cette fois, je ne lui pardonnerai pas avant...

– Cette nuit, au moment de vos retrouvailles torrides sous la couette, l'interromps-je en levant les yeux au ciel.

Lena fronce farouchement les sourcils, prête à me contredire, mais finalement, ses traits s'éclairent :

– Tu as raison !

– Vous fonctionnez comme ça ! commente Isabella d'un ton calme. Vous êtes un couple passionnel !

– Comment vous vous débrouillez, vous ? demande Lena, consternée. Toi, Elly, avec Ashton et toi, Isabella, avec Xander ? Vous êtes si harmonieux, si posés !

– Oh, ça arrive qu'Ashton et moi, nous nous disputons, réplique Elly en haussant les épaules. On a eu de belles prises de tête !

– Je me souviens ! répond Isabella en gloussant. Par exemple, de celle qui t'a fait quitter l'école dans laquelle tu enseignais et filer droit en Écosse chez tes parents !

Nous éclatons de rire.

– Ah, oui ! Cette fois-là, c'était épique ! confirme Elly dont le visage reflète la nostalgie.

– Moi et Xander, nous nous disputons rarement, dit Isabella d'un ton rêveur.

– Normal, ton mec est un développeur informatique ! C'est un geek ! Les geeks sont une espèce calme. Toi, tu es prof de fitness, tu évacues tes tensions au sport. Alliance idéale ! conclut Lena d'une

voix un peu pâteuse.

– C’est certain que Xander et toi, vous n’aurez jamais besoin de mes services de conseillère en chagrin d’amour ! Vous êtes si parfaits, tous les deux.

– Oh merci... Il est si beau, si doux, si... murmure Isabella dont les joues rosissent.

Lena lève les yeux au ciel.

– L’amour transforme les gens en benêts ! se moque-t-elle pendant qu’Isabella lui tire la langue.

– Et toi, Jenny ? Tu en es où ? Ta mère tente encore de te fiancer ? demande Elly en se tournant vers moi.

– Bien sûr ! lancé-je avec agacement. Elle a essayé pas plus tard qu’hier !

– Et quel a été ton baratin cette fois ?

– Que j’entraais dans les ordres ! rétorqué-je du tac au tac.

Les filles éclatent de rire avant de me féliciter pour mon imagination débordante.

– Et j’ai reçu une bonne nouvelle, poursuis-je. J’ai les papiers du divorce signés par Gus !

Elles se mettent toutes les trois à crier de joie en même temps, à la manière des Sioux ayant enfin réussi à scalper leur pire ennemi, et je me joins à elles.

Une fois que nous retrouvons notre calme, Lena prend la parole :

– Allez, les filles, finissez-moi ces fluo-cocktails, car le programme est chargé : nous filons au Five Inks, puis au Bullet et dans un tas d’autres bars. Prépare-toi, Isabella. Des défis t’attendent toute la soirée !

Isabella et Elly semblent légèrement effrayées, mais j’échange un regard complice avec Lena : moi, je suis prête, et jusqu’au bout de la nuit s’il le faut !

Quelques heures plus tard, me voilà agrippée à une barre de *pole dance*, au Blueberry, une boîte au centre de Manhattan. OK, j’ai trop bu, mais je m’en sors admirablement : le cours que je suis chaque semaine avec Lena porte ses fruits. Celle-ci, juste à côté, a les jambes en l’air et exécute des enchaînements savants et hyper sensuels. Deux mecs bavent littéralement devant elle, mais lorsqu’elle finit, elle ne leur accorde pas une seconde d’attention. Nous rejoignons Elly et Isabella qui se sont écartées de la foule pour s’asseoir en terrasse, à côté d’une immense piscine turquoise, sous un cocotier.

– Alors, les filles ? Vous ne dansez pas ? demandé-je en m’installant à leur côté.

– Non, on regarde la vidéo qu’Ashton et Oz nous ont envoyée, avoue Isabella, avec des trémolos dans la voix.

– C’est très mignon, lance Elly, d’un ton attendri, avant de me tendre son smartphone.

Lena et moi nous penchons au-dessus de l’écran pour voir Xander, passablement éméché. Incroyable ! Lui, si réservé, se trouve derrière un micro. Jamais Xander, sobre, ne ferait ça !

Génial !

Je monte le son et Lena et moi profitons du spectacle : « Cette chanson est pour mon Isabella, que j'épouse demain. Je suis tellement chanceux d'avoir une telle femme dans ma vie ! Isabella, mon amour, c'est pour toi ! » Et, alors qu'il entonne « *Only you* » de façon absolument affreuse, la caméra pivote et nous voyons les visages d'Ashton et Oz, hilares, qui se coupent la parole. « On vous aime les filles ! Vous nous manquez ! Ne t'inquiète pas Isabella, on gère, on gère ! » La vidéo se termine brusquement sur leurs éclats de rire. Je lève le nez vers Isabella, qui sourit béatement. D'un mouvement vif, elle quitte la banquette et l'air décidé, se tourne vers nous :

– Je crois que je vais retrouver mon fiancé.

Lena se dresse et lui barre le passage avec détermination.

– HORS DE QUESTION ! proteste-t-elle avec véhémence. Il s'agit de ton enterrement de vie de jeune fille ! Tu es prise en otage, tu restes avec nous !

– Mais il me manque ! supplie Isabella en joignant les mains devant elle dans un geste de prière. Je lui manque ! Et...

– Et rien du tout ! la contredit Lena, inflexible. Il te passe la bague au doigt demain et tu le verras à ce moment-là. Nous, on est occupées. D'ailleurs, il est temps de s'attaquer au défi numéro 3. Il fera drôlement plaisir à Xander, si tu veux mon avis !

– Tu as raison. Je suis avec vous, je dois en profiter ! s'exclame Isabella, intriguée et enthousiaste.

– Qu'est-ce qui nous attend, après le lancer de fléchettes collantes sur un homme torse nu et la course de Caddies de luxe sur Regard Street ? chuchote Elly à mon oreille alors que Lena nous entraîne à l'intérieur, puis vers un immense ascenseur doré menant à l'espace VIP et aux chambres luxueuses du premier étage.

J'adresse un clin d'œil à Lena. Elle m'a tenue au courant de ce qui nous attend, et je trépigne d'impatience. Elly semble méfiante, mais Isabella est sensible à l'argument Xander et en deux temps, trois mouvements, nous voilà devant une porte rouge. Lena extirpe une carte de son sac et la glisse sur le lecteur.

Nous pénétrons alors dans une suite absolument délicieuse, avec sa décoration épurée et moderne, prune et noir. Une jeune femme châtain clair, vêtue d'une robe irisée très sexy, nous salue dès que nous entrons.

– Bienvenue les filles ! s'exclame-t-elle avec un fort accent français. Je suis Sandra, ex-danseuse de French cancan. Qui est Isabella ?

Cette dernière, paralysée par la timidité, ne bouge pas et je la pousse vers Sandra en gloussant.

– C'est elle ! lancé-je joyeusement.

Isabella se retourne et me foudroie du regard, ce qui me fait pouffer.

– Enchantée, Isabella et félicitations, dit Sandra. Je suis le professeur de *pole dance* de Jenny et Lena, mais ce soir, je vais t'enseigner tout autre chose. L'art de l'effeuillage ! Ton époux ne s'en remettra pas, crois-moi !

– Je peux essayer moi aussi ? demande Elly avec une précipitation jubilatoire.

– Bien sûr ! Vous suivrez toutes le cours ! acquiesce Sandra.

Isabella pâlit, rosit, rougit et hoche finalement la tête.

Et une heure plus tard, je constate avec plaisir qu'elle, qui est si timide, s'en sort mieux que nous toutes réunies. Moi, je m'emmêle les pinceaux et j'ai la grâce d'un éléphant quand j'ôte mon soutien-gorge. Elly a chuté en enlevant ses escarpins (dont l'un a rebondi sur ma jambe en me l'écorchant royalement). Quant à Lena, elle titube tellement qu'elle a du mal à tenir debout.

Mais Isabella !

Isabella enlève ses vêtements avec une délicatesse et une sensualité qui nous laisse admiratives. Et c'est avec un enthousiasme délirant que nous applaudissons notre chère amie. Notre Isabella qui se mariera demain avec l'homme de sa vie !

4. Décalage horaire et divine apparition

Blaine

Ces trucs vitaminés, c'est vraiment de l'arnaque pure et simple. On te promet une forme olympique et...

Et je suis une loque. Je termine mon créneau dans une place minuscule, mon SUV tamponnant joyeusement la voiture de derrière, éteins le contact, pousse un soupir et me frotte les yeux. J'ai beau être habitué depuis un bail au décalage horaire – quand j'étais dans l'armée, je passais mon temps en déplacement à l'étranger —, je ne m'y fais pas, même si aujourd'hui, mon job est bien plus tranquille. Enfin, je dis tranquille... Il faut composer avec des clients parfois spéciaux, et ces derniers mois en Europe ont été éprouvants !

Mais ça y est, cette mission est terminée, et je suis de retour à New York ! Et surtout, auprès d'Ashton, mon frère, que je distingue au loin sur le parvis de l'église.

Mon frère...

Ça me semble à la fois étrange et naturel de l'appeler ainsi. Il faut dire que notre père m'a mis au courant de son existence il y a un an seulement, alors qu'il était gravement malade et avait besoin d'un don de moelle osseuse de toute urgence. Malheureusement, je n'étais pas compatible, et c'est là qu'il m'a avoué le truc. Quand je pense que j'ai osé me pointer chez Ashton pour lui demander d'aider notre père... Ce père qui a été formidable avec moi, mais qui ne s'est jamais occupé d'Ashton, son fils aîné, né d'un précédent mariage. Ce père qui s'est barré sans se retourner pour fonder un autre foyer à des kilomètres et des kilomètres. Ashton n'a pas eu de chance. Sa mère est morte quand il était très jeune. Heureusement qu'à ce moment-là, les Parker, parents d'Oz et de Xander, les meilleurs amis d'Ashton, l'ont gardé avec eux et considéré comme un membre de la famille.

Je comprends qu'Ashton ait mal pris ma visite, au départ. J'ai eu du bol que la douce Elly soit là pour arrondir les angles. Et au final, il m'a épaté en acceptant, malgré sa rancœur, de faire les tests et de sauver notre père. Nous nous sommes rapprochés et sommes devenus tellement complices que c'est tout naturellement qu'à la fin de ma carrière militaire, je suis venu m'installer à New York. C'est ainsi que j'ai connu tous les autres : Isabella, Xander, Oz, Lena, les Parker... et bien sûr, Lady, le fameux chat persan d'Ashton.

D'ailleurs, plus je m'approche et plus je distingue quelques poils de la petite bête capricieuse sur la veste d'Ashton... Je retiens un fou rire, lui tape sur l'épaule et il se retourne brusquement. Quand il me fait face, ses fossettes se creusent et un immense sourire éclaire son visage. Ses yeux verts pétillent. Mon frère est un homme heureux ! Et super élégant ! Rasé de près, costume noir impeccable,

il en impose.

– Mon frère ! s'exclame-t-il avant de me donner une bourrade affectueuse. Content que tu n'aies pas eu d'imprévus ! Je te prévient, hors de question pour toi d'accepter une mission de dernière minute. Tu as dit que tu restais sur New York pour un moment. J'ai programmé une tonne de trucs !

– Il avait hâte que tu rentres ! lance Elly qui nous a rejoints et m'étreint brièvement. Et moi aussi ! Je suis ravie que tu sois avec nous, Blaine.

– Vous m'avez manqué, répliqué-je d'un ton bourru, un peu gêné de me montrer si démonstratif.

– Et à Lady, tu n'imagines pas ! s'exclame Elly en jetant des regards moqueurs à Ashton. Elle n'a pas arrêté de miauler et de gratter la porte en ton absence, comme si elle attendait que tu nous rendes visite et que tu joues avec elle ! Pas vrai, Ash ? Je crois que ton fidèle animal de compagnie préfère ton frère à toi !

Ashton lève les yeux au ciel et je m'esclaffe, comme à chaque fois que quelqu'un le taquine à propos de l'amour inconditionnel qu'il porte à son matou. Mais avant qu'il ne puisse répliquer, les parents de Xander et d'Oz s'approchent. Pendant que je les salue, Elly embrasse Ashton et s'excuse auprès de nous :

– Je file rejoindre Isabella. Quand elle descendra l'allée, vous n'en reviendrez pas : elle est tout bonnement parfaite ! Elle ressemble à un ange !

– Je n'en doute pas. Elle...

Mais je ne peux terminer ma phrase. Une main lourde s'abat sur mon épaule.

– Mon pote ! s'exclame Oz en tapotant mon dos. Content de te revoir !

Je me retourne et salue Oz, qui a l'air en pleine forme. Ses cheveux sont plus en bataille que jamais, son sourire et ses yeux bleus toujours aussi francs. Je me souviens l'avoir entendu jurer qu'on ne le forcerait pas à mettre un costume, même pour le mariage de son frère, mais il a sûrement cédé aux arguments de Lena. Vêtu d'un smoking gris souris, j'ai du mal à le reconnaître, lui qui affectionne d'habitude les jeans et les tee-shirts tout simples !

– Mate-moi un peu Xander ! On dirait qu'il a bouffé une fourchette tellement il se tient droit. À mon avis, il est stressé ! Et je le comprends ! Se faire passer la corde au cou, comme ça...

– En tout cas, c'est sûr que ça ne t'arrivera pas, à toi ! l'interrompt une voix féminine reconnaissable entre mille : celle de Lena.

Alors que j'étouffe un rire, Oz se met à bafouiller et pivote lentement vers elle : elle le fusille du regard, les poings sur les hanches. Elle s'apprête à lâcher une parole venimeuse, mais se tourne soudain vers moi, m'adresse un sourire affable et saisit ma main pour la presser dans la sienne quelques instants :

– Coucou, Blaine ! me salue-t-elle avec douceur, même si ses yeux lancent des éclairs. Tu as fait bon voyage ? Je suis contente que tu aies pu venir !

J'ai à peine le temps de répondre qu'elle fait à nouveau face à Oz en grimaçant.

Docteur Jekyll et Mister Hyde, version sexy.

C'est en riant franchement que je les laisse se disputer et que je m'avance vers Xander.

C'est vrai qu'il est blanc comme un linge...

Mais il reste au top de l'élégance. Son costume bleu roi est parfaitement coupé et met en valeur sa silhouette longiligne. Il a les cheveux blonds, comme Oz, mais au contraire de son frère, il les a coiffés avec soin.

Quand ses yeux noirs se posent sur moi, j'y décèle une angoisse profonde.

– Comment ça va, mon vieux ? lui dis-je avec enthousiasme. C'est le plus beau jour de ta vie, hein ?

– Oui... enfin, si elle vient ! bredouille-t-il en se passant la main sur son front moite.

– Mais pourquoi ce ne serait pas le cas ? répliqué-je d'une voix réconfortante. Isabella t'aime de tout son cœur ! Ça ne fait aucun doute !

– Mais si elle réalise que je ne suis qu'un informaticien... et qu'elle ne veut pas m'épouser. Franchement, il y a plus sexy que moi, surtout pour une fille aussi belle et brillante qu'elle !

Touché par son manque d'assurance, je lui attrape le bras, plante mon regard dans le sien et décide de dédramatiser.

– Écoute-moi Xander, tu es parfait. Sans déconner, si j'étais une femme ou gay, je te jure que je succomberais à tes charmes ! Vite fait, bien fait, et pour la vie !

Il émet un rire timide et ses traits délicats se détendent.

Cool, ça marche !

Du coin de l'œil, j'aperçois Ashton et Oz qui se sont rapprochés et je continue sur ma lancée :

– Regarde, tu es carrément plus grand que ce nain d'Ashton et bien plus intelligent que cet imbécile d'Oz ! lâché-je d'un ton réjoui.

Ces derniers font mine de me tomber dessus et de me bourrer de coups de poing, et Xander éclate de rire. Quand il reprend son sérieux, il semble plus calme. OK, c'est gagné. Et lorsqu'il hoche la tête dans ma direction d'un air reconnaissant avant de se détourner pour entrer dans l'église, je pousse un soupir satisfait.

– Bien joué ! me félicite Ashton. Même si je ne suis PAS petit.

– Ouais ! Mission réussie ! renchérit Oz. Même si tu me paieras le fait de m'avoir traité de débile !

– Je demanderai à Lena lequel de nous deux a raison ! répliqué-je avec un clin d’œil.

– Surtout pas ! lance Oz. Ne cherchons pas la Bête Féroce qui vit en elle ! Déjà qu’elle est partie rejoindre Isabella un peu vexée après ma gaffe...

Nous éclatons de rire et pénétrons dans l’église.

Je me sens un peu con de ne pas avoir de cavalière à retrouver après la cérémonie, mais il faut dire qu’entre mes missions et mes obligations personnelles très rigides, je n’ai pas le temps d’avoir une relation suivie. Les filles que je rencontre ne sont que des histoires d’une nuit et c’est amplement suffisant.

C’est ça, essaie de t’en convaincre !

– Notre Xander est l’élégance incarnée ! remarque Oz avec une admiration sincère, me tirant de mon petit combat avec mon irritante voix intérieure.

Il a cessé de se moquer et semble particulièrement ému. Nous nous asseyons côte à côte et j’observe Xander.

– Je valide, murmuré-je.

Tout ici est classe, de toute façon ! La profusion de fleurs turquoise, les voûtes travaillées de l’église, ses plafonds très hauts, son immensité. Il fallait bien ça pour accueillir toute cette foule ! Les bancs se sont remplis en une fraction de seconde et un brouhaha joyeux envahit les lieux.

– La mariée va bientôt arriver. J’espère que Lena sera calmée. Une demoiselle d’honneur au regard de tueuse, il y a mieux ! murmure Oz qui prend soudain un air rêveur. Quoique... Elle est trop sexy quand elle est furax.

– Et c’est sûr qu’avec toi, elle l’est souvent ! le taquine Ashton en lui donnant un coup de coude.

– Les voilà ! les interromps-je.

Le silence se fait. Une musique très douce, aux couleurs du jazz, retentit. Isabella pénètre dans l’église au bras de son père et la foule pousse des « ho » et des « ha » d’admiration.

C’est vrai que cette fille est superbe, avec sa robe crème qui souligne sa silhouette longiligne...

Ashton et Oz tendent le cou et soupirent.

Vrai aussi qu’Elly et Lena sont canon.

Mais... Mais je n’y accorde aucune attention.

Aucune, sérieux.

Le cœur battant la chamade, ma respiration s’accélérait, comme un gros débile d’adolescent en fleur, je contemple la petite blonde toute fine qui les suit, vêtue de la même robe que ses compagnes.

Sauf qu'elle éclipse toutes les autres.

Elle n'est plus tout à fait la même. Il y a un an, ses cheveux très clairs étaient longs, coiffés sagement : ils sont aujourd'hui courts et ébouriffés, lui donnant l'air mutin. Son maquillage était discret, presque inexistant, il est maintenant plus affirmé : des traits noirs soulignent ses yeux. Ça lui va divinement bien. Ce qui ne change pas, en revanche, ce sont ses courbes : toujours divines. Tout en finesse, tout en rondeur.

Cette fille, Jenny, est parfaite.

Je ne l'avais pas revue depuis le mariage d'Ashton et Elly (le deuxième... enfin, le bon, quoi !) et j'avais senti une réelle alchimie entre nous. Rien ne s'était produit : elle sortait d'une relation pourrie, et moi, j'étais entre deux missions mais bordel, j'en avais eu envie. Nous avons dansé, bu. Nous avons ri. Beaucoup. Et nous avons parlé. Énormément. Nous avons été légers et graves à la fois. Nos mains s'étaient enlacées, mais nous ne nous étions pas embrassés. Trop tôt pour elle. Trop fragile. Je ne voulais pas profiter d'une fille qui venait de se séparer de son époux. Je partais le lendemain en Afghanistan. Mais je pense qu'elle avait eu envie de moi, comme j'avais eu envie d'elle.

Et puis... le temps a passé, et si elle traversait parfois mes pensées lors de nuits solitaires, je n'avais plus vraiment songé à elle jusqu'à aujourd'hui. J'avais tort.

Un frisson d'excitation parfaitement inapproprié parcourt mon corps et je ne souhaite qu'une chose : qu'elle croise mon regard. Que ses formidables yeux bleus plongent dans les miens. Que le léger sourire qui entrouvre ses lèvres pulpeuses s'élargisse en m'apercevant. Malheureusement, elle reste concentrée sur Isabella, sur l'allée, sur la cérémonie.

Et moi...

Moi, je remarque à peine le visage heureux de Xander, les pleurs de joie d'Isabella, je n'entends que d'une oreille le discours du prêtre et les commentaires tantôt émus, tantôt moqueurs d'Ashton et Oz. Ouais, je me fous de tout sauf des courbes de son corps, qu'on devine sous le tissu léger.

Complètement foudroyé.

5. Aveuglement et tentation irrésistible

Blaine

Impossible de la retrouver dans la foule qui entoure le formidable buffet. Des pyramides colorées, des terrines dont s'échappe un délicieux fumet, des canapés minuscules recouverts de préparations aussi appétissantes les unes que les autres... Mais tout ça ne me tente pas. Je n'ai qu'une envie : trouver cette fille. Et dans cette salle de réception bondée, au dernier étage d'un grand building avec une vue sublime sur Manhattan, ça s'annonce tendu. Je me tourne vers Ashton qui fait mine d'aller se servir et le retiens :

– Dis-moi, où sont passées Elly, Lena et Isabella ? demandé-je d'un ton aussi neutre que possible.

– Les filles ont accompagné Isabella, qui est partie se changer : ça lui paraissait compliqué de danser en robe de mariée ! Elles sont à l'étage d'en dessous, dans l'une des chambres louées pour l'occasion.

– OK, réponds-je en hochant la tête, un peu hésitant. Et... heu... Jenny ? Elle était avec elles ?

– Voilà ! Il arrive enfin à la vraie question ! intervient Oz qui nous a rejoints, armé d'au moins une dizaine de toasts qu'il empile les uns sur les autres avant de les engloutir d'un coup. Tu ne croyais pas qu'on n'avait pas remarqué que tu la dévorais des yeux, hein ?

Il échange un regard complice avec Ashton qui acquiesce et me tapote le dos d'un geste encourageant.

– Pas du tout, protesté-je en m'écartant, à la fois gêné et amusé par leur perspicacité. C'est juste que...

– La voilà ! s'exclame Oz, la bouche encore pleine, pointant le doigt derrière moi.

Je fais brusquement volte-face et ils éclatent de rire, pendant que je grogne.

– Je t'ai eu ! s'écrie Oz. Et j'ai la preuve que ce que j'avance est vrai !

Je pivote à nouveau vers eux en haussant les épaules.

– Pensez ce que vous voulez, commencé-je. Mais je...

– En tout cas, je me souviens qu'à mon mariage, vous aviez longtemps discuté, tous les deux ! ajoute Ashton en plantant son regard dans le mien.

– Pas plus qu'avec une autre, protesté-je, un peu contrarié d'être aussi transparent.

– Elle est juste là ! intervient Oz.

Ouais, tu m'as déjà pris pour un con une fois, ça ne marchera pas la deuxième fois !

– Mais oui, bien sûr ! rétorqué-je. Elle est pile derrière moi et va me dire : « Salut, Blaine, c'est

Jenny ! Tu te souviens de moi ? »

– Salut, Blaine, c'est Jenny ! Tu te souviens de moi ? répète une voix suave dans mon dos.

Merde.

Je fais volte-face et me trouve nez à nez avec Jenny, qui m'observe de ses formidables prunelles bleues. Son regard pétille. Cette fille est parfaite. Son expression taquine, les taches de rousseur sur son nez droit, ses pommettes qui se creusent... Et cette bouche...

Bon sang, cette bouche !

Je me gratte la nuque, carrément embarrassé, mais elle m'adresse un immense sourire et je me détends. Après tout, est-ce que ce serait si grave qu'elle sache qu'elle me plaît ?

– Coucou, Jenny ! On t'attendait avec impatience ! Enfin, quand je dis « on »... intervient Oz d'une voix chargée de sous-entendus.

Je lui jette un regard assassin et il s'interrompt, alors que Jenny pointe du doigt la piste de danse :

– Tu veux danser et t'éloigner de ce lourdaud d'Oz ? demande-t-elle en tirant la langue à ce dernier.

– Avec plaisir, réponds-je en ignorant les gloussements de mon frère.

On se croirait au bal du lycée, avec eux deux !

J'entraîne donc Jenny sur la piste de danse, pile au moment où l'orchestre entame un morceau de jazz lent et doux. Je plonge mes yeux dans les siens, doux, pétillants, et nous restons immobiles un instant, comme si le temps était suspendu, comme si j'étais hypnotisé par sa beauté et sa proximité. Puis, je saisis ses hanches qui ondulent sous mes paumes et rapproche son corps frémissant du mien. Elle passe ses bras autour de mon cou et lève les yeux vers moi, alors que je hume son parfum délicat. J'ignore si elle ressent la même chose, mais je me sens électrisé. À tel point que l'excitation me gagne.

C'est dingue, l'effet que produit cette fille sur moi...

Il faut à tout prix que je pense à autre chose qu'à lui arracher sa robe...

– Comment vas-tu, depuis un an ? demandé-je un peu maladroitement, en tentant de ne pas baisser les yeux sur son décolleté dévoilant la naissance de sa poitrine ferme, parsemée de grains de beauté.

Raté.

– Extrêmement bien ! répond-elle d'une voix pleine d'enthousiasme. Je trouve ça fou qu'on ne se soit pas croisé depuis le mariage d'Ashton !

– Je suis souvent à l'étranger. Pour tout t'avouer, j'ai l'impression que mon appart new-yorkais

n'est qu'un lieu de passage.

- Ashton m'a dit que tu es garde du corps, maintenant ?
- Tu as demandé de mes nouvelles à Ashton ? l'interrogé-je, ravi.
- Ou il m'en a donné de lui-même... réplique-t-elle d'un air mystérieux.

Ses yeux pétillent. J'étouffe un soupir.

– J'ai fini mon temps dans l'armée et me suis reconverti dans quelque chose de plus posé. Quoique... ça dépend vraiment des clients que je protège, du contexte et du pays dans lequel on se rend. Les hommes politiques se retrouvent parfois dans des situations très tendues.

Jenny m'observe quelques instants, fronce les sourcils et caresse ma tempe très légèrement. Je frémis à son contact.

- J'imagine, oui, quand je vois cette cicatrice. Tu ne l'avais pas, l'an dernier...
- C'est vrai, dis-je en passant l'index dessus machinalement, me souvenant des efforts que j'avais dû déployer pour sortir Gendry, riche armateur, d'un guet-apens destiné à le dépouiller. Tu es observatrice.

Et je dois avouer que ça me plaît beaucoup...

- C'est l'une de mes nombreuses qualités, réplique-t-elle avec une grimace comique.
- Je n'en doute pas ! Au fait, cette coupe te va à ravir, tu es superbe.
- C'est le célibat et le boulot qui m'épanouissent, lance-t-elle, l'air de rien.

Précise-t-elle qu'elle est seule dans le but de...

- Célibat ? Au mariage d'Ashton, tu m'avais raconté que ce connard de...
- Gus, complète-t-elle alors que j'hésite.
- Oui, Gus faisait de la résistance concernant le divorce ? continué-je, d'un ton féroce.
- Il a enfin signé les papiers ! Je suis libre comme l'air.
- C'est génial !

Je n'ai pas pu m'empêcher de le dire. Et je constate que c'est tant mieux, puisqu'une étincelle de plaisir passe dans ses yeux. Elle sourit. Je l'attire un peu plus près de moi et nos corps bougent dans une harmonie qui me surprend. Sa peau est si chaude... Elle doit être si sucrée...

Tu t'égares mon grand...

Le silence se fait, et elle se blottit contre moi un instant, avant de relever le visage pour m'observer. Son regard est intense, sensuel, et en moi, naît l'espoir qu'elle me désire autant que moi, je la désire... Il faut que je me calme. Si ça se trouve, ce n'est qu'une danse à ses yeux. Pas plus.

Je dois parler, sinon, je ne me contrôlerai pas et l'embrasserai là, tout de suite.

- Ashton m’a raconté que tu avais monté ton cabinet et que tu conseillais les gens qui vivaient un chagrin d’amour ou une rupture difficile. Il m’a aussi confié que ça marchait du tonnerre.
- Tiens, tiens, commente-t-elle d’un ton taquin. Tu as demandé de mes nouvelles à Ashton ?
- Ou il m’en a donné de lui-même, dis-je en répétant mot pour mot sa réplique de tout à l’heure.

Elle éclate de rire et son visage est encore plus pétillant, plus lumineux qu’il y a un an.

Un an a filé depuis, et pourtant, je ressens la même complicité entre nous... Cette tension... Et je m’apprête à lui confier que j’aurais aimé l’embrasser, ce soir-là... quand soudain, son regard se voile. Elle esquisse une grimace de souffrance et cligne des yeux.

Qu’est-ce qui se passe ?

À peine le temps de lui demander ce qui ne va pas qu’elle se met à pleurer.

Merde... J’ai fait un truc ? Dit quelque chose ?

Je cesse immédiatement de danser et saisis son visage en coupe dans mes paumes, la forçant à me faire face.

- Jenny ? dis-je avec douceur, flippant comme un dingue qu’elle m’avoue qu’en fait, elle aime toujours ce connard de Gus. Que se passe-t-il ?
- Ma... Ce sont mes, commence-t-elle en s’essuyant maladroitement les paupières.
- Ce sont tes ? poursuis-je d’un ton pressant.
- Ce sont mes lentilles !
- Tes lentilles ? répété-je abasourdi, m’attendant à tout, sauf à ce qu’elle me parle cuisine en un instant pareil.
- Mes lentilles de contact ! J’ai la rétine fragile et ça me fait parfois cet effet ! explique-t-elle en reniflant. Il faut tout de suite que j’ôte celles-ci et que je les remplace !
- Et tu as ça sous la main ? demandé-je, à la fois soulagé et un peu affolé pour elle.
- Oui, en bas, dans ma suite. Je suis désolée. Je reviens dans un instant.

Elle s’éloigne et je la vois se cogner contre un couple qui la mate d’un air pincé. Je me précipite derrière elle.

– Attends, Jenny. Je t’accompagne !

Elle hoche la tête avec reconnaissance et je saisis sa main, qui semble minuscule dans la mienne.

- Viens avec moi, lui dis-je en la guidant parmi la foule.
- Tu es mon chevalier servant ! Mon chevalier à la lentille ! plaisante-t-elle en me suivant... aveuglément.

Quand nous entrons dans l’ascenseur, nous nous fixons un instant et éclatons de rire.

– Je ne suis pas la plus sexy des cavalières, n'est-ce pas ? lance-t-elle en fronçant les sourcils.

Si tu savais... Même avec tes yeux de lapin albinos, tu éclipses toutes les autres...

Mais je me contente d'une légère caresse sur sa joue et de secouer la tête.

– Tu es parfaite ! murmuré-je.

Elle ouvre la bouche pour répliquer, puis la referme, et m'offre un sourire renversant. Nous nous dévisageons jusqu'au moment d'atteindre le palier. Devant la porte de sa chambre, elle me tend sa carte. Quand nous entrons, elle se précipite vers la salle de bains.

– Tu peux m'aider, s'il te plaît ? lance-t-elle au bout de quelques minutes. Je n'arrive pas à enlever la deuxième. Je suis vraiment désolée. Je suis une calamité et...

Je la rejoins aussitôt. Elle se tourne vers moi, s'adossant au lavabo, le temps que je me lave les mains. Je me penche ensuite vers elle, si près que j'aperçois un minuscule grain de beauté sur sa paupière... Puis, je récupère sans aucune difficulté la lentille que je jette dans la corbeille. Elle soupire de soulagement, lève les yeux vers moi et chuchote un « merci » un peu embarrassé.

Elle n'a pas à l'être. Elle est si belle...

Je lui souris, m'écarte... mais d'une main ferme, elle agrippe le col de ma chemise et me plaque contre elle. À la fois surpris et ravi, je glisse mes mains sur ses hanches. Une seconde, deux secondes s'écoulent. Nous nous fixons avec une intensité que je n'ai jamais connue. Je savoure cette énergie quelques instants... juste avant de me pencher vers elle et de faire ce dont j'avais envie il y a un an, déjà : poser mes lèvres sur les siennes, délicieuses, parfumées, douces.

Divines.

Je savoure la douceur de ses lèvres charnues, qu'elle entrouvre. Ma langue s'y fraie un chemin et se lie à la sienne d'abord tendrement, puis plus profondément. Son contact est tellement sensuel qu'en une seconde, je sens ce frisson d'excitation particulier, celui qui semble se pointer à chaque fois que je suis proche de Jenny, m'envahir tout entier. Elle passe ses bras autour de mon cou et s'avance de manière à plaquer son corps contre le mien. Mes mains saisissent sa taille d'un geste ferme. J'ai l'impression que je ne serai jamais capable de m'écarter. Tout, chez elle, m'enivre : son parfum, un délicat mélange de rose et de vanille... Ses courbes généreuses que j'ai devinées sous le fin tissu de sa robe... Ses hanches pulpeuses qui vibrent sous mes paumes...

J'ai envie d'elle comme je n'ai jamais eu envie de personne.

Mes mains glissent de sa taille à ses fesses, mais à peine ai-je effleuré leur rondeur parfaite que Jenny s'écarte brusquement et se décale d'un pas sur le côté.

Merde, j'ai l'impression d'être dépossédé.

Et surtout, je me sens con. Suis-je allé trop loin, trop vite ?

Évidemment, débile de base ! Ça fait à peine une heure que vous êtes ensemble et tu lui sautes dessus...

Je crève d'envie de la reprendre dans mes bras, mais je suis confus. Désespéré, je frotte ma nuque et bredouille un « pardon » foireux, avant de croiser son regard. Je pensais y voir du regret, mais... Mais ce que j'y lis est totalement différent de ce à quoi je m'attendais. Ses prunelles sont voilées par le désir. Elle est si belle, comme ça. Un peu décoiffée, les joues roses, les lèvres brillantes...

– Ne t'excuse pas, lance-t-elle enfin. Je suis la première à avoir envie de toi... Mais tu ne crois pas qu'on va un peu trop vite ?

En fait non. Parce qu'étrangement, tout me semble naturel, bien que précipité.

– Si, admetts-je en soupirant, en tentant de ne pas laisser errer mon regard sur sa poitrine ferme, qui se soulève à un rythme rapide.

Ne pas la désirer me paraît plus difficile que de mener une putain de guerre.

– On s'est à peine parlé... poursuit-elle d'un ton peu convaincu. Et nous célébrons le mariage d'Isabella et Xander... Je crois que nous devrions...

– Redescendre. Tu as raison, c'est malvenu, complété-je, encore moins crédible qu'elle.

Elle soupire, s'approche à nouveau de moi, se hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser léger sur ma joue. Puis, elle saisit ma main pour m'entraîner dans le salon, vers l'entrée, qui me paraît être celle de l'Enfer. Mais avant de sortir, elle fait volte-face. Ma respiration s'accélère. Le bon vieux frisson refait surface.

– Ce serait malvenu si je t'embrassais une dernière fois ? demande-t-elle, alors que sa fossette se creuse, lui donnant un air espiègle irrésistible.

– Je dirais même que ce serait inconvenant, répliqué-je avant d'enrouler mon bras autour de sa taille pour l'attirer contre mon torse.

À nouveau, je m'empare de sa bouche. À nouveau, nos langues s'entremêlent, tout comme nos respirations qui s'accélèrent en chœur. C'est elle qui se détache la première, encore une fois.

– On doit partir, murmure-t-elle.

– OK, rétorqué-je d'une voix rauque. Juste une question d'abord : ce serait malvenu si j'embrassais ta gorge ?

Sa réponse se noie dans son soupir, quand je me penche pour faire courir mes lèvres sur sa peau fine et veloutée. D'un geste, j'écarte alors le pan de sa robe portefeuille, qui glisse et dévoile sa poitrine, enfermée dans un ravissant soutien-gorge rouge. Je n'ai qu'une envie, la débarrasser de ce

truc superflu.

Je veux posséder cette fille parfaite, et...

Cette fois, Jenny ne recule plus et sa voix est un peu hachée quand elle reprend la parole :

– Je me demande si ce serait malvenu si j’ôttais...

Elle laisse sa phrase en suspens et dénoue complètement la ceinture de sa robe. Voilà, je reste con. Soufflé devant sa beauté. Face à cette peau très pâle, ces millions de grains de beauté qui recouvrent son corps, ces courbes divines et généreuses. Ce tatouage original en forme de colibri sur son avant-bras... Ces seins. Ces jambes interminables.

– Totalement inapproprié, soufflé-je avant de virer ma cravate et ma chemise en quatrième vitesse.

Elle sourit d’un air complice et je vois son regard s’attarder sur mes propres tatouages. Elle pose son index sur l’hirondelle sur mon pectoral gauche... puis un peu plus bas, sur la rose des vents... et enfin, le long de la ligne dentée sur mon omoplate, mais ne me questionne pas sur leur signification, tout comme je me suis gardé de le faire à son sujet. Je suis certain que nous savons tous les deux que c’est personnel. Sa paume glisse jusqu’à ma ceinture, qu’elle détache sans difficulté. Puis, elle se promène sur le tissu de mon pantalon, effleurant mon sexe durci, qui réagit à son contact et se tend.

N’y tenant plus, je l’enlace avec ardeur. D’un mouvement souple, je la soulève et elle passe ses jambes autour de ma taille.

Légère comme une plume.

Alors que j’avance vers le lit, elle parsème mon visage de baisers. C’est doux, grisant. Diablement excitant. Mais soudain, elle s’interrompt, me mettant au supplice.

– Si j’y pense bien... lance-t-elle d’une voix joyeuse. Ce que nous faisons n’est pas du tout malvenu si on considère qu’il y a tellement de monde en haut que personne ne remarquera notre absence... et que nous avons cette chose en attente depuis un an.

– Cette chose ? répété-je, juste pour faire en sorte qu’elle développe.

Elle me contemple en souriant.

– Tu sais... Toi, moi, le désir...

Oh oui, je vois... Parfaitement, même.

Je hoche la tête avec vigueur et me débarrasse de mon pantalon. Quand nous nous allongeons sur le lit, je me place sur elle et l’embrasse fiévreusement : sa joue, ses lèvres, d’abord... Je mordille ensuite son oreille... Puis, glisse ma langue sur sa gorge... sur ses seins d’une incroyable beauté. Je m’empare avidement des mamelons qui se durcissent sous l’effet du désir, les lèche, les prends dans

ma bouche, alors que les soupirs de plaisir de Jenny font grimper mon excitation, si c'est possible... Je descends encore, et embrasse son ventre plat, son nombril adorable. Jenny bouge un peu et je ne sais comment, elle se trouve maintenant sur moi. Je suis allongé. Elle est assise sur moi, dressée, fière, divine. Elle me contemple avec passion et je lis sur son visage, dans ses yeux, la même fièvre que la mienne. J'attrape sa taille et elle se penche vers moi. Nos souffles courts, nos langues liées... Elle qui se déhanche doucement, qui ondule sur moi, contre moi, nos sexes se frôlant à travers les tissus...

J'ai envie de la dévorer.

J'empoigne ses fesses qui tiennent dans mes mains et accélère le mouvement.

Je la veux...

Soudain, elle se lève, puis se poste devant le pied du lit, sans me lâcher du regard.

Merde, merde, merde, elle se ravise, elle va partir.

Un soupir de frustration m'échappe, même si je comprends. Oui, tout s'enchaîne trop vite. Oui, on déconne, là. Je me redresse pour me rhabiller, mais elle secoue la tête, autoritaire.

– Ne bouge pas ! lance-t-elle.

Je m'exécute et m'allonge à nouveau, écoutant ses pas, me préparant à entendre la porte claquer... Mais rien. Rien ne se produit. Juste un bruit de sac qu'on fouille et de fermeture éclair.

– Tu peux t'asseoir, maintenant, murmure-t-elle.

Elle est revenue au pied du lit. Je remarque à peine le préservatif qu'elle a posé sur le matelas. Je n'ai d'yeux que pour Jenny. Jenny qui me fixe d'un regard brûlant avant de détacher son soutien-gorge, qui tombe par terre silencieusement. Ses doigts effleurent sa poitrine, puis son ventre et enfin, ses hanches. Elle joue avec sa culotte, l'abaisse, la relève en se mordant les lèvres. Je suis à deux doigts de lui sauter dessus. Mon sexe pulse, presque douloureux. Mais je ne bouge pas, fasciné par elle, par le moindre de ses gestes langoureux. Elle se débarrasse du bout de tissu qui dissimulait son intimité et je l'admire jusqu'à ce que je ne puisse plus me retenir. D'un bond, je me lève, vire mon caleçon et la rejoins. Je saisis sa nuque, renverse son visage et lui offre un baiser profond. Ma main se fraye un chemin jusque sur son sexe, que je caresse avec douceur. Les hanches de Jenny se mettent à bouger et elle gémit quand je la pénètre d'un doigt. Mais ce sont des cris de plaisir que mes lents va-et-vient lui arrachent ensuite.

– J'ai eu envie de toi dès que je t'ai aperçue dans cette église, Jenny. Je ne voyais que toi, murmuré-je d'une voix rauque.

– Idem, dès que je t'ai rencontré, il y a un an, rétorque-t-elle, haletante.

Un instant, nous nous écartons et nous dévisageons. Puis, elle se penche vers le matelas, saisit le

préservatif et me le tend. Je l'attrape, me débarrasse prestement de l'enveloppe et l'enfile, avant d'allonger Jenny sur le lit. Elle enroule les jambes autour de moi et quand j'entre en elle, je soupire de plaisir. Je bouge d'abord très lentement, attentif à ses réactions. Je dévore sa peau de baisers, mais je prends également le temps d'observer ses yeux fermés, sa bouche humide... Je me gorge d'elle.

– Oui... chuchote-t-elle, en ouvrant brusquement les paupières.

Ce que je lis sur son visage...

Ce que j'y lis me rend fou. Un désir brut, vrai, puissant.

Mes coups de reins deviennent alors plus amples, plus saccadés. Elle gémit. Et quand je caresse ses seins, que je la mordille, je laisse moi aussi échapper un cri. Après... c'est un tourbillon indescriptible. Ses hanches qui ondulent, ces mouvements désordonnés mais si accordés, tellement naturels... Nos souffles qui se répondent. Nos peaux humides... Son parfum... Nos doigts qui s'entrelacent et s'accrochent. Nous lâchons totalement prise, nous perdons pied, et le rythme devient fou, jusqu'à ce qu'elle hurle son plaisir et que le mien suive de près. J'attends un instant, juste un instant avant de me retirer et observe son expression de plénitude, ses joues rosies par l'excitation. Sa respiration saccadée. Puis, je me laisse aller à ses côtés. Elle pivote et se tourne vers moi et nous nous fixons quelques secondes sans rien dire. Elle pose alors sa paume sur mon torse et sourit.

– C'était totalement malvenu, souffle-t-elle.

– Absolument, rétorqué-je, étant sûr que mes prunelles démentent ce que j'affirme.

Elle esquisse une petite grimace :

– OK ! Puisque c'est comme ça ! s'exclame-t-elle en faisant mine de se lever.

Mais en un instant, je la rattrape par la main, la plaque contre moi et l'embrasse avec fougue.

– Ce n'est pas un baiser d'adieu, précisé-je. Restons encore un peu ici. S'il te plaît.

Elle me lance une œillade pétillante et se blottit contre moi.

– J'attendais que tu me le demandes !

6. Lendemain de fête et visite mystérieuse...

Jenny

Avant même d'ouvrir les yeux et de contempler Blaine, je sens sa peau contre la mienne, la douce pression de son bras enroulé autour de mes hanches et j'écoute son souffle léger, qui soulève paisiblement sa poitrine. Un gémissement de bien-être m'échappe et je reste totalement immobile, repoussant le moment de me lever, savourant sa chaleur et son parfum musqué. Tout défile à la vitesse de l'éclair dans mon esprit : l'instant où je l'ai aperçu, à la réception, qui parlait de moi à Oz et Ashton... Il était de dos et en m'approchant, j'ai admiré sa silhouette harmonieuse et virile. Celui où nous avons dansé au même rythme, nos corps s'imbriquant parfaitement. Je frémissais à son contact et ses paumes sur mes hanches me faisaient vibrer. Et ensuite... je ne peux m'empêcher de sourire en repensant au moment où ma lentille a enflammé ma rétine. Super glamour...

Et finalement super tout court, vu où ça m'a menée !

Droit dans ses bras... que je dois maintenant quitter à regret. Lorsque Blaine s'est endormi au petit matin, j'étais trop excitée pour trouver le sommeil. Je me suis levée, recouchée, j'ai écrit mes messages pour Blaine, sachant que je m'éclipserai avant lui. Quand j'ai enfin réussi à m'assoupir, le soleil illuminait la chambre. Je suis épuisée, je ne veux pas partir. Mais j'ai des obligations, et notamment un rendez-vous important avec une nouvelle cliente dont le couple s'écroule.

Allez, Jenny, tu peux le faire ! Écarte-toi de lui !

C'est plus difficile que de gravir l'Everest en pantoufles, mais j'y parviens finalement. Blaine soupire et change de position sans se réveiller. Il est maintenant sur le dos et le drap dissimule à peine son corps parfait... Je résiste à fond contre l'aimant invisible qui m'enchaîne à lui et me voilà enfin debout. Je trouve mes sous-vêtements, ma robe et mes chaussures et m'habille avec rapidité. Puis, je me plante au pied du lit, assaillie par les images de nos étreintes. Je piétine, soupire, hésite à me dévêtir pour le rejoindre sous la couette. Mon regard s'attarde sur son visage aux traits réguliers, un peu épais, au charme fou. J'observe ensuite ses larges épaules, son torse musclé, ses biceps impressionnants et ses tatouages, qui m'intriguent. Hier, j'ai eu envie de lui demander leur signification, mais me suis abstenue, songeant que si je ne souhaitais pas parler du mien, ce serait pareil pour lui.

Ma main frôle la bretelle de ma robe.

Juste une heure à ses côtés...

Mais je résiste vaillamment.

Rendez-vous pro, rendez-vous pro, rendez-vous pro !

Je m'écarte à regret, vérifie une dernière fois que mon premier message pour Blaine est en place.

Parfait.

J'espère qu'il aime jouer. Moi, j'adore. Et si nous sommes sur la même longueur d'onde, il suivra mon jeu de piste et me retrouvera à Central Park mardi. J'aurais pu lui laisser tout simplement mon téléphone. Mais ce serait si triste ! Si banal ! Et je pressens que nous ne sommes pas de ce genre.

Un sourire étire mes lèvres alors que je le contemple une dernière fois. Puis, me décidant enfin, je quitte la chambre d'hôtel dans laquelle Blaine m'a fait vibrer comme aucun homme ne l'avait fait auparavant.

Une fois dehors, je marche d'un bon pas, tout en restant plongée dans mes pensées.

Blaine-Blaine-Blaine

On ne peut nier qu'entre nous, c'est trop précipité... mais je le désirais tellement. Il y a un an, c'était déjà le cas, mais ma situation compliquée rendait impossible toute relation, même légère. Alors qu'aujourd'hui... Enfin, je n'en sais rien. Je ne rêve pas de m'engager et je parierais qu'il en est de même pour lui. Mais j'ai envie de le revoir. Je meurs d'envie de me retrouver dans ses bras à nouveau, après cette nuit explosive. Mon cœur s'accélère quand je l'imagine en train de se réveiller et de lire mon message.

Il est à mille lieues des prétendants de ma mère. Il est beau comme un dieu...

Blaine-Blaine-Blaine

Le sexe entre lui et moi, c'est...

Il n'y a pas de mots.

Blaine-Blaine-Blaine

Mais ce que j'aime aussi chez lui, c'est que nous parlons naturellement. Il semblerait que nous nous comprenons. Quand nous sommes remontés à la réception, après le fol épisode des lentilles, du baiser et de tout le reste, nous ne nous sommes pas quittés et nous avons discuté toute la nuit. Nuit que nous avons d'ailleurs finie ensemble... sous les draps. Son corps chevauchant le mien et...

Et un coup de klaxon furieux me sort de ma rêverie, effaçant mon sourire niais à souhait.

Merde, je suis passée au vert et j'ai failli me faire écraser. Il faut vraiment que je reprenne mes esprits !

Je fais un geste de la main pour m'excuser et une fois que j'ai traversé, je sors mon portable de mon sac.

Back to reality

Il ne cesse de clignoter. Le premier message est vocal : ma cliente me demande de repousser notre rendez-vous en fin d'après-midi.

Je n'y crois pas !

J'aurais pu rester avec Blaine si je n'avais pas éteint ce foutu téléphone ! J'ai envie de me double-gifler, mais me retiens et passe aux textos :

Lena.

Évidemment.

[Alors, alors, ALORS ? Tu me rejoins pour le brunch ou tu t'éternises dans les bras de Blaine ?]

Je pensais que nous avions été discrets... Mais apparemment non. Les messages d'Elly le confirment :

[Blaine et Jenny. Jenny et Blaine. Ça sonne bien.]

[Est-ce qu'il est aussi doué que son frère ?]

[Merde, ce texto est glauque, efface-le !]

[Mais je suis curieuse quand même !]

[En tout cas, je suis ravie pour toi !]

Il n'y a qu'Isabella qui reste digne :

[Coucou les filles ! Xander et moi sommes installés dans l'avion. À nous les Seychelles ! N'oubliez pas de me donner de vos nouvelles et de m'envoyer des photos de vous ! Sept jours sans se voir ! Il va s'en passer, des trucs !]

En fait, non, comme le prouve son texto suivant :

[Jenny, texto privé rien que pour toi : J'EXIGE que tu me racontes tout avec Blaine. Estime que ce sera mon cadeau de mariage.]

J'hésite entre rire et pleurer, entre taper des réponses frénétiquement, histoire de tout nier en bloc, ou ne pas donner signe de vie... C'est cette dernière option que je choisis. Je n'ai aucune envie de parler de Blaine. D'habitude, nous disséquons mes conquêtes, avec les filles. Là, c'est différent. J'ai envie de garder tout ça pour moi.

C'est inhabituel. La fébrilité que je ressens l'est aussi.

– Blaine, Blaine, Blaine, fredonné-je avant de jeter un œil aux appels en absence.

Je grimace quand je vois que mon père a tenté deux fois de me joindre et comme d'habitude, l'agacement et la rancœur me gagnent. Aucune envie de lui parler. J'efface. Ma mère a aussi essayé de me joindre. Je lui envoie un message rapidement pour lui dire que je la rappellerai plus tard et je range enfin mon téléphone au moment où j'arrive au bout de ma rue. Et c'est avec surprise que je découvre Casquette Rouge qui zone encore près de mon immeuble.

Il est encore là ? Qu'est-ce qu'il fabrique ?

Je hausse les épaules et lui adresse un sourire. Probablement un étudiant qui loge dans le coin. Son regard croise le mien, mais il reste impassible. En temps normal, son impolitesse m'aurait énervée, mais là...

Blaine-Blaine-Blaine.

Mon air béat et moi entrons dans le hall pour faire face à M^{me} Stevenson, qui ouvre sa boîte aux lettres.

– Vide ! lance-t-elle.

Je m'apprête à l'imiter, mais elle me stoppe d'un geste.

– La tienne l'est aussi. J'ai regardé par la fente, avoue-t-elle en rougissant (mais juste un peu).

– Super ! répliqué-je en lui souriant.

Je passerais tout à M^{me} Stevenson, même sa curiosité ! Et en parlant de curiosité...

– Ce mariage a été merveilleux pour toi ! Tu es tout ébouriffée, tu as les lèvres rouges et gercées. Tu as passé une nuit de sexe torride avec un homme ! affirme M^{me} Stevenson en me fixant d'un air satisfait.

J'aurais dû m'en douter ! Les talents d'observation... et d'indiscrétion de M^{me} Stevenson sont redoutables ! Mais je ne peux lui en vouloir. Je l'adore... et j'adore la nuit que j'ai passée... Je lève donc les yeux au ciel pour la forme, alors qu'elle poursuit en plantant ses poings sur les hanches.

– On ne me la fait pas à moi, ma petite ! Outre le fait que j'étais championne de patinage, j'étais aussi très douée en psycho, à la fac.

– Je vous préviens, je ne vous raconterai pas les détails ! la préviens-je.

– Oh non ! dit-elle en riant. Et de toute façon, tu as autre chose à faire. Il y a quelqu'un qui t'attend devant ta porte.

Je fronce les sourcils. Elle lève les mains en l'air pour me faire comprendre qu'elle n'y est pour

rien et qu'elle ne sait rien. Curieuse, je monte donc les marches quatre à quatre, la litanie Blaine-Blaine-Blaine courant toujours dans mon esprit, et mon sourire niais toujours planté sur mes lèvres.

7. Mimosas allergisants et cappuccino partagé

Jenny

M^{me} Stevenson avait vu juste : un homme m'attend devant ma porte. Vêtu d'un jean brut impeccablement coupé et d'une chemise élégante, un bouquet de fleurs à la main, il m'adresse un sourire lumineux quand il m'aperçoit.

OK, j'ai compris...

Quand je m'approche, je constate qu'il est beau : cheveux bruns en bataille, yeux verts très pâles, grand, musculature fine et élancée... Zéro faute. Même son air un peu embarrassé est chouette.

Bien tenté, maman !

Mais il ne me fait aucun effet. Rien. *Nada*. Pas le moindre frisson ne me traverse. Même pas un frémissement riquiqui de rien du tout. Je suis tellement en mode Blaine-Blaine-Blaine que si George Clooney *himself* se tenait là et me proposait une nuit torride aux Bahamas suivie d'une carrière de rêve en tant qu'actrice, je refuserais... Et puis...

Maman...

Je soupire. Elle avait prévenu qu'elle n'avait pas dit son dernier mot, mais elle n'arrive pas à se mettre dans le crâne que jamais je ne succomberai à l'un de ses choix, même si elle la joue plus cash que d'habitude, avec sa nouvelle offensive, en chair et en os, juste devant moi. Normalement, elle me fait le coup du dîner mère-fille, ou du verre mère-fille, et elle en profite pour trimballer un prétendant...

Voilà que maintenant, elle les envoie directement devant chez moi !

C'est dingue ! Qu'est-ce qu'elle espère ? Que je vais laisser entrer ce type et que, le lit n'étant pas trop loin, nous nous jetterons dedans directement pour lui faire des tonnes de petits-enfants et nous marier dans la foulée ? À cette pensée, je glousse et le sourire de l'homme s'élargit.

Visiblement enhardi, il s'avance pour se présenter :

– Enchanté, Jenny. Je suis Clay Riverdale.

À ces mots, il se plante devant moi et me tend son bouquet, auquel je n'avais pas trop prêté attention. Mais maintenant que j'y regarde de plus près...

– Non ! dis-je en reculant d'un pas.

Il le serre contre son torse, l'air confus, et se mord les lèvres.

– Je suis désolé, murmure-t-il en rougissant, alors qu'il s'éloigne lui aussi. Je ne voulais pas...

– Je suis allergique aux mimosas ! précisé-je en me pinçant le nez. Si j'accepte vos fleurs, j'éternuerai au minimum cent fois dans les trois minutes qui suivent.

– Ah ! Je suis soulagé ! lance-t-il en piétinant.

– Que je sois allergique ? demandé-je en souriant.

– Pas... Euh... non ! Pas du tout ! Ce n'est pas ce que je voulais dire ! proteste-t-il, à nouveau écarlate. Je pensais que je vous effrayais ! Je suis seulement rassuré de ne pas vous avoir fait peur. Parce que trouver un homme devant sa porte, ça doit être un peu flippant ! Je pourrais être un psychopathe qui vous observe depuis des mois, caché derrière un buisson, et qui réussit enfin à pénétrer dans votre immeuble pour...

Mais il s'interrompt soudain, alors que j'ouvre de grands yeux surpris.

– Pardon, s'excuse-t-il. Je parle toujours trop quand je suis gêné et, là, vous allez vraiment me prendre pour un fou furieux.

Ce type m'a l'air sympa, avec sa maladresse. Je suis d'excellente humeur. Je ne le rabrouerai donc pas trop sévèrement.

– Pas du tout ! Je suis certaine que vous avez été soigneusement sélectionné ! répliqué-je en le regardant droit dans les yeux.

Il hausse un sourcil surpris :

– Sélectionné ?

– Laisse-moi deviner, poursuis-je. Tu es inscrit sur un site de rencontres hyper sélect et nous avons discuté pendant un long, très long moment, jusqu'à se donner rendez-vous ici ? Je me permets de te tutoyer, car tu dois en savoir, des choses sur mon compte !

– Heu oui... pourquoi ? Tu en parles comme si ce n'était pas toi qui... lance-t-il avant de s'arrêter pour réfléchir quelques instants. Ou alors tu cumules et en plus d'être allergique, tu es amnésique ? Remarque, ça rime et...

– Ma mère ! l'interromps-je en haussant les épaules. Ma mère s'amuse à me créer des profils et essaye de me mettre en couple. Mais je te préviens, je suis un cas désespéré et je ne suis pas à la recherche de l'âme sœur. Ni même d'une aventure d'une nuit.

Enfin... jusqu'à hier soir. Je veux plusieurs nuits avec Blaine, je veux du temps avec lui, des heures à se parler, à rire, à se blottir l'un contre l'autre...

Mais Clay n'a pas à le savoir.

Je tente de prendre un air un peu désolé, puisque je ne souhaite pas le froisser... Et c'est avec surprise que je le vois pousser un soupir de soulagement, se redresser et retrouver de l'assurance.

– Ouf ! J'avoue que moi non plus, je n'en ai aucune envie ! s'exclame-t-il. Enfin, sans vouloir te vexer ! Ça n'a aucun rapport avec toi !

Nous nous contemplons quelques secondes, aussi ébahis l'un que l'autre, et éclatons de rire.

– Ne me dis pas que c'est ta mère qui t'a inscrit ? demandé-je une fois que nous avons repris notre sérieux.

– Absolument pas ! Faire la connaissance d'une personne par le biais d'un site de rencontres faisait partie de ma TDL.

– Ta TDL ? répété-je en me grattant la tempe d'un air confus.

– Ma *To Do List* ! m'explique-t-il d'un ton enthousiaste. Ma liste de défis de vie !

Hein ?

Je lui lance un regard intrigué. Il hésite un instant, baisse les yeux. J'ai l'impression que ses épaules tremblent. Mais ce doit être une illusion parce qu'au moment où il relève la tête pour éclairer ma lanterne, ses traits s'illuminent et ses iris pétillent :

– J'ai choisi de profiter de la vie. De vivre dangereusement. Ou de vivre, tout simplement. Je me donne des épreuves à accomplir, je me pousse à faire des choses dont je n'aurais jamais été capable avant...

– Avant quoi ? l'interrogé-je spontanément.

– Avant... rien, dit-il, le regard un peu fuyant. C'est une façon de parler. Bref, je me lance un défi par semaine. Je t'avoue que parfois, il faut que je me mette un coup de pied aux fesses parce que je suis de nature timide, mais généralement, c'est génial !

– Qu'est-ce que tu as fait, par exemple ?

– Et si on faisait un tour ? propose-t-il en désignant les escaliers du menton. Je te raconterai et on fera connaissance. Pas que je veuille te draguer, hein ! Mais sinon, je ne pourrai pas cocher.

– Cocher ?

Décidément ! Il m'intrigue !

– Oui, je nomme mes défis et dès que je parviens à en accomplir un, je le coche. Si je ne vais pas jusqu'au bout, ça ne compte pas !

– Tu l'as intitulé comment, celui-là ?

– Au départ, *rendez-vous avec une inconnue*. Mais je le modifierai : *blind date organisé par la mère du blind date*. Encore mieux ! Même si ce n'est pas un vrai de vrai ! de toute façon, c'était foutu d'avance, vu que j'ai failli t'empoisonner avec mon bouquet vénéneux ! Nous ne sommes pas faits pour être ensemble, grimace-t-il de manière faussement désespérée.

– Oui, le choix du mimosa a condamné toute relation entre nous ! renchéris-je en faisant semblant d'essuyer une larme imaginaire. Mais ces fleurs peuvent faire une heureuse.

– Laisse-moi deviner : la dame aux cheveux émeraude, ancienne championne de patinage artistique et fine psychologue ?

– Je vois que tu as fait connaissance avec M^{me} Stevenson ! lancé-je en souriant.

– Je crois que je lui plais, chuchote Clay avec une mine de conspirateur.

– Oh, je n'en doute pas ! m'écrié-je en riant franchement, cette fois. Allez, viens ! On passe chez elle et...

– Je suis toujours dans le hall ! s'exclame une voix féminine aux accents joyeux. Et je serais enchantée d'accepter ce bouquet, même s'il est évident que je suis un deuxième choix !

Nous éclatons de rire en chœur.

– Madame Stevenson ! Vos talents d'espionne égalent votre habileté en patinage ! dis-je en descendant l'escalier, suivie de Clay.

– J'aime écouter aux portes ! avoue-t-elle d'un air charmeur quand nous la rejoignons.

Clay s'incline en lui tendant les fleurs, qu'elle sent avec ravissement.

– C'est délicieux ! Je suis enchantée que ma jeune amie soit allergique !

– Contente de rendre service ! lancé-je en donnant un petit coup de coude à M^{me} Stevenson, qui me caresse brièvement les cheveux en retour, avant de s'adresser à nous d'un ton décidé.

– Allez ! Filez vous promener ! Il fait un temps superbe, il faut en profiter ! Et Clay, j'espère que vous étiez sincère quand vous avez dit que vous ne comptiez pas séduire Jenny. Elle a passé une nuit torride avec un homme et elle doit encore avoir son odeur sur elle. Vous n'avez aucune chance !

Clay éclate de rire et nous échangeons un regard complice.

– Pas de doute, Madame Stevenson. J'étais honnête ! Jenny est très jolie, mais je n'ai aucune envie d'une histoire d'amour en ce moment, assure-t-il en enfonçant ses mains dans ses poches.

– Tant mieux ! Allez, je vous laisse ! Il y a un film avec Jackie Chan sur Star Channel. J'adore cet homme ! À tout à l'heure, Jenny ! Au revoir, Clay !

Un quart d'heure plus tard, nous voilà installés sur un banc, face à l'étang Turtle Pond, à Central Park, chacun armé d'un cappuccino surmonté d'une tonne de chantilly.

– Alors, Clay ? demandé-je en suivant des yeux un groupe d'enfants qui jouent à cache-cache. Depuis combien de temps fais-tu ces défis ?

– Presque un an !

– Sérieusement ?

– Bien sûr ! répond-il en mettant sa main en visière pour se protéger du soleil en m'observant.

– Donne-moi des exemples de tes exploits ! dis-je avant de boire une gorgée de mon délicieux breuvage.

– Il y a eu des choses extraordinaires et d'autres plus banales, l'important étant que je dépasse mes peurs. En Sardaigne, j'ai goûté du casu marzu.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je n'aurais pas dû commencer par ça, vu que tu savoures ton café ! répond Clay en gloussant. C'est du fromage corse avec des asticots dedans.

– Quelle horreur ! m'exclamé-je.

- J’ai plus agréable ! dit-il en pouffant. J’ai traversé la Thaïlande à dos de cheval.
- Sympa !
- Pas trop, au départ ! J’avais la phobie de ces bêtes-là !

Je laisse échapper un rire.

- Tu as peur des chevaux ?

– Oui, admet Clay en mimant la terreur. Leurs dents jaunes et longues... leurs gros sabots... leur crinière toute rêche ! Mais je l’ai fait ! J’ai aussi fait du saut à l’élastique, mangé des sauterelles grillées, animé un club lecture pour le troisième âge, fait un stage de cirque, option haute voltige... Et j’en passe !

– Waouh ! m’écrié-je, admirative. Et tu bosses ? Comment trouves-tu le temps d’accomplir tout ça ?

– Je gère bien mon temps ! Je suis autonome pour ce qui est de mon planning, je suis PDG de Diamond Sky. Tu connais ?

J’écarquille les yeux et ouvre si grand la bouche que Clay doit avoir une vue saisissante sur mon œsophage.

Il plaisante ou quoi ?

- Bien sûr que je connais ! Les bijoux de luxe devant lesquels je bave !

Clay sourit modestement, ce qui le rend encore plus appréciable.

– Ravi que ça te plaise. Je détiens cette société et j’y tiens beaucoup. Mais j’ai décidé depuis quelques années de lever le pied et de m’accorder des moments à moi. J’alterne donc les périodes de boulot intensif et de temps libre. Mais arrêtons de parler de moi. Toi, Jenny, tu fais quoi, dans la vie ?

- Ma mère ne t’a pas déjà tout raconté ?

– Bien sûr que si ! lance-t-il en souriant. Mais je veux l’entendre de la bouche de la principale intéressée !

Je hoche la tête et me jette à l’eau...

Quand Clay me raccompagne chez moi, je réalise que nous avons passé trois heures ensemble, à discuter de tout et de rien. J’ai finalement changé d’avis et je lui ai tout raconté de mon histoire avec Blaine. Clay est persuadé à 100 % qu’il viendra au rendez-vous mardi et qu’il est dans le même état que moi...

- Amis ? dit Clay lorsque nous arrivons en bas de mon immeuble.

– Amis ! affirmé-je avant de me hisser sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue. On se revoit bientôt ? Je te rappelle que je veux te suivre dans un de tes défis !

- Marché conclu !

Et c'est le cœur léger que je le regarde s'éloigner.

Je me réveille aux côtés d'un homme ultra-sexy et poursuis la matinée avec un nouvel ami.

Cette journée commence bien. Très bien, même !

8. Jeu de piste et rendez-vous

Blaine

Des images torrides se bousculent dans mon esprit. Cette nuit était... Quoi ? Explosive ? Sensuelle ? Au-delà de tout ce que j'ai pu vivre avant avec une femme ?

Ouais, tout ça à la fois.

Émergeant de mon demi-sommeil, je tends la main vers l'autre côté du lit, pensant caresser la peau veloutée et savourer les courbes parfaites de Jenny. Malheureusement, sous mes doigts, il n'y a que la soie des draps. Déçu, je lâche un grognement, me force à ouvrir les paupières, me redresse et observe la pièce. Aucune trace d'elle.

Merde.

– Jenny ?

Pas de réponse.

Mon sourire débile se transforme en grimace et un soupir m'échappe. Pas de doute : elle s'est barrée. Je me laisse aller en arrière en ruminant ma frustration. Évidemment. C'était trop beau pour être vrai. Une fille sexy comme pas permis, intelligente, drôle... Pourquoi s'éterniserait-elle avec un mec comme moi ?

Parce que vous avez passé une nuit si torride qu'il n'y a pas de mots pour la décrire ? me souffle la voix sympa de l'espoir.

Mais bien sûr... Elle ne doit pas avoir la même opinion sur la question, sinon, elle serait à mes côtés. Morose, je me tourne pour attraper mon téléphone sur la table de chevet. Quatorze heures, déjà ! Je me souviens avoir sombré au petit matin, Jenny blottie dans mes bras, ses jambes enroulées autour des miennes, ses petits pieds froids glissés contre moi. Ça faisait des siècles que je n'avais pas si bien dormi. Dommage que mon réveil soit solitaire et qu'elle soit partie.

Ça me fait bien chier !

Je secoue la tête et choisis de ne pas ruminer là-dessus. De toute façon, je n'en ai pas le temps. J'ai des choses à faire, je dois bouger. Je me lève donc, fouille les draps pour trouver mon caleçon... et tombe sur un petit papier que je déplie.

Une écriture fine, tout en rondeur...

Jenny !

Aussitôt, le sourire débile refait surface et ma bonne humeur se pointe au triple galop quand je découvre ces lignes :

Blaine, je dois partir, mais sache que cette nuit avec toi a été merveilleuse. J'aimerais te revoir. J'espère que c'est pareil pour toi. Si c'est le cas, rends-toi dans la salle de bains et cherche mon deuxième mot. Indice : il adore les hauteurs.

Heureux, mais aussi perplexe, je relis le message et laisse échapper un rire. Pourquoi est-ce que ça me surprend ? Jenny n'est pas du genre à me filer son numéro de téléphone, tout bêtement. Elle est originale, unique, et semble considérer la vie comme un jeu perpétuel.

Et moi, je suis OK pour la suivre là-dedans les yeux fermés ! Je fonce donc dans la salle de bains et me fige pour observer les lieux. Immense baignoire et haute armoire à ma droite ; lavabo en pierre juste devant. Sans la moindre hésitation, je me hisse sur la pointe des pieds et passe la main au sommet du meuble.

Tu vois, Jenny, je suis plutôt doué pour ça !

Je déplie la petite feuille en souriant et lis avidement son message :

Bravo ! Tu sais que j'ai dû monter sur le bord de la baignoire pour déposer cet indice là-haut et que j'ai failli tomber ? Une fois, je me suis cassé la jambe. J'ai voulu faire du hors-piste alors que je n'avais skié que deux fois dans ma vie... Mais parlons sérieusement : mon troisième message est... cultivé. Trouve-le vite ! PS : To be or not to be ?

Je tâtonne quelques secondes... Un rire satisfait m'échappe.

Facile !

Je ressors de la salle de bains, me dirige droit vers l'immense bibliothèque dans le salon de la suite. Puis, je passe l'index sur les reliures des nombreux livres qui la remplissent.

To be or not to be...

Ah ! Voilà !

Je saisis un exemplaire corné de *Hamlet* et l'ouvre : un papier en tombe.

Félicitations, Blaine ! Tu sais qu'une fois, j'ai joué dans Roméo et Juliette au collège ? Je tenais le rôle d'un garde super vulgaire ! J'aurais aimé être Juliette, mais finalement, j'ai bien ri, avec mes répliques grivoises à souhait ! Allez, une dernière épreuve et ce sera fini. Indice : je suis comme les araignées, j'aime me cacher.

Cette étape-là me prend un peu plus de temps, mais je finis par mettre la main sur le message placé

sous le tapis épais, juste à côté du lit.

Enfin ! Tu m'as trouvé ! File vite enfiler ta veste et découvre notre rendez-vous !

J'éclate de rire.

Tout ça pour ça ! Je me croyais doué, mais cette fille m'a eu comme un bleu !

Si je m'étais habillé tout de suite, j'aurais probablement trouvé le dernier mot directement. Mais ça aurait été moins drôle...

Impatient, j'attrape ma veste de smoking et fouille sa poche :

Mardi, dix-sept heures, devant la statue d'Alexander Hamilton, à Central Park. J'ai hâte de t'embrasser...

Et moi donc... Bien plus que ça. Là, je donnerais tout pour poser la main sur ses hanches et sentir ses lèvres contre les miennes. Jugulant mon excitation, tentant de me concentrer sur mes obligations de la journée, je m'habille rapidement. Et c'est le cœur battant que je quitte cette suite dans laquelle j'ai possédé Jenny... et où elle m'a possédé. Complètement.

Quarante minutes plus tard, me voilà arrivé chez moi.

En jetant mes clés sur la grande table en chêne de la pièce principale, je songe qu'il faudrait que j'aménage un peu cet appart. OK, je suis toujours de passage, mais je vais devoir m'y coller un de ces quatre, parce que là, c'est d'un triste ! Je devrais sûrement accepter la proposition d'Elly de m'aider ! Je n'y connais rien dans ce genre de choses, mais elle m'a dit que si je le lui permettais, elle rendrait ce lieu vivant. C'est vrai que c'est dépouillé, je l'admets : un vaste canapé en L, largué au centre du salon, face à un écran géant. De hauts tabourets sagement rangés sous le comptoir séparant la cuisine du reste de la pièce. Trois trucs qui se battent en duel dans les placards. On ne peut pas dire que je fais dans le chaleureux.

OK, je vais y remédier... mais pas maintenant. Je consulte mon téléphone.

Merde, déjà quinze heures.

Il y a plus urgent que les questions existentielles de déco. Je fonce sous la douche, m'habille à la hâte, claque la porte en sortant et dévale les escaliers. Heureusement, je serai rapide, en moto. J'approche de mon bolide, garé dans le souterrain de l'immeuble – une BM noir métallisé qui file à une vitesse de dingue – et démarre sur les chapeaux de roue. J'évite les embouteillages, slalome un peu entre les véhicules, me fais flasher une fois, dix kilomètres au-dessus de la limite autorisée... et me gare à seize heures pétantes devant Central Park. Soulagé, je retire mon casque et scrute la foule.

– Capitaine ! Capitaine !

Je descends de ma moto pour adresser un signe de la main enthousiaste au jeune garçon qui gesticule et bondit dans ma direction, suivi de près par un chiot Husky magnifique ainsi que par une femme brune à la démarche plus mesurée.

– Capitaine ! Attention ! J’attaque !

– Ah ! Je suis touché ! m’écrié-je en faisant mine de m’écrouler sous le choc quand enfant et animal me sautent dessus d’un même mouvement.

– On t’a eu !

– Liam ! P’tit Crabe ! Pitié ! Je ne veux pas mourir dans d’atroces souffrances ! Épargnez-moi ! les imploré-je en tombant au sol sous leurs assauts effrénés.

– Jamais, Capitaine ! répond Liam. La guerre entre nous n’a pas de fin !

– Ah oui ? dis-je en l’attrapant par la taille et en me redressant. Même si j’utilise mon arme fatale ?

J’esquisse ma grimace la plus terrifiante, alors que P’tit Crabe le chiot me lèche copieusement la main en signe de reddition. Mais ce n’est pas le cas de Liam, qui me lance un regard de défi, avant d’éclater de rire et de filer comme une flèche.

– Tu ne m’attraperas jamais ! Et je ne crains plus les chatouilles sous les bras !

– C’est ce qu’on va voir ! hurlé-je en me levant pour bondir à sa poursuite.

Alors que je cours dans sa direction, une joie immense emplit mon être tout entier.

Parfaite. C’est une journée parfaite.

9. *Rooftop* bondé et apparition surprenante

Blaine

Brun, cheveux en bataille, yeux cernés et barbe de trois jours : Lenny Asher en chair et en os. Je suis arrivé il y a une heure et, après le briefing d'usage avec le reste de l'équipe – assistants, manager et conseillers –, je suis allé rejoindre mon nouveau client qui s'enfile à présent sa sixième vodka cul sec.

– C'est pas mal, ici, Grant, lâche-t-il à son manager d'un ton indolent, sans m'accorder un regard, avant de faire signe à la serveuse qui se précipite pour lui apporter un autre verre.

Plus que pas mal ! Cet endroit, c'est unique !

Larges fauteuils en osier, jeux de lumière, formidables tables en verre, au centre desquelles ont été placés de grands aquariums... Et la vue... La vue, bordel ! C'est top !

Grant, le manager de Lenny, acquiesce avec frénésie avant de s'installer auprès de lui devant le comptoir coloré, incrusté de carreaux de mosaïque rouges et bleus. Il se lance ensuite dans un speech hyper enthousiaste, gestes amples à l'appui :

– C'est extraordinaire, oui ! Le Press Lounge a été entièrement privatisé. Tu savais qu'il avait été élu meilleur *rooftop* de la ville par le *New York Magazine* ? Gratte-ciel de Times Square d'un côté, et Hudson River de l'autre, explique-t-il en pointant du doigt la vue époustouflante qui s'offre à nous. Tu voulais du grandiose ! Je te l'ai dégotté ! Le PDG de chez Columbia Records va adorer !

Il en fait trop. Il est nerveux, agité. Ses gestes sont fébriles et vu le regard méprisant de Lenny, je suis certain que c'est ce dernier qui met le manager dans tous ses états. Je réprime un soupir, présentant la mission galère, option client capricieux.

– Ouais, ouais, rétorque Lenny d'une voix blasée, en s'accoudant nonchalamment sur le bar. Si tu le dis.

Il a l'air de se foutre royalement de l'aspect esthétique du lieu...

Enfin... si la serveuse qui lui lance des œillades admiratives compte pour du beurre...

Le rock n'étant pas mon genre de musique préféré, je me suis briefé à mort sur Lenny Asher avant de débiter cette nouvelle mission en tant que garde du corps. Ce gars-là a démarré sa carrière il y a peu de temps, à l'âge de 29 ans, et son premier single a connu un succès foudroyant. Il traîne derrière lui une horde de fans en furie, prête à tout pour assister à l'un de ses concerts ou pour le rencontrer. Il paraît même qu'une nana a campé dix jours devant chez lui dans l'espoir de l'apercevoir à la

fenêtre ! Un vrai tombeur, doté d'un réel talent...

... Qu'il ne va pas tarder à dissoudre dans l'alcool, vu le rythme auquel il s'enfile ses verres !

Domage. Sa carrière est au top, son mariage heureux... Enfin, d'après ce que disait sa femme dans une interview accordée à *Rock Times*. Mais tout ceci ne me regarde pas. Ce qui m'importe, c'est qu'il soit en sécurité et que tout se déroule bien.

– Blaine, tu as les consignes à l'esprit ? me demande Grant, comme s'il avait lu dans mes pensées.

J'acquiesce fermement, histoire de le rassurer, mais il ne peut s'empêcher de me faire un rappel :

– La soirée est privée, ce qui signifie qu'il n'y aura pas de débordements. Juste les proches de Lenny et...

– Quoi ? intervient ce dernier en fronçant les sourcils. Hors de question de me faire chier toute la nuit avec des têtes connues ! Je veux des belles femmes autour de moi. On laisse entrer toutes les jolies filles qui se présenteront !

– Mais tu... tente de protester Grant, malgré le ton catégorique de Lenny.

– Arrête de te comporter en papi geignard, je déteste quand tu la joues comme ça, Grant ! Tu as 40 ans et pourtant, on dirait mon père ! Merde ! Détends-toi, prends une petite vodka et profite de la soirée !

Grant me jette un bref coup d'œil avant de décliner la proposition de Lenny.

– Non merci. Je préfère aller prévenir les vigiles du changement.

Il s'éloigne d'un pas rapide et me voilà en tête-à-tête avec mon client, qui ne me prête aucune attention, occupé à discuter à voix basse avec la serveuse qui se penche à mort pour lui dévoiler les attraits de son décolleté.

Cette fille est charmante, dans son genre. Mais elle n'arrive pas à la cheville de Jenny...

Des flashes de cette nuit envahissent mon esprit. Jenny qui se hisse sur moi... sa peau parsemée de grains de beauté... son sourire, quand elle s'est allongée auprès de moi...

Hâte d'être à mardi...

Je réprime un sourire et me fous une claque mentale, histoire de me concentrer sur mon job. Pour le moment, tout est calme, mais je pressens que bientôt, ça va se compliquer, même si je ne transpirerai pas beaucoup ! On est loin des voyages diplomatiques tendus...

Effectivement, un quart d'heure plus tard, la terrasse se remplit plus rapidement que je ne l'aurais cru. En à peine trente minutes, elle est bondée et je me demande comment font les gens pour respirer. Il faut dire que, d'après ce que j'ai compris, Lenny aime être au contact de son public et il a souhaité commencer la soirée hors de l'espace VIP.

Il n'y a rien de bien méchant et ma mission est simple : éconduire gentiment les femmes qui ne plaisent pas à Lenny. Quand elles se pointent, il me jette un coup d'œil rapide. Hochement de tête : OK, elle peut passer. Grimace : pas question qu'elle approche. Je n'ai jamais rien vu d'aussi macho, mais je me la ferme et mets du cœur à l'ouvrage en affrontant les paillements et l'assiduité de certaines de ces dames.

– Je vous assure que Lenny m'a invitée ! proteste une demoiselle que je tiens à distance de Lenny, grimace oblige.

Je la contemple avec bienveillance.

Elle est si jeune !

Elle a 18 ans à tout péter, même si sa robe très courte et moulante, son maquillage généreux, et sa bouche fardée la font paraître plus mature.

– Lenny est occupé, comme tu peux le voir, rétorqué-je d'un ton doux, mais ferme.

– Mais il est avec des copines à moi ! Je veux y aller !

Je jette un coup d'œil sur Lenny, qui lève les yeux au ciel, alors que deux blondes s'adressent à lui avec vénération. Il a l'air de s'emmerder sévère. D'ailleurs, il me lance un regard qui en dit long. Je m'approche donc, tout en tenant toujours à distance la petite jeunette, et me place entre mon client et ses admiratrices.

– Mesdames, veuillez vous écarter, s'il vous plaît. Monsieur Asher aimerait avoir un peu d'intimité.

Je ne sais si c'est ma mine rigide ou ma haute taille qui les dissuade de protester, mais elles s'éloignent sans se rebeller, les épaules basses, visiblement déçues.

– Tout se passe bien, Monsieur ? demandé-je à Lenny qui se contente d'acquiescer, avant de retourner à sa vodka en scrutant la salle, tout comme je le fais.

Des filles qui dansent, des groupes d'amis qui boivent un verre, et...

C'est pas vrai !

Mon pouls s'accélère. J'ai cru apercevoir Jenny se faufiler dans la foule, absolument divine dans une robe noire épousant chaque forme de son corps, mais sans une once de vulgarité.

Tu rêves, mon pote. Tu es accro, à la voir partout ou quoi ?

Je soupire et me concentre sur mon job. Et pourtant... mêmes cheveux blonds, même petite coupe courte, même démarche chaloupée et assurée. Mon oreillette se met à grésiller avant que j'aie le temps de creuser la question.

– Blaine ? C’est Grant. Dans une demi-heure, dis à Lenny de me rejoindre dans l’aile VIP, derrière le bar. Le PDG de Columbia est là et souhaite le voir. OK pour toi ?

– Pas de souci, je transmets d’ici trente minutes, répliqué-je, alors que Lenny me donne une petite tape dans le dos.

– Il n’y en a pas une qui sort du lot, pas vrai, mon pote ! s’exclame-t-il en levant les yeux vers moi. C’est déprimant...

Tout en restant neutre, je hoche la tête, mais il n’y prête pas attention : ses paupières se rétrécissent et un lent sourire étire ses lèvres.

– À moins que... dit-il avant de se redresser. Vise-moi ce beau petit paquet !

Je suis son index...

Je n’ai pas rêvé, tout à l’heure !

C’est Jenny. Et la façon dont la décrit Lenny me donne envie de lui bondir dessus. C’est quoi cette manière de traiter les femmes, bordel ?

Surtout cette femme...

Je sais pertinemment que dans le cadre du boulot, je ne peux l’approcher, et pourtant, j’ai terriblement envie de foncer droit vers elle, de la prendre dans mes bras et de l’embrasser... Elle est parfaite. Super sensuelle, aérienne... Waouh !

Retiens-toi. Tu n’es pas là pour ça.

Moi qui avais pensé que cette mission, ce serait de la rigolade ! C’était sans compter Jenny et sa visite surprise.

Je ne dois rien faire, je ne dois rien faire... Rester pro.

En fait, ça n’a aucune importance, puisqu’elle ne me prête aucune attention : elle n’a d’yeux que pour Lenny, sur qui elle fonce sans hésiter. Il semble subjugué. Normal, elle n’a pas du tout la même attitude que les autres femmes, qui s’aplatissent devant lui. Non, elle est sûre de ses charmes. Dans son regard passe une lueur de défi. Elle s’installe à côté de lui et lui glisse quelques mots à l’oreille avant d’éclater de rire, la gorge renversée en arrière. Puis, elle pose une main sur le bras de Lenny et s’approche si près de lui que j’ai l’impression qu’elle va l’embrasser, ce qui ne serait pas pour déplaire à ce con de chanteur !

Bordel !

Une colère noire se met à bouillonner en moi, que je tente de juguler.

Elle est seulement fan de lui et souhaite le saluer...

Ouais. En s'asseyant à deux millimètres de lui, prête à lui rouler la pelle de sa vie ? Bordel, j'ai envie de casser la gueule de Lenny, d'exiger une explication de la part de Jenny et...

Pas besoin de lui demander des comptes C'est clair, non ? Elle n'en a rien à foutre de moi. Elle n'a pas à se justifier, de toute façon. Elle est libre. Et je dois l'accepter.

Impossible. Pas après cette nuit...

J'esquisse un pas pour les rejoindre, alors que Lenny joue avec une mèche de cheveux de Jenny. Puis, je me ravise à grand-peine. Je ne peux pas foutre ma mission en l'air. Lenny pourrait me griller dans la profession. Mais je dois intervenir. Je le dois...

C'est pas vrai ! Il pose la main sur sa cuisse, et elle glousse d'un rire qui ne lui ressemble pas !

Je dois stopper ça. Alors que je ressasse cette idée, une idée germe en moi. Lenny n'est pas célibataire. Et en tant que garde du corps, je dois protéger son mariage, non ? Et puis, il a un rendez-vous avec le PDG de je sais plus quoi. OK, il sera en avance de vingt minutes, mais on s'en tape.

Conscient de ma mauvaise foi, n'en ayant rien à foutre, je m'approche et me plante devant la table.

– Pardon, mais j'ai l'impression que cette demoiselle vous dérange. De plus, Grant m'a dit que vous deviez le rejoindre dans l'aile VIP pour une rencontre importante.

Je ne peux m'empêcher de lancer un regard glacial à Jenny, qui a levé la tête vers moi et est devenue rouge comme une pivoine. Elle semble confuse, agacée, désolée. Une myriade d'expressions passe sur son visage. Je ne cherche pas à comprendre. Tout ce que je sais, c'est que si ces deux-là ne se séparent pas, je ne vais plus pouvoir me contrôler. Et quitter ma mission en collant mon poing dans la gueule de mon client, ce n'est pas dans mes options.

– Mais, proteste-t-elle, pendant que Lenny se lève en grognant et que je fais signe à Jenny de partir. Je ne...

– Désolé, ma belle. Ravi de t'avoir rencontrée ! la salue Lenny avant de s'éloigner, déjà absorbé par autre chose.

Jenny soupire, ramasse son sac et se lève lentement pour se planter devant moi. Ses joues sont écarlates, ses yeux orageux, sa moue, honteuse. Je ne parviens pas à lire en elle. Et de toute façon, je ne cherche pas à le faire, trop aveuglé par la colère et la déception.

– Désolé de t'avoir dérangée. Tu avais l'air de t'amuser, lancé-je froidement, avant de faire volte-face pour rejoindre Lenny.

– Attends, Blaine ! s'écrie-t-elle.

– Non. Je n'attends pas. Et je ne veux plus jamais te revoir, asséné-je d'un ton dur, sans même me retourner.

Ouais. C'est ce que je pensais, me dis-je en m'enfonçant dans la foule, le cœur lourd et sombre.

Cette fille-là, c'était trop beau pour être vrai.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

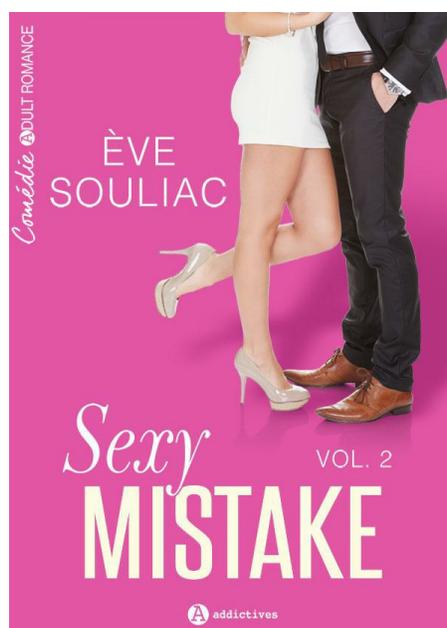
Sexy Mistake - 2

Pour la première fois de sa vie, Jenny est libre et indépendante. Et elle compte bien en profiter ! Alors quand elle croise Blaine, ex-militaire tatoué et mystérieux, à un mariage d'amis communs, elle laisse libre court à ses désirs.

Une seule nuit, aussi torride et exceptionnelle soit-elle, ça ne porte pas à conséquence ! Si... ? Entre les secrets, les amis aussi adorables qu'envahissants, ses parents insupportables et son ex qui est décidé à la reconquérir... Jenny ne sait plus où donner de la tête !

Si en plus Blaine et ses yeux envoûtants s'y mettent... Jenny ne va pas pouvoir garder le contrôle de la situation très longtemps !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2017

ISBN 9791025740088

ZTHU_001